

LA BASE

de signatures de virus

a été mise à jour

Essai approximatif enchâssé dans un roman

Angel Michaud - 2009

La base de signatures de virus a été mise à jour

Essai approximatif enchâssé dans un roman

Angel Michaud - 2009

Exemplaire RN000

« Un code est un système de probabilité préétabli ; lui seul permet d'établir si les éléments du message sont intentionnels (voulu par la source) ou s'ils sont la conséquence du bruit. »

Umberto Eco, *La Guerre du faux*, Grasset, 1985

« Il vit Moby Dick, avant tous, un matin ; il faisait clair ; nul courant, nul mouton ; l'aplani flot paraissait un tapis, un miroir. Blanc sur l'horizon lapis-lazuli, Moby Dick soufflait. Son dos faisait un mont nivial, brouillard blanc qu'un vol d'albatros nimbait. »

Georges Perec, *La disparition*, Gallimard, Edition Denoël, 1969

Pour Romain et Raphaël...

TABLE DES MATIERES

- Proposition méthodologique de lecture	4
- Chapitre 0	6
- Chapitre 1 Inné, acquis, évolution et autre débats savants porteurs de controverses jubilatoires et de colères	34
1. Inné <i>versus</i> acquis, dans le langage, par exemple	34
2. Evolution : regardez mieux !	42
3. Fin des idéologies ? Et la laïcité alors ?	50
4. Les dérives naturopathiques	59
5. Psychanalyse : les livres en blancs et les livres en noirs	61
6. Il faut tuer les vieux	65
- Chapitre 2 Le jeu des échecs ou l'ambivalence de l'intelligence	69
- Chapitre 3 Disparition de l'espèce humaine et revanche du cryptozoïque	77
- Chapitre 4 De l'émancipation et de la « beauté » de la femme	82
- Chapitre 5 Le couple, paradigme en déliquescence	86
- Chapitre 6 Psyché, je t'aime en abîme	91
- Chapitre 7 La base de signature de virus a été mise à jour par Nicéphore Niepce en 1826	94

Propositions méthodologiques de lecture

Ce texte est animé par de nombreux personnages, du moins dans les chapitres 0 et 7. La partie enchâssée, l'essai, est parsemée de prises de position, comme il se doit, mais peut-être aussi de jugements hâtifs, probablement inconsiderés ou immodérés. Je fais témoin et juge le lecteur que de tels propos puissent être tenus dans le cadre d'un « essai ». Ce cadre n'est finalement pas restrictif, il permet en effet d'alimenter des connaissances ou des polémiques. C'est le cas. Du moins, je l'espère. Les références sont exactes et les auteurs cités chaque fois que cela a été possible.

Concernant les chapitres 0 et 7, l'affaire est différente. Les personnages existent ou ont existé mais sont parfois fictifs. Fictif ne signifie nullement qu'ils sont sortis tout droit de mon imagination. Ils sont des découpages, des montages, des superpositions de personnes m'étant proches ou éloignées. Je pense que c'est presque toujours le cas pour tous les auteurs et cela permet au journaliste incompetent de lui demander : *y a-t-il de vous-même dans l'un des personnages ?* C'est la question la plus récurrente et la plus stupide qu'un journaliste puisse poser. Je recommande à ce journaliste d'accéder à la proposition n°1 de cette méthodologie.

J'encourage le lecteur à m'accompagner et lui propose plusieurs options méthodologiques de lecture :

1. Ce livre est arrivé dans vos mains par hasard. Jetez un œil, s'il vous ennuie, passez à autre chose. Mettez ce livre à la poubelle, ou, à l'occasion de fêtes, Noël, anniversaire ou autre, offrez-le avec l'air entendu de celui qui s'y connaît et qui chaque année « relit » Proust.
2. Ce livre est arrivé dans vos mains par hasard. Jetez un œil, si vous y trouvez un quelconque intérêt, je vous encourage à « taper » dans votre moteur de recherche préféré le nom de chacun des personnages. Cela, sans nul doute, vous emmènera dans un second voyage instructif, étrange...
3. Ce livre vous a été recommandé chaudement par un ami qui veut absolument vous faire partager sa « découverte ». Pour faire simple : lisez les titres, cela suffira amplement à faire croire que vous l'avez lu.
4. Vous pensez avoir écrit vous-même ce livre. C'est peut-être vrai... L'informatique aidant, il n'est pas impossible que j'ai pu pénétrer votre système ultra-sécurisé pour y piquer toutes vos œuvres. Composez le 18. Exposez votre cas. Vous pourriez, avec un peu de chance, tomber sur quelqu'un de compréhensif...
5. Vous pensez que je suis fou à lier. Dénoncez-moi.

6. Vous êtes jeune et c'est le premier livre que vous lisez. Laissez tomber, il y a de meilleures entrées en matière pour l'initiation à la lecture. Essayez Victor Hugo. Si vous trouvez sa littérature quelque peu entendue et dépassée, tentez n'importe quel polar et soyez sans souci, dans quelques années vous « relirez » Proust.
7. Vous êtes vieux et c'est le premier livre que vous lisez. Il est temps ! Lâchez-vous, si vous ne comprenez rien à certains passages, dites-vous bien que moi non plus.
8. Vous n'avez pas le temps de lire. Vous pouvez aborder n'importe quel chapitre, dans l'ordre que vous voudrez. Limitez-vous à ce qui vous intéresse. Vous pouvez passer 10 ans à le lire, j'ai peut-être mis plus de temps encore à l'écrire.
9. Plus grave. Par-dessus tout, vous souhaitez être branché. Vous avez des antécédents, vos vêtements sont à la mode, vous fréquentez les restos branchouilles. Prenez un air pénétré et dites que le mot-clé du bouquin est « connivence ».
10. Plus léger. Vous êtes un(e) adepte du « *pas prise de tête* », du lol et mdr. Bonne soirée...
11. Vous avez tout lu dans votre vie. Vous savez tout. Merci de bien vouloir reposer immédiatement ce livre, il n'a aucun intérêt pour vous. Retournez auprès de vos disciples afin de prêcher la bonne parole.
12. Vous lirez ce livre jusqu'au bout, sans sourciller, sans rire et sans y trouver un quelconque intérêt. Sachez que je vous respecte. Mais respirez quand même, cela peut servir.
13. Vous trouverez que ce livre est le plus insipide que vous n'avez jamais lu. Appelez le 18. Si c'est occupé, attendez que le lecteur du 4 en ait terminé avec sa confession. Ce sera peut-être un peu long mais persévérez... Ou alors, contactez directement le 4, vous avez des choses à vous dire...
14. Vous êtes dans un train. *Don't panic* ! Rassurez-vous comme vous pouvez... Sachez, qu'à ce moment précis, une vache vous regarde. Prenez l'air intelligent, soulignez des passages, au hasard, si nécessaire.
15. Vous me connaissez personnellement, prétentieux(se), et trouvez que ce que j'écris me ressemble. Au moins, vous ne me reprocherez pas de vous avoir piqué vos oeuvres.
16. Vous êtes un feignant immodéré et pathologique. Vos proches ignorent à quel point vous êtes atteint : contentez-vous de lire les chapitres [0](#) et [7](#).
17. Vous êtes pris au jeu de la lecture, des chausse-trappes, des circonvolutions textuelles et êtes adepte du n°2, auquel cas, nous pouvons continuer le jeu. Voici mon adresse mail :

angelmichaud@voila.fr

Chapitre 0

Comme cela se produit aux meilleurs moments du jour, ma maison est envahie de rêves. Lorsque je parle de rêves, je ne fais pas allusion à ces choses sans queue ni tête, surgies hors de ma nuit et auxquelles je ne prête aucune attention, compte tenu du fait que je ne dispose pas aussi facilement que cela de mon cerveau et qu'il me manque donc d'importantes données en terme d'archivage nocturne. Je parle de mes rêves dans le sens de ma production intime d'images que je « vois » dans une situation d'éveil comme celles que je produis par le langage comme outil, par la langue comme usage et par la parole comme conditionnement. Lorsque je parle de ma maison, ce n'est pas cette grosse demeure à la toiture fuyante devant l'orage que j'évoque, mais cette enveloppe charnelle que j'occupe à titre provisoire et dont je me ferai jeter un de ces jours d'été alors que les procédures d'expulsion saisonnières seront d'actualité. Donc, bien entendu et comme souvent ma maison est envahie de rêves. Mes rêves et mon réel ont ceci de commun qu'ils restent disponibles à chaque instant de mes éveils et donc je pourrais les utiliser ici, les enchevêtrer à ma guise sans même risquer de contracter l'une de ces maladies psychiatriques que l'on évoque si souvent à propos des comédiens, puisqu'ils incarnent des rôles interchangeables et gagnent leur vie en jouant à être un autre (par parenthèse, je vous fais remarquer que les comédiens ne sont pas gagnants à ce jeu de miroirs, les pellicules de cinéma – ou tout autre support numérique - ne leur confèrent nullement l'immortalité qui restera scotchée dans l'illusion, les bobines vieillissent mal et les visages s'effacent, seul le public est gagnant car il déconstruit et reconstruit les actes, les souvenirs et les perpétue). Je suis sain d'esprit pour l'instant, du moins tant que je me tiens à l'abri de ces psychothérapies improbables qui n'ont pour objectifs que de faire jouer les vases communicants entre les portefeuilles du patient et du soignant. Toujours dans le même sens, bien entendu, c'est-à-dire du patient vers le soignant, c'est ainsi qu'à sens unique, le soigné attend patiemment que la transfusion s'effectue pour qu'il se sente à nouveau bien, peut-être pas aussi bien qu'auparavant mais mieux que malade. Donc, je suis au mieux et ceci est une préface à moins que ce ne soit un avertissement. Après négociation avec moi-même, nous dirons qu'il s'agit d'un préambule. Le préambule étant une sorte de préalable en guise d'avant-propos ou d'introduction. Le lecteur avisé sera en droit de se demander pourquoi je narre seul devant un clavier alors que je vais bien, généralement l'écriture peu disert mais introspective est réservée généralement à ceux qui n'ont pas les moyens de se rendre à Lourdes et qui étalent leurs états d'âmes dans un parfait respect du sujet, et du verbe en complément. De fait, et cela pourra se montrer quelque peu dérangent pour le lecteur, je m'entraîne. J'aimerais bien être écrivain quand je serai grand, lorsque je serai parvenu à

suffisamment de hauteur pour délivrer mes messages. Suffisamment de hauteur, c'est vite dit mais ce n'est pas facile et, avec cet élan de lucidité qui me caractérise, ce n'est sans doute pas la seule raison qui pousse à être auteur. On a envie d'écrire à l'adolescence, pour évoquer son mal-être, à l'âge adulte, lorsque le mal-être se prolonge et à l'âge mûr pour se cramponner à ses souvenirs. Je suis peut-être déjà presque vieux. En fait, je m'entraîne pour quand je serai vieux, c'est-à-dire à la retraite, en perte d'autonomie ou quelque chose comme ça. C'est ça que je voudrais faire quand je serai grand ou vieux, écrire. D'abord parce que je sais pas et ensuite parce que cela donne l'illusion que la vie perdure et que le gain d'immortalité se mesure en traces laissées. Il faut investir sur l'avenir pour en faire don au passé. Mais c'est si terriblement prétentieux. Etre ou ne pas être un trader d'avenir... Tout miser sur le noir infini spatial, cosmique, ce noir en voie de disparition dans nos pays-villes éclairées jour et nuit pour la sécurité paraît-il, mais je soupçonne que l'effet de lumière n'ait d'usage qu'à combler un vide que je ne saurais définir. La lumière a son équivalent en bruit. On écoute la radio et la télé qui couvrent les silences, et les casques déversent des torrents de musique dans les oreilles des adolescents. Adolescent, ça peut durer longtemps. Le temps de la jeunesse artificielle vendue dans les magazines, dans les spots publicitaires mais surtout dans leurs têtes. Les images produisent des envies, les envies la frustration et la frustration la violence. Enfants acheteurs nés. Des têtes que la société n'interpelle plus en terme de pensée active, trop atteintes par la fièvre acheteuse. Enfants consommateurs nés. Mais, être jeune, c'est être vivant pour longtemps, suffisamment longtemps pour que l'on n'ai pas la tentation de penser à après la vie.

Qu'est-ce qu'il y a après la vie ? La même chose qu'avant.

Comme ça, à priori, en lisant cet avertissement, on pourrait facilement aller trop vite en besogne en prenant une hypothèse pour une conclusion et sans ciller affirmer que j'écris parce que j'ai peur de la mort. « *Fatal error* ». Ce n'est que dans cet avant-propos que je parle de moi. Par la suite, il sera facile de constater qu'il y a sept chapitres et qu'aucun n'est écrit à la première personne, hormis le septième, c'est pour cela que je vais largement profiter de cette introduction pour m'exposer, prendre des risques en faisant en sorte de laisser quelques bribes explicites de mon cerveau et commencer à susciter les images que je porte dans ma *camera obscura* personnelle, sorte de boîte noire avec comme différence que personne ne la cherche et que j'ai bien du mal à ne pas perdre ou – selon les jours et mon humeur – à ne pas jeter dans une vase verdâtre, une sorte de grosse flaque de chantier saumâtre, où personne ne fouille jamais, que personne ne regarde. Les chantiers crasseux où les architectes ont l'air un peu ridicules avec leurs casques

orange et leurs bottes. Ça irait encore s'ils n'étaient affublés de costumes et de cravates. Les bottes de chantier et la cravate ne font pas bon ménage mais confèrent une autorité certaine. Cela se lit dans le regard de cet ouvrier qui passe et jette un regard sombre, en coin, vers l'architecte et le chef de chantier qui peinent à conserver le plan ouvert devant eux, alors que souffle un vent de surlendemain de pluie. Il y a des scènes comme ça, que nous partageons tous. Nous l'avons vécu. Vous et moi. Cette scène, nous l'avons tous vécu par vertu de récurrence, avec des sources multiples, alors que l'attentat du 11 septembre, nous l'avons tous vécu également, mais avec une source unique. En voilà un évènement ! Le 11 septembre. Y-a-t-il un seul humain de plus de vingt ans, sur la planète, à qui ces images auraient échappé ? Que faisiez-vous le 11 septembre 2001 ? Tout le monde peut répondre. Ce lien, cette intimité créés par ces images devraient rapprocher les hommes, éteindre les conflits, mais au lieu de cela des enfants afghans meurent de la guerre. Drôle d'espèce que notre espèce. La seule de son genre. *Homo sapiens* se bat toujours et encore, évolue biologiquement et culturellement. Mais surtout il croît. Ça, pour croître, il croît ! Bientôt sept milliards d'humains. C'est beaucoup, c'est beaucoup trop. Nous sommes une espèce qui réussit. C'est intéressant de constater que cette réussite abrite le gène de la fin, de la mort. Le gène est inactif encore, mais viendra tôt le moment où il prendra la mesure de sa tâche et propulsera notre espèce vers le noir. La mort serait moins inquiétante si on savait. Si on savait ce que c'est, comme c'est. Mais on ne sait rien. Sauf ceux qui croient. *Homo sapiens* croit. A ça pour croire, il croit ! A peine sa croissance terminée qu'il se met à enterrer ses morts, qu'il place des objets dans la tombe. Pour accompagner. Où ? Je ne sais pas, vous ne savez pas, personne ne sait, mais les religions fournissent des réponses. Vites inventées, les religions ont trouvé un rôle majeur dans l'histoire de notre espèce : donner des réponses à tout. Ça c'est une idée géniale ! L'homme dont la fonction principale est de se poser des questions, invente un concept incroyable, la religion, qui fournit une réponse à chaque question. L'homme dont la volonté principale est d'être et de rester libre invente des contraintes. Et oui, le nombre, la vie sociale qui en découle et les contraintes forment une alliance indéfectible. Lorsque les contraintes sont librement acceptées, voire créées, elles sont intéressantes, elles poussent à l'adaptation, à la création, à l'instar de l'OULIPO, s'obliger à dire ou ne pas dire, à écrire ou ne pas écrire. Seule la pensée est sans contrainte, sauf, bien sûr, dans un hôpital psychiatrique où les médocs fournissent en trompe-l'œil des arabesques barbares, ou des couleurs chatoyantes si vous préférez. Si vous préférez. Je me demande pourquoi je vous pose cette question, vous qui n'existez pas. Mais si vous n'existez pas, à qui posé-je la question ? Sans conteste, à moi-même. Donc, sans reformuler, je réitère : si je préfère... Si je préfère les glaces au chocolat rehaussées de crème chantilly, c'est que cela me procure du plaisir. Si je préfère écrire que parler, c'est que le silence de la nuit sied à mes habits et

à mon teint, ou qu'en écrivant, je peux flâner alors qu'en parlant, je peux éventuellement bailler, mais guère plus. Si je préfère les laïcs que les croyants c'est que je me répands dans mon intolérance et que je choisis, devant la mort, le déprimé au benêt. Si je préfère faire, c'est que mon énergie doit se répandre d'une manière ou d'une autre et que je suis plus enclin à la façon calorifique que salivaire. De toute façon, cela ne servirait à rien, lorsque je parle c'est seulement pour tisser de mots un écran opaque entre lui et moi, un écran en mouvement comme des paroles ou comme des nuages dans un ciel sombre. A Avignon. Pourquoi Avignon ? Parce que j'ai plus d'inclinaison pour Avignon que pour Quimperlé, c'est un peu arbitraire, je sais. Si je préfère détruire l'inertie et laisser place au mouvement, c'est sans aucun doute pour créer un repère. Comme par exemple : ici, ça bouge ; là, non. Je peux comparer la violence du monde à l'incroyable sérénité de certains de mes états d'âme. Je peux comparer la permanence à l'impermanence de mon environnement. Besoin de me rassurer ? Peut-être, mais peut être pas. Rassurer de quoi ? De la peur irrationnelle ? La rationalité de la peur, c'est l'absence de la peur. C'est quoi l'inverse de la peur ? La quiétude ? Ce doit être ça. A trop vouloir comparer, je suis devenu curieux. Curieux de tout, l'étrange et l'étranger me rassurent. Tant que je peux poser des questions... Ce n'est pas tant une réponse que j'attends, non c'est plutôt de partager mes questions, les partager avec le passant, l'ami, l'inconnu et le connu. Se dire, « tiens ? lui et moi avons le même questionnement et la même absence de réponse ». Ça crée des liens. J'évoquais tout à l'heure les religions qui fournissent des réponses, mais franchement, on s'en fout des réponses ! Ce que j'exige, c'est que notre société nous fournisse des questions ! Et ce n'est pas dans les spots publicitaires ni les télé-réalités que l'on va trouver de nouvelles questions qui nous permettraient de réfléchir, de nous fabriquer de l'intelligence au kilomètre en rendant nos connaissances disponibles. Disponibles à chaque instant, toutes nos connaissances, là tout de suite et instantanément ! Que je puisse comparer ! Que je puisse comparer la définition du vieillissement biologique à l'intention initiale du code Hammourabi ¹. Comparer et adapter (adopter ?) les codes sociaux d'une civilisation à une autre, d'un Etat à un autre, d'une tribu à une autre, d'un individu à un autre. Mieux encore ! Comparer un code social d'un termitier à celui d'un bonobo ! Comparer ce qui est incomparable, c'est comme créer un monde nouveau avec des singes à douze têtes et des vaches sans pis. Ce monde que je ne veux pas vous décrire parce qu'il n'appartient qu'à moi, avec ses codes asociaux, ses pyramides à l'envers, ses montres à gousset qui indiquent le nord à midi et le sud vers 17h, à l'heure du thé et du chocolat-chantilly partagés avec celles et ceux qui se porteraient volontaires ou désignés d'office pour se faire l'avocat de la grippe A, du linéaire B ou de l'hépatite C et de tous les combats de bistrot qui alimentent nos

¹ Pour plus amples informations : Jean Bottéro, *L'écriture, la raison et les dieux*, Editions Gallimard, 1987

« faits de société(s) » qui ont pour cause le bavardage intempestif et pour effet l'acquisition d'une notoriété qui nous place dans cette même société conspuée plus haut mais à laquelle nous appartenons indubitablement, même à sa marge ou dans ses alternatives. Ceux-là sont les bienvenus dans la rationalité de mon éveil matinal, incurvé pour y recevoir confortablement les questions supplémentaires ou subsidiaires pourvu qu'elles aient du relief à défaut de sens. A propos de sens, j'aime bien l'idée de donner du sens à sa vie. On lit ça partout, dans les journaux, les magazines, entre les horoscopes et les nouvelles alarmantes. « Donner du sens à sa vie » pourrait devenir le nouveau débat du jour, avec ceux qui en donnent et ceux qui n'en donnent pas. Ceux qui en donnent se consacrent aux autres, il donnent du temps aux associations caritatives quand ils sont pauvres ou créent des fondations quand ils sont riches. Quoi que... Les fondations tissent, paraît-il, des liens avec les paradis fiscaux... Alors, on ne sait plus très bien, mais qu'importe, donner du sens c'est faire quelque chose pour les autres. C'est une affaire entendue. Donc, *a contrario*, ne rien faire pour « les autres », c'est ne pas donner du sens à sa vie. Ah bon ? Cela voudrait dire donc que cette Tour Eiffel que j'ai patiemment construite en allumettes avec mes petites mains habiles et pour laquelle j'ai donné ordre, par voie testamentaire, de la faire détruire moins de quarante huit heures après ma mort, ne donnerait pas de sens à ma vie ? Moi qui, parole d'insomniaque, ai patiemment, jour après jour, nuit après nuit, édifié cette pure merveille du génie humain de 3,20 mètres de haut (ce n'est pas plus haut, chez moi) dans le seul but d'atteindre le sommet de la gratuité intellectuelle (d'autres aussi font cela, mais ils le montrent, l'exposent, se font du fric avec, même quand c'est nul), ne donnerait pas sens à ma vie ? je vous fais juge et témoin, ne rien faire pour personne et surtout pas pour soi-même serait le contre-sens de sa vie ? Vilipender ce qui est gratuit ? ben oui, c'est ce que font ceux-là même qui condamnent notre « société de consommation », vous savez, celle où tout est à vendre... Je suis gratuit et ne suis par conséquent pas à vendre. Mes actes sont gratuits, je le jure, même - et surtout si plus loin je défends l'idée du contraire. En même temps, ne rien faire pour les autres alimente cette belle post-modernité dans laquelle nous sommes vautrés depuis 1989 et la « disparition des idéologies ». L'idéologie et la religion ont ceci de commun qu'elles créent des liens. L'une par cooptation et l'autre par étimologie. Une phrase comme celle-ci est une belle démonstration du politiquement incorrect. Comparer, à quel titre que ce soit, la religion et l'idéologie a quelque chose de réactionnaire qui me fait frémir. Je déconstruis et reconstruis : idéologie et religion sont antinomiques, l'une conduit l'homme à construire son avenir dans un but de destinée communautaire à rédiger alors que l'autre nous impose une vie déjà écrite, finalisée. Ouf, je m'en sors bien. Pas très adroitement, mais je m'en sors bien. Tiens mais, si je rapproche « idéologie », « religion » et « donner un sens à sa vie » , ce qui fait trois informations

que je peux traiter simultanément puisque mon empan mnésique m'y autorise, cela me donne une sensation étrange, comme un arrière goût de déception, d'amertume comme après une nuit passée auprès d'Emil Cioran, à cancaner sur le non-sens de la vie alors que pour ma part je lui trouve un contre-sens évident. Enfin, passer une nuit avec Cioran c'est vite dit, c'est comme se promener une journée entière avec Nietzsche. Cela peut s'annoncer intéressant ou ennuyeux de confronter leurs illusions vitales à mes aspects suspects d'homme pessimiste, joyeux et débonnaire. Mais bon, ne rêvons pas, tous deux sont morts et enterrés et je ne pourrais passer une nuit et une journée qu'avec leurs traces respectives, qu'avec leurs guenilles éparpillées dans des livres de chevet. A moins que je ne veuille faire de l'archéologie du savoir, ou de l'archéologie tout court en recherchant leurs traces à Paris et à Nice. Paris et ses quais, Nice et ses glaces. C'est exactement ce qu'évoquait récemment Jean-Baptiste Adamsberg lors d'un dîner en ville, plutôt réservé dans son travail, méthode d'enquête inductive oblige, le commissaire se montrait plutôt sous des auspices joyeuses entre amis. Il est drôle, il plait aux dames et je dois dire que j'en suis plutôt jaloux. Palsambleu, ce faquin aux joues rondes *ébaubit* son public ! Qu'importe, il me plait à moi d'évoquer avec Adamsberg sa méthode inductive, qui consiste à se mettre à la place du coupable. Va-t-on parler de schizophrénie ? Non. « Se mettre à la place », cela n'existe pas, ce qui est possible par contre, c'est de se rapprocher de la sphère émotionnelle de l'autre. Mettons de côté, naturellement, la raison pour laquelle on se rapprocherait de la sphère émotionnelle de l'autre et conservons par devant nous seulement l'aspect technique : Adamsberg se « met à la place de l'autre » en induisant en lui-même les semences affectives de l'autre, il laisse son printemps opérer et récolte des données opérationnelles. Bon. C'est bien. Et l'intuition dans tout ça ? Et bien imaginons qu'au moment de récolter, Adamsberg se rende compte que deux espèces s'offrent à lui... Laquelle choisir ? C'est à ce moment précis qu'intervient l'intuition. Mais c'est quoi alors l'intuition ? Le dernier instant de chaque présent. Ce qui est amusant dans cette histoire, c'est que finalement Adamsberg, le roi de l'induction, conditionne son existence à l'exact dernier instant de chaque moment. C'est dire si son existence est illusoire. C'est l'histoire de sa vie. Ce n'est pas triste. Dans cinquante-deux ans, on le confondra avec Arsène Lupin ou Sherlock Holmes, en ne sachant plus très bien qui est inductif ou déductif et lequel a vraiment existé. Il faut dire que c'est difficile avec les héros fictifs issus de la littérature, ils n'ont par essence pas d'image. Le cinéma se charge de maquiller et de travestir, de temps à autre, un acteur pour « incarner », donner de la chair, mais surtout de l'image, en pâture aux spectateurs. Mais comme un acteur en chasse un autre... Les images se perdent et ne subsistent que quelques sensations qui finissent par former une image mentale qui nous est propre, intime. Vous avez votre Adamsberg comme j'ai mon Holmes. On ne va pas chinoiser pour savoir à qui est l'image. « Ne

pas chinoiser », quelle expression ! On se le représente bien, chinoiser... Un vieux chinois en vêtements traditionnels bleus, un chapeau de paille, les bras tellement croisés qu'on n'aperçoit pas ses mains, il est penché légèrement en avant, respectueusement ; son visage ridé est illuminé par un sourire qui le bride plus encore et fait disparaître ses yeux dans ses rides. On devine bien la rigidité derrière le large sourire et, de fait, on sait déjà l'âpreté de la négociation. Sur les détails surtout. Chacun d'eux remet en question les éléments centraux et cela nous crispe jusqu'à l'aigreur. Plus on est aigri, plus il sourit. Plus on est crispé, plus il est ridé. En deux mots et trois images, c'est ça « chinoiser ». En avançant, on perçoit bien le monde cruel. La cruauté du monde, c'est à cause de l'homme ? C'est un enfant de 9 ans qui m'a posé cette question. C'était le 30 décembre 2008, un mercredi. Ça n'a pas beaucoup d'importance dit comme ça, mais ce jour-là paraissait dans le journal « Le Monde » un article de Pierre Faraggi, alors président du syndicat des psychiatres français, « *Le fou, ou les figures de la peur* ». Il était question dans cet article d'une bien peu rassurante réforme du statut des hôpitaux psychiatriques, « entre citadelle et geôle », mais surtout, l'auteur concluait son article fort à propos en citant l'Éloge de la Folie, d'Érasme : « *La sagesse rend les gens timides ; aussi trouverez-vous partout des sages dans la pauvreté, la faim, la vaine fumé ; ils vivent oubliés, sans gloire et sans sympathie. Les fous, au contraire, regorgent d'argent, prennent le gouvernail de l'Etat et, en peu de temps, sur tous les points sont fleurissants.* » Ça fait peur non ? C'est dur, je trouve, de ne pas être fou. Il faut se cacher, trouver des apparences, masquer ses intentions, apprendre à mentir... Mais je n'aime pas ça du tout. Je préfère rester chez moi et ne plus voir personne, hormis ma dernière petite amie en date. Pour vivre heureux vivons couchés. Et cela jusqu'à plus soif, jusqu'à ce que le monde nous oublie ; qu'au prochain recensement, on passe à la trappe et qu'un vrai vide nous – finalement, je vais dire « je », je n'ai pas la moindre raison valable pour vous impliquer dans cette histoire puisque je ne vous connais pas, du moins pas encore – submerge, me fasse disparaître, m'efface pour renaître un peu plus loin dans une marge de papyrus, en un glyphe joyeux quoique éphémère avec autour des plaques de rouge et de bleu craquelées à force d'être roulées dans la main et transmis tel quel aux prêtres érudits et soucieux de la couleur du Nil. Une Égypte en cache bien d'autres, la dernière en date est celle des touristes en masse qui descendent le fleuve sur des bateaux-à-touristes sur lesquels, la nuit, les marins dans un silence total, s'activent à nettoyer le pont. Le nettoyage se fait pendant le sommeil des passagers peuplé des rêves étranges où Ramsès II revient victorieux de la bataille de Kadesh contre les Hittites, même si ce n'était qu'une fausse victoire ; aussi – dans ces rêves – surgit la noire chevelure de Cléopâtre la grecque, sommeil paradoxal et rêves normaux. Akhenaton aussi figure souvent dans les rêves, on lui prête l'invention du monothéisme même si ce n'est pas tout à fait juste, on ne lui en tient pas rigueur,

quoique ce serait plus exotique que Moïse. On s'en fout, dans les rêves de la nuit rien n'est vrai. Il n'y a pas d'intention, pas de stratégie. Ce sont des rêves pour rien, revenons donc aux rêves de l'éveil, ceux du projet qui nous guette, je dis bien Le projet et non pas Les projets. Le projet fou, plus qu'ambitieux, démesuré. Il me fait sourire mais ne peux m'en séparer. Absence des limites et de repères. Il me fait sourire sans doute parce qu'il me fait peur. En fait non, il ne me fait pas peur, je le redoute un peu, mais sans plus. Ce projet fou, par des voies inavouables, me fait penser aux années 50, époque où émergeait la télévision. Je crois savoir qu'une des premières émissions était le journal d'information. La réaction des quelques spectateurs privilégiés a été de demander si le présentateur était en mesure de les voir. Ils étaient stupides, les gens de cette époque ! Imaginer que le présentateur pouvait se trouver également spectateur de spectateurs... C'est idiot ! Quoi que.... Si on y réfléchit bien, de nos jours, il n'y a sans doute pas d'obstacle à réaliser ceci, postulons que ce soit possible : le présentateur aurait, dans le pourtour de son prompteur, les visages de tous ceux qui le regardent et l'écoutent. Au « 20 h », il aurait devant lui des millions de téléspectateurs, des vieux, des jeunes, des hommes, des femmes, des gens de couleur, des grands, des petits et Georges Grangé, âgé de quatre-vingt-huit ans et mort brutalement quelques minutes avant le jingle du journal. Le présentateur apercevrait Georges, la tête plongée dans son assiette. Il est clair, que dans tous les cas de figures le comportement du présentateur serait profondément transformé à la suite de cette avancée technique. Imaginez ! Vous êtes ce présentateur ! Faites un effort, vous pouvez le faire...(ce n'est pas mon projet, moi, le mien, c'est de me faire inviter pour déjeuner par Hubert Védrine) Vous venez juste d'être maquillé(e), vous êtes un peu chouchouté(e) par le staff technique, pour faire tomber le stress. Vous avez vérifié par trois fois le bon fonctionnement du prompteur et de l'oreillette. L'ambiance est calme, presque ouatée, sur le plateau l'essentiel des techniciens est sorti, ne reste que très peu de monde. Les présents sont souriants et vous adressent quelques petit signes ostensibles de bienveillance. De toute façon, s'ils ne sont pas souriants, ils sont virés. En effet, vous avez besoin de cette ambiance presque familiale, alors que dans les coulisses, les loups s'entretuent dans leurs carrières. La lumière n'est pas trop forte et ne vous oblige pas à plisser les yeux. Un assistant, placé dans votre axe de vision, décompte les secondes avec les doigts d'une main : quatre, trois deux, un, zéro... La caméra 1 s'allume, alors qu'apparaît sur un écran l'immensité de la foule. Mieux que sur une scène de théâtre, mieux qu'au stade de France. La foule est devant vous. Elle s'apprête à boire vos paroles. Le titre 1 concerne un incident technique sur la centrale nucléaire du Triscatin. Le grand sud risque de manquer d'électricité au prochain hiver. C'est alors que vous êtes pris(e) d'un vertige incroyable et d'un stress incontrôlable ! Vous saisissez le micro et le portez à vos lèvres comme le chanteur(euse) que vous avez toujours rêvé d'être... Vous vous mettez à hurler

les titres, ponctués par des cris que vous poussez en vous roulant sur le sol comme pendant la période yéyé de votre enfance... Hé ! Revenez à vous, cela n'existe pas... C'est pour rire... Un peu comme, toujours pour rire, la rencontre improbable d'un architecte en cravate, casque rouge et bottes avec un vieux chinois en costume traditionnel bleu, chapeau de paille, bras croisés et sourire ridé (non, ça, bien sûr, je ne peux pas le faire). Aussi fortuit que la rencontre d'une machine à coudre et d'un parapluie sur une table de dissection. N'en déplaise à Isidore Ducasse, Comte de Lautréamont. Les Chants de Maldoror eussent pu être évités si l'enfer de l'Océan avait stagné pour toujours comme une mare verdâtre de matière visqueuse au lieu de s'agiter convulsivement en flux et reflux constants jusqu'à taper sur le système des poètes. Quand le système des poètes est dérégulé, il ne reste que l'épaisseur articulée et rêche des rocs et crevasses recroquevillés sur une terre sans lumière. Oh, vieil Océan ! Tout montre qu'il n'est pas facile d'écrire pour un débutant. Je vous suis gré d'observer que je fais des efforts. Mais peut-être faudrait-il que je définisse ce que je suis en train de faire. Je m'adresse à des lecteurs qui n'existent pas, ce que j'écris n'est pas un essai ni un roman ; ce n'est pas un poème non plus. Peut-être me faudrait-il plus d'humilité et commencer par un genre apparemment plus facile ou plus précis. Le théâtre ! Mais oui, bien sûr, le théâtre ! Pas le théâtre pour le théâtre, mais pour les dialogues. Le dialogue, c'est la vie de tous les jours, avec le tiret en moins à chaque tirade. Je vais, si vous me le permettez, m'essayer au dialogue de théâtre :

[...] Kévin Escartefigue se trouve devant une porte d'entrée d'une école primaire. Il tient un journal à la main. Il regarde le bouton de la sonnette en se dandinant d'une jambe sur l'autre, il semble hésiter, puis appuie et redresse la tête. C'est la directrice de l'école qui ouvre la porte.

- Bonjour.
- Bonjour, je m'appelle Kévin Escartefigue et je viens pour l'annonce.
- Quelle annonce ?
- Celle-ci, regardez, il est écrit « école primaire cherche cuisinier ». Je suis cuisinier et je cherche du travail.
- Mais je n'ai jamais fait passer d'annonce...
- Ah bon ?? Mais alors, vous ne cherchez pas de cuisinier ?
- Mais si ! Je cherche un cuisinier, mais je n'ai jamais rédigé, pour cela, d'annonce dans le journal !
- Ben, ça ne fait rien. Tant pis pour l'annonce, mais si vous cherchez un cuisinier, embauchez-moi !
- Impossible monsieur Escartefigue, puisque je n'ai jamais rédigé cette annonce.

Et la directrice claqua la porte. [...]

Elle est idiote cette histoire. Je suis désolé de vous avoir infligé cela et vous prie de m'en excuser... Elle est idiote ; et absurde ! En effet, tout le monde sait très bien que recruter un cuisinier dans une école primaire, ne relève pas de la compétence d'une directrice mais de la mairie. Bien sûr, un cuisinier n'est pas un personnel de l'Education Nationale mais un employé municipal... je m'en veux d'écrire des inepties pareilles... C'est difficile donc d'écrire. Quel genre pourrais-je bien adopter ? Je suis si peu doué qu'il ne me reste plus que le téléphone et ses SMS ou le chat :

- yo, man kéfa ?
- r1 kedal & twa ?
- 2m1 onbouge ?
- va y frère amen taseur lol
- xD²

Peu probant. Evidemment, nous sommes toujours dans le domaine de la communication, même si elle se réduit à quelques onomatopées. Désormais, je vais éructer des SMS, « kékoncemec ». C'est un avenir incertain mais tentant. De plus, je ne sais plus aujourd'hui quelle représentation je me fais du théâtre. En théorie oui, lorsqu'il est codifié et conditionné par l'organisation spatiale. On reconnaît bien un théâtre à ses lourds rideaux rouges, par exemple. Pour ma part, ma première « représentation » s'est déroulée à la télévision. J'étais enfant encore et devant moi, André Malraux rendait hommage à Jean Moulin. Je ne sais pas (plus) si ces faits sont exacts ou si ma mémoire les a reconstruits, mais je me souviens qu'il y avait du vent qui agitait une mèche molle sur le front de Malraux, il déclamait : « *Ce sentiment qui appelle la légende sans lequel la résistance n'eut jamais existé et qui nous réunit aujourd'hui c'est peut-être simplement l'accent invincible de la fraternité* ». Sa voix était grave et son regard indescriptible. Je me suis demandé s'il parlait comme ça dans la vie, ou bien s'il tenait cette intonation d'un autre monde pour souligner et nous faire vivre le drame. C'était « de circonstance ». C'est toujours de circonstance, hier, j'observais une petite fille de peut-être 10 ans qui jouait avec des bracelets d'argent bien trop grands pour elle. Trois bracelets, elle les faisait tinter, tintinnabuler, s'entrechoquer pour obtenir ce bruit métallique caractéristique des bijoux. Elle regardait son bras en chantonnant vaguement ;

² mdr (traduction de l'auteur)

elle les enlevait, les remettait et ses neurones miroirs en activité elle retrouvait en modèle, sans doute, l'image de sa mère. Au bout d'un temps, submergée par trop d'attention intériorisée, elle finit par reposer les trois bracelets sur une table et prit pour cible ses cheveux, elle les peignait de ses doigts entrouverts et ses yeux plongés dans un espace qui n'appartient qu'à elle, s'enquéraient d'images diverses et de représentations sublimées qui la font grandir. C'est difficile à élever les filles. Je le sais bien moi, qui suis père de deux filles. L'aînée se nomme Ventoline, gracieuse et aérienne elle nous offre des rêveries souriantes et solaires alors que sa cadette, Temesta, plus ténébreuse, enferme ses nuits dans des rêves clos dont je ne sais rien. Je ne sais rien non plus de ce petit garçon que j'ai vu sur une photographie d'Elliott Erwitt. Je suis sûr que vous connaissez cette image, réfléchissez bien : c'est un petit garçon, il est noir, il est debout devant le tronc d'un arbre, son pantalon de facture grossière montre à la fois sa pauvreté et son époque, peut-être les années cinquante. Il porte une chemise rayée et à carreau. Il a des bretelles pour soutenir son pantalon. Le sol est jonché de pavés grossiers et le fond de l'image est flou. Son sourire est large et volontaire, il semble qu'il lui manque une dent sur la mâchoire supérieure, à moins que ce ne soient les dents du bonheur... Ce bonheur est contredit par la posture de ce petit garçon, il tient dans sa main droite un revolver, que j'espère être un jouet. Le plus troublant sur cette image, c'est que ce revolver est posé sur sa tempe. Comme s'il mimait un suicide avec un large sourire et des yeux rieurs. Connaissez-vous cette photographie ? Non ? Vous êtes certains ? Cherchez bien, c'est une image troublante qui met mal à l'aise, surtout si l'on sait que ce petit garçon regarde le photographe, c'est pour lui qu'il adopte cette pose. Si vous n'avez jamais vu cette photographie, je le regrette car elle porte à réfléchir sur le message que communique cet enfant et sur le rapport entre le sujet et le photographe. Oh bien évidemment, ce ne sont pas Les Ménines de Diego Velasquez, sur lesquelles on philosophe sans fin depuis Foucault et dont Pablo Picasso s'est emparé, pour travailler et travailler encore ; chercheur en représentation, il sut interroger le passé. Non, cette photographie ne postule pas pour accéder au titre d' « objet philosophique », elle interroge en cascade, tout simplement. Moi, elle m'émeut, car je le trouve bien trop jeune, cet enfant, pour ritualiser « sa » mort. A son âge, que ce soit au jeu des « des cow-boys et des indiens », en vrai ou en vidéo, on joue volontiers à la mort. Mais à la mort des autres. C'est plus facile de se laisser aller à penser que les autres vont mourir. Tous les autres à l'exception de la mère, comme il se doit, nourricière et rassurante. Mais sa propre mort, cela est bien plus compliqué... Si vous ne l'avez jamais vue, essayez de faire un effort de mémoire, au cas où vous la rencontriez : un petit garçon noir, souriant, chemise à rayures et à carreaux, un pistolet posé sur la tempe. On ne sait jamais, vous savez, la vie est capricieuse et étrange et il suffit d'un peu de chance et du hasard d'une rencontre...



Voilà, vous avez fait cette rencontre et nous pouvons maintenant partager nos questions. Cet enfant aurait-il fait ce geste s'il n'y avait pas eu un photographe ? Hypothèse une, non. Il l'a fait « pour rire » parce que précédemment il l'avait vu faire. A son âge peut-on agir autrement que d'imiter ? Peut-être voulait-il que le photographe s'intéresse à lui ? Auquel cas c'est réussi. Hypothèse deux, oui. Son sourire est apparu lorsqu'il a aperçu le photographe. A quoi pensait-il avant ? Songeait-il à la mort ? Ou bien, imitait-il quelqu'un ? Mais qui ? Maintenant que ces questions sont posées – je n'écarte pas pour autant une « hypothèse » trois – je voudrais nous interpeller : notre émotion aurait-elle été la même si cet enfant avait été blanc ? Je peux supposer que cette image a été faite aux Etats-Unis d'Amérique, d'abord parce que le photographe, Elliott Erwitt, est américain et ensuite à cause du pantalon. Ce pantalon mal coupé, peut-être trop grand pour lui, me laisse imaginer que cette photo a été faite entre 1940 et 1950 et que la ségrégation battait son plein dans ce pays. Alors l'émotion n'est pas la même que si cela avait été un jeune blanc. Phénomène d'empathie pour celui dont l'avenir est limité à ne pas faire d'études, à subir chaque jour des vexations, des humiliations et qui pense, peut-être, à cette seconde, que ce qui le sépare de la mort est un ensemble probable de mal-de-vivre, de difficultés et d'angoisses. Alors oui, pour ma part, le fait qu'il soit noir amplifie l'émotion. Contrairement à la raison, l'émotion ne s'organise pas. Je réagis avec ma sensibilité et vous avec la vôtre, mais aussi avec mes connaissances accumulées. De toutes les manières, l'émotion n'est pas organisée. Lorsqu'on tente de le faire, on sombre alors dans les pires stéréotypes qui soient donnés : le mensonge, l'apparence, la quête de l'apparence. On imagine mal à quel point, tout comme l'émotion, le monde est désorganisé. A croire que malgré la théorie générale des systèmes, la rationalisation et/ou la planification, tout serait régi par l'émotion. Emotion *versus* Raison. Rien ne marche et pourtant tout fonctionne un peu comme par enchantement. *Même les mathématiques ou la physique, théoriquement inaffectives, ne peuvent faire l'impasse sur l'organisation d'un inconscient. Il faut une réponse ou une explication à la non-réponse, sinon l'angoisse guette, d'où des explications forcément rationalisantes pour justifier l'émotion. Mais vous ?*³ Ce que Boris Cyrulnik nomme la « résilience », l'art de « naviguer dans les torrents », de rebondir plus haut dans les épreuves, est un mot emprunté à la métallurgie. Mon Larousse de 1970 (en vingt-quatre volumes, relié de cuir rouge d'une valeur avoisinant les 900,00 €, neuf cents euros, sur e-bay – mais je ne tiens pas à le vendre -, ces mots prouvent bien qu'il me fait encore usage, inutile donc d'essayer de me joindre pour négocier une transaction) m'indique que la résilience est « Mécan. Nombre caractérisant la

³ Boris Cyrulnik, *De la parole comme d'une molécule*, Seuil 1995

résistance au choc d'un matériau, et qui exprime l'énergie absorbée pour la rupture par choc d'un barreau, ramenée à l'unité de section », et plus loin : « Plus la résilience est grande, moins le métal est fragile ». Avant même que ce mot ne soit utilisé en psychologie, les informaticiens en avaient usage. Je n'en ai pas la définition exacte, mais c'est quelque chose comme « système mathématique instable qui contient des erreurs mais qui fonctionne quand même ». Mais alors, c'est le monde entier qui est résilient, car aucun système mathématique n'est parfait, mais surtout c'est dans son application que les problèmes émergent : la Poste ne devrait pas fonctionner, mais les lettres sont expédiées et arrivent, même avec du retard ; les trains ne devraient jamais partir mais finissent tout de même par s'ébranler le long des quais ; on ne devrait pas survivre dans ce monde hostile, mais pourtant nous sommes là, vous et moi. C'est tout de même rassurant que d'arriver à ce point de notre existence pour nous dire « tout va mal donc tout va bien ». Disons que tout fonctionne et qu'à l'occasion d'une nouvelle rencontre l'amertume n'a plus le goût du goudron, que la paille du paysan chinois est de la vraie paille et que son sourire est un vrai sourire bienveillant comme une ponctuation salvatrice dans une tirade sans fin du code Civil, ou d'un soupir dans un passage cru de *pizzicato* et de doubles harmoniques en vingt-quatre caprices de Niccolò Paganini. Et le silence ? Que penseriez-vous d'un peu de silence ? Je suis assis dans un parc, il n'y a personne. Il y a bien un peu de bruit, mais c'est celui de la nature ; le léger sifflement du vent dans les branches des arbres, ce même vent qui pousse sans fin les nuages, qui les dissipe ; une fontaine au loin. C'est bien rythmé. Tout à coup, sur ma gauche, j'entends un caractéristique reniflement d'enfant. Je regarde, je ne l'avais pas vu mais un jeune garçon était agenouillé à deux ou trois mètres et faisait je ne sais quoi avec des brindilles. En short avec un maillot de l'OM, bleu clair et blanc, des baskets noires de marque, ses yeux étaient recouverts par des cheveux châtain clair que d'un mouvement de tête vif il renvoyait sur son front toutes les dix secondes environ. Le reniflement reprit. Toutes les cinq secondes, à peu près. Je ne peux pas vous le faire, ce reniflement, mais vous savez combien c'est agaçant. Ce bruit d'aspiration par le nez... Je le regardais : un mouvement de tête, un reniflement, un reniflement, un mouvement de tête, un reniflement, un reniflement, un mouvement de tête... Comment cet enfant pouvait-il avoir l'outrecuidance de contrefaire le rythme de la nature, l'autre nature, celle que nous observons le souffle court et l'œil alangui quasi extatique, ce coucher de soleil, cette cascade, ce ciel emmitoufflé d'ouate, ce vol blanc de migrants ? En s'interposant entre le vent et l'eau il rompait la magie de cet opéra *De rerum natura, in fine*. J'allais le lui faire remarquer lorsqu'il releva la tête, me regarda et dit « il y a des choses qu'on ne fait pas ». Médusé, je le regardais partir en traînant ses baskets. Qu'avait-il voulu dire ? C'est à moi qu'il avait parlé ? Quelles sont ces

choses qu'on ne fait pas ? Je voulais savoir. Je courus après lui, le rattrapa par son maillot et lui demanda :

- Et c'est quoi les choses qu'on ne fait pas, jeune homme ?
- Ben vous êtes mieux placé que moi pour le savoir.
- Je ne vois pas en quoi je suis mieux placé ?
- C'est bien vous qui écrivez toutes ces bêtises ?
- Heu.... J'écris des bêtises, certes. Mais heu, qu'est-ce que je devrais mieux savoir que toi ?
- C'est pourtant simple, le petit garçon noir, sur la photo, avec le pistolet...
- Heu... oui, fis-je confondu.
- Et bien monsieur, une arme, même fausse, on ne la pointe jamais sur personne, même pas sur soi. Tout le monde sait ça !

Il se dégagea brusquement et s'enfuit. Avec ses certitudes, me laissant avec mon doute abyssal. On a souvent l'occasion de se rencontrer soi-même, au détour de rien et si on ne se voit pas, c'est qu'on a la mémoire courte. Leçon N° 1 : ne jamais se laisser compter une morale quelconque par un enfant et cela surtout s'il renifle bruyamment, comme moi-même à son âge. Leçon N° 2 : ne jamais faire confiance à la nature, le petit bruissement de vent peut cacher une tempête et la fontaine peut s'avérer déluge. Leçon N° 3 (je l'ai noté dans mon agenda, à toutes les pages): ne plus aller au parc, les rencontres y sont fortuites, les partitions des feuilles de chêne et d'une fontaine sont moins violentes que les paroles d'enfants ; surtout si, mal réveillé, on est sorti en pyjama en compagnie du rêve de sa nuit. La nuit froide – malgré le printemps avancé – du 31 mai 1833 est aujourd'hui plombée par 176 ans de silence. Personne ne sait l'histoire qui s'est produite cette nuit-là où trois personnages de notre histoire se sont rencontrés. Je vais vous narrer les propos échangés lors de cet évènement, puisque j'eus l'honneur d'être présent comme spectateur et non pas comme acteur, bien entendu. Oui, je sais, je ne fais pas mon âge. Le premier à s'asseoir à la table se nomme Joannes Chrysostomus Wolfgangus Theophilus Mozart que nous connaissons tous sous le nom de Wolfgang Amadeus Mozart. Il se servit du vin et but son verre d'un trait. Le personnage suivant était Jean-François Champollion qui ne toucha ni au verre ni au vin. Le troisième était Evariste Galois, il remplit son verre mais ne but pas. Le premier arrivé fut le premier à prendre la parole, « Je me nomme Mozart, je suis musicien, compositeur célèbre dans le monde entier. Je suis né le 27 janvier 1756 et mort le 5 décembre 1791 ». Il avait l'œil taquin. « Je suis Jean-François Champollion dit « Le Jeune » et je suis considéré comme le père de l'Égyptologie. Je suis né le 23 décembre 1790, mort le 4 mars 1832 à Paris ». Cette précision fit

furtivement tourner les regards vers Jean-François. « Je suis Evariste Galois, géomètre, je suis né le 25 octobre 1811 et mort bien trop tôt le 31 mai 1832, je ne vais pas boire ce verre car l'alcool a sur moi des effets désastreux, j'ai même fait de la prison à cause de cela ; je me dois de préciser que je suis mort à Paris, moi aussi ». J'étais assis à une table plus loin dans cette chocolaterie et tentais un « je suis Angel Michaud et je suis né le... », mais fus interrompu *ab irato*. Lorsque l'Histoire, avec une grande hache⁴, vous claque la porte au nez, on se sent vivre moins vite et moins longtemps. C'est délicat, pour un bavard comme moi d'être réduit au rôle de témoin. J'eusse aimé dialoguer avec ces hommes que j'admire, mais je me trouvais simple spectateur. Le spectateur, c'est comme le souffleur, mais asthmatique, et avec plus de place pour applaudir.

- Jean-François : C'est donc toi qui est mort le plus jeune et le plus récemment, Evariste.
- Evariste : Oui, c'est vrai, je suis mort il y a tout juste un an. C'est l'anniversaire de ma mort aujourd'hui même. Je suis mort à 20 ans, vous Jean-François à 41 ans et Wolfgang à 35.
- Jean-François : je reconnais bien là le mathématicien, tu fais tous les calculs de tête. Je te dis « tu », car tu es très jeune.
- Wolfgang : je propose qu'on se dise tous « tu », après tout nous ne sommes pas si vieux, toi non plus Jean-François, 41 ans, ce n'est que 6 ans de plus que moi...
- Jean-François : je suis d'accord. Mais comme, tout de même, je suis le plus vieux, c'est moi qui dirigerai cette séance.
- E : Je suis curieux de savoir quel est l'ordre du jour.
- W : Moi aussi, vas-y, lance-toi Jean-François, ne nous fais pas languir.
- J-F : Et bien voilà, il ne s'agit pas à proprement parler d'un « ordre du jour » mais plutôt d'un jeu.
- E : d'un jeu ? Ça alors, nous voici donc réunis pour jouer ?
- J-F : Oui, tout à fait, mais il ne s'agit pas d'un jeu comme les autres. Comme vous le savez tous les deux, j'ai déchiffré les hiéroglyphes. Cette écriture de l'Égypte, dont j'ai recomposé la grammaire...
- W : Ce qui t'a tué, d'ailleurs.
- J-F : Oui, c'est vrai. Je disais donc que cette écriture subtile est composée de pictogrammes que j'ai classé par synecdoque, métonymie, métaphore et par énigme.

⁴ Georges Perec, *W ou le souvenir d'enfance*, Denoël 1975

- E : Si tu commences à faire le savant, je suis peut-être plus jeune, mais je peux aussi te sortir ma théorie de résolution des équations algébriques à partir des groupes de permutation de leurs racines...
- W : Hé ! Du calme ! Vous n'allez tout de même pas vous disputer, on est pas là pour ça. De plus, je ne voudrais pas avoir l'air, mais ici, le seul scientifique digne de ce nom, c'est moi !
- E et J-F : ???
- W : Toi, Jean-François, tu ne fais que redécouvrir ce que d'autres avaient, bien avant toi, créé ; et Evariste met au clair et à la vue de tous, ce que la nature a inventé !
- J-F : Et toi, tu serais plus scientifique que nous ?
- W : Bien sûr ! Moi, je prends des éléments qui existent déjà dans la nature, des sons, en l'occurrence, et les silences aussi, mais je les organise, les ordonne pour qu'ils soient, à votre insu, agréables à vos oreilles et fassent émerger l'émotion !
- E : Oui, tu nous fais le descriptif de ce qu'est l'art, mais Jean-François te parle de science.
- W : Ce qui est important dans ce que je viens de dire c'est « à votre insu » ! C'est là que l'élément scientifique s'immisce dans l'art. Je crée des répétitions, des silences, des volumes sonores et imaginaires, j'organise une mélodie de manière à ce que vous ne l'oubliez jamais ! En quelque sorte, j'impose à votre mémoire ma mélodie comme si vous la connaissiez déjà à votre naissance.
- J-F : Bon. Je laisse tomber, je n'ai aucunement envie d'entrer dans un débat entre science et art, je laisse le soin à nos futurs de s'en mêler. L'artiste invente et le scientifique découvre. Voilà tout !
- W : De s'emmêler ?
- E : Excellent Wolfgang ! J'aime bien ça.... Bon, laissons continuer Jean-François.
- J-F : Alors voilà. J'ai inventé un jeu. Et seuls des esprits aussi brillants que les nôtres pouvaient l'expérimenter.
- E : Comment se nomme-t-il ce jeu ?
- J-F : Pour l'instant je l'ai nommé ACHETOU.
- W : ACHETOU ?
- J-F : ACHETOU , c'est pour « j'achète tout ». Regardez ce grand carton carré que j'ai moi-même confectionné, il y a une bande qui trace un contour intérieur. Cette bande forme un carré qui est organisé en cases. Chaque case représente symboliquement un lieu ou une ville célèbres dans le monde. Regardez, ces pièces de bois feront office de monnaie, il y a deux dés, et enfin, ces petites figurines qui représentent des chameaux.

- E : Et ça marche comment ?
- J-F : Je commence. Je jette les dès... Neuf ! Je fais avancer le chameau bleu – il sera désormais mien – de neuf cases. Sur cette neuvième case, il est écrit... Je ne vois pas bien...
- W : Tu veux que je t'aide à déchiffrer ces hiéroglyphes ?
- J-F : Très drôle ! Ah ! Voilà, il est écrit « Château de Versailles ». Si je veux, je peux l'acheter. Il vaut cinquante pièces de bois. C'est intéressant alors, j'achète !
- E : C'est mon tour ?
- J-F : Tu es le plus jeune, tu joueras en dernier.
- W : Alors j'y vais, je jette les dés : 4 et 2, 7.
- E : Tu fais des progrès en math !
- W : Le 7 indique « Place de la Bastille ». Heu... J'achète pas, ça rappelle de mauvais souvenirs à tout le monde...
- E : Cette fois c'est à moi ! Je jette les dès : onze ! C'est écrit : « allez en prison, ne passez pas par la case départ, ne touchez pas 20 000 pièces de bois ! »
- J-F : Pas de chance !
- E : Ah mais non, cette fois je ne me laisserai pas faire. Je suis peut-être le plus jeune mais je suis le seul ici à avoir fait de la prison ! Et pour des raisons politiques encore ! Je suis un révolutionnaire, moi ! Même si je suis mort en duel par amour d'une prostituée !
- W : Mais nous sommes tous des révolutionnaires, calme-toi, ça va aller... Et puis tu n'es pas le seul à avoir fait de la prison ni à avoir fréquenté les prostituées...
- J-F : Ils ont tous fait de la taule ici ?
- E : Il y a des endroits comme ça, où souffle l'esprit...⁵

Portraits de famille



J.F. Champollion



W.A. Mozart



E. Galois

⁵ Fred Vargas, *Pars vite et reviens tard*, Porté au Cinéma par Régis Wargnier

J'aime bien les réunions de famille. Il s'y passe des choses étonnantes. Les codes sociaux sont ceux de ce temps, mais il se superpose d'autres codes moins perceptibles. Moi qui n'ai pas beaucoup de références d'enfance pour ce qui concerne les liens familiaux comme par exemple les relations père-fils ou mère-fils ou frère-sœur-frère. Non pas que j'ai été adopté par des pygmées, je manque de références, c'est tout. Dans une réunion de famille, il est un moment passionnant, le repas. Tout d'abord la place de chaque personne. Elle est ultra codifiée ! Le *Pater Familias* trône. Ou bien, s'il veut faire moderne, il s'assiéra à côté d'une cousine que personne n'a vue depuis longtemps, afin d'échanger, de prendre des nouvelles mais aussi pour la ré-intégrer au groupe. Nous sommes au théâtre (enfin !) et tout est représentation. La représentation est calme, parfois et se termine en partie de pétanque. Elle peut être houleuse et confiner à la *catharsis*, au psychodrame comme dans le film de Thomas Vinterberg « *Festen* ». Mais dans la plupart des cas, je suppose, le repas se termine en plaisanteries douteuses voire graveleuses, où l'un raconte son dernier exploit amoureux en scène de chasse, alors que les épouses ont un mal fou à essayer de rougir, et l'autre évoque son nouveau travail-à-responsabilité ainsi que le salaire confortable qui lui permettra de s'offrir la récente Mercedes Classe E 500 coupée d'une valeur de 70 900,00 €. Tout le monde participe pour débarrasser la table. C'est à ce moment qu'il s'agit de bien observer. Regardez celui-là, il ramasse une fourchette et l'apporte à la cuisine. Amener une seule fourchette à la cuisine signifie clairement que ce garçon ne débarrasse la table qu'une seule fois par an et c'est aujourd'hui. Et les enfants ? Ils jouent à cousin-cousines et les plus audacieux joueront au docteur et au malade. Le repas de famille ou l'art du tripotage clandestin. A ne pas confondre avec tripatouillage. Tripatouiller c'est bricoler sans vraiment bricoler, un peu comme je l'ai fait avec les événements et avec le temps. Tiens par exemple : 31 mai 2061. Peu se souviennent et pourtant tout le monde était là. Je les ai tous reconnus, les gens célèbres depuis longtemps, les nouveaux anonymes en écho aux nouveaux pauvres devenus riches parce qu'ils ont profité d'une guerre ou d'une crise économique, les architectes de chantier en bottes et cravates, les décideurs financiers et politiques (ce ne sont en aucun cas les mêmes), le chinois ridé, son chapeau de paille et son sourire, et tous les autres dont les noms m'échappent mais que je salue ici comme des « soldats inconnus du 31 mai 2061 » Ne manquait que Didier Barbelivien mais qui ne devait sa célébrité de la fin du XX^e siècle au début du XXI^e qu'à un malentendu. Une erreur de casting, de fait il eut dû ne jamais exister, mais soyez sans crainte, il a vite été oublié. Ce jour là, il faisait beau contrairement au 31 mai 1833, peut-être le réchauffement climatique, j'ai retrouvé bien des années après un homme qui est resté pour moi un maître à penser, Georges Fawcett. Il est fort peu probable que vous ayez entendu parlé de lui. Ces ouvrages sont restés très confidentiels mais

passent, de mains en mains, les nuits de pleine lune. Georges Fawcett était contemporain de Sigmund Freud. Fawcett faisait montre d'un esprit scientifique aguerri alors que Freud était un usurpateur qui piquait les idées de tout le monde et dont l'approche scientifique n'excédait pas la rêverie morbide mais innocente, pourvu qu'il en fut le centre. Inconsciemment, il va sans dire ! C'est important de le préciser, car l'inconscient exonère les erreurs un peu comme un prêtre absout les péchés. Mais revenons à Georges Fawcett, son œuvre est considérable même si elle n'est contenue que dans un seul tome d'un seul ouvrage : *L'intéressant, c'est d'essayer de comprendre comment ça marche*. Le titre donne déjà idée de l'amplitude et de la profondeur de sa pensée ! Il y traite de tous les sujets, politiques, historiques, d'importants chapitres sur ce qu'il nomme *Les problèmes ménagers ne sont pas pathologiques* ; il est aussi l'auteur du concept du magasin de bonbon, vous connaissez ? Dommage, je vais vous raconter : un petit garçon entre, avec son père (avec Freud, il serait venu avec sa mère dont il est, en cachette, éperdument amoureux, comme il se doit) dans le plus grand magasin du monde, il y en a des milliards, de toutes les couleurs et disponibles à la main du petit garçon. Son père lui dit : *tu peux en prendre un. Mais un seul, tu as le choix*. Devant un aussi grand nombre d'informations, le petit garçon assailli par de trop nombreux stimuli ne peut choisir. Alors son père lui dit encore : *bon, puisque tu ne te décides pas, je vais choisir pour toi. Tiens ! Prends le bleu, ici, juste devant toi !* Le petit garçon réfléchit et dit : *non, finalement, je préfère le rouge, là, à côté*. Fawcett analyse, expérimente différentes données afin de démontrer comment notre cerveau fait un choix, en recontextualisant l'objet avec différents souvenirs anciens (Mémoire épisodique) en superposition. L'incapacité du sujet à récupérer (Mémoire de Travail) une expérience personnelle spécifique ou approximative le place en position de mécanisme de comparaison puis de rejet du stimulus présenté par l'autorité du père. Fawcett est l'auteur de nombreux aphorismes tel *un bien-portant est un bien-portant qui s'ignore* et bien d'autres encore, tous connus des seuls initiés qui ont eu la chance d'approcher le Professeur Georges Fawcett, dont je.. Etonnant non ? Cela montre bien l'instabilité et la dynamique de la mémoire, non ? Bref ! C'est dire donc, si Sigmund Freud et Georges Fawcett étaient fâchés ! Ils se détestaient pour des raisons professionnelles, certes, mais voilà, quelques sombres histoires traînaient, mais ce ne sont que des rumeurs, il se dit dans les milieux avertis, voire même extravertis, que le Professeur Fawcett aurait couché avec Dora au grand dam de Sigmund ! Et pas qu'avec elle, avec Anna O mais pas le Petit Hans ! Le contentieux est sévère. Revoir Georges Fawcett, comme ça, en 2061, me procurait une grande joie et je cédaï à la tentation de le saluer.

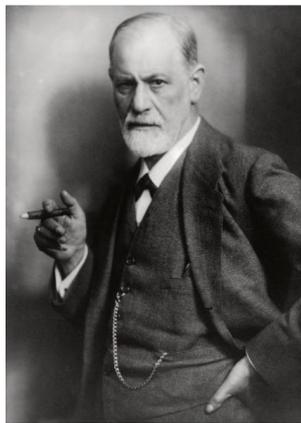
- Professeur, bonjour !

- Tiens Michaud ! Il ne manquait que vous !
- Je viens juste d'arriver et suis surpris par toute cette foule, que se passe-t-il ?
- Fichtre ! Je n'en sais rien, ça ne ressemble pas à un colloque, je ne sais même pas comment je suis arrivé ici !
- Moi non plus. Comme c'est étrange, cela me rappelle une gravure de Gustave Doré représentant les portes de l'enfer. Ah Ça ! Mais alors ! C'est la fin du monde ! Nous sommes le jour du jugement dernier !
- Vous croyez ? Vous avez peut-être raison ! Alors Dieu existe ! ?

Je prierai, si j'ose dire, le lecteur de bien comprendre que ce dialogue existe, mais n'existe pas. Ce que je veux dire c'est :

1. Tout cela est vrai ; j'ai bien rencontré le Professeur Georges Fawcett le 31 mai 2061, il ne manque pas un seul mot à ce dialogue. Faites-moi confiance.
2. Bien qu'il arrivât au Professeur d'abuser de l'absinthe, et parfois même de fumer des trucs bizarres, que le lecteur soit parfaitement rassuré : DIEU N'EXISTE PAS, pas plus que Freud et la psychanalyse.

Portraits de famille



Sigmund Freud



Georges Fawcett

Je tenais à mettre cela au point afin que les choses soient claires. Pensez ! Cette histoire de jugement dernier... C'est absurde. Je ne veux pas froisser les lecteurs qui pourraient penser qu'à travers de mes lignes, je ferais une plongée dans le monde des obscurantismes dont les Lumières nous ont extirpés. Evidemment, cela pose un petit problème, il est probable que les millénaristes à la con, sortes de crétins congénitaux, vont exploiter cette date en prédiction de la prochaine fin

du monde. Enfin, plutôt l'après-prochaine ; parce que la prochaine est programmée pour le 21 décembre 2012⁶. Et comme d'habitude, cela ne marchera pas, il ne passera rien le 21 décembre 2012. Depuis que je suis au monde, cela fait bien la cinquième ou sixième fois qu'on me fait le coup. Donc vous êtes fixés : la prochaine (vraie) fin du monde est prévue pour le 31 mai 2061. J'ai, à ce propos, une chose à vous demander. Oh, vous avez le temps, je voudrais vous demander de faire quelque chose pour moi avant le 31 mai 2061. Vous serait-il possible, avant cette date d'aller fleurir les tombes de messieurs Mozart, Champollion et Galois ? Vous ne savez pas où c'est ? C'est facile à trouver... Je vous explique, Champollion est au cimetière du Père-Lachaise, division 18, il est facilement dénichable, on aperçoit son buste dans l'allée centrale. Evariste Galois repose au cimetière du Montparnasse, à Paris également. Quand vous irez, pensez à saluer *l'homme à la tête de choux* pour moi. Pour Mozart, c'est plus délicat. Déjà, c'est plus loin, au cimetière St-Marx dans la banlieue de Vienne. C'est loin, mais, quand un cimetière autrichien de la banlieue de Vienne se nomme « St-Marx » on se sent un peu obligé d'y aller, ne serait-ce que pour vérifier que ce cimetière s'appelle bien « St-Marx » ! L'autre raison est que Mozart est enterré dans une fosse commune. C'est bien, je trouve. Comme ça, quand vous irez, vous saluerez des tas de gens en même temps que lui. Et puis, on ne sait jamais, cela pourrait *donner du sens à votre vie*. Une jolie promenade pour revenir, finalement, au sens de la vie. Non ? Bon, s'il faut saisir les choses à bras le corps, je vais vous le dire : la vie n'a pas de sens. Vous êtes condamné à vivre (survivre, errer) entre hasard et contrainte. Nous avons la chance inouïe d'être vivant pour quelque temps encore, alors organisons-nous socialement, trouvons les choses belles en toute lucidité, c'est-à-dire en pleine connaissance de la subjectivité remodelée par l'environnement. Pour ce qui tient de l'environnement, il faut que je vous narre par le menu mes aventures avec deux personnages inouïs autant qu'improbables, l'un est maigre et sec comme une brindille et se nomme Paul Pignon alors que l'autre, Pierre de Fermat est rondouillard au possible. Paul est philosophe et Pierre juriste mais surtout connu pour ses travaux en mathématiques. Je ne sais pas quelle est la nature de leur relation, mais ils sont inséparables. Je les ai rencontrés tous les deux dans un restaurant, du côté de Beaumont-de-Lomagne, près de Montauban. J'étais assis seul à ma table à déguster je ne sais plus quoi et à boire un vin de pays pas mauvais du tout. Tous deux devisaient joyeusement, mêlant philosophie, Droit Romain et mathématiques. Vous êtes fâchés avec les mathématiques ? Je l'étais aussi, jusqu'à ce que je rencontre Pierre et Paul. Ils m'initièrent lors de notre première rencontre à la magie des nombres. Ce qui est intéressant avec la « magie des nombres », c'est que l'on a nul besoin de savoir compter. Par exemple connaissez-vous les nombres amis ? C'est simple, les nombres amis sont constitués de paires dont chacun est la

⁶ Pour vous en persuader, tapez «[2012](#)» dans Google, c'est édifiant...

somme des diviseurs de l'autre... Que vous disais-je ? Moitié philo, moitié mathématique. Les pythagoriciens avaient fait la découverte extraordinaire que 220 et 284 sont des nombres amis. Les diviseurs de 220 sont 1, 2, 4, 5, 10, 11, 20, 22, 44, 55 et 110, dont la somme est...284 ! Par ailleurs, les diviseurs de 284 sont 1, 2, 4, 71, et 142, dont la somme est 220 !⁷ Et vous, êtes-vous la somme des diviseurs de votre ami(e) ? Pierre et Paul m'initièrent aux nombres rationnels et irrationnels, parfaits et imparfaits et même, tenez-vous bien, aux nombres un peu imparfaits, bien qu'il y ait abondance de nombres dont la somme des diviseurs est égale à une unité de moins que le nombre lui-même, c'est-à-dire qui sont seulement un peu imparfaits ; il semble qu'il n'existe pas de nombres un peu excessifs ! M'expliquant ceci, Pierre de Fermat m'ouvrait une bouteille, il avait pris soin de rudoyer l'aubergiste et de le renvoyer en cuisine avec mon vin qu'il ne jugeait pas suffisamment...excessif ! Le restaurant était incroyablement grand, un peu comme la brasserie Georges, à Lyon. Le lieu était désert, hormis, tout au fond, assise à une table, Sophie Calle, un appareil de photo à la main, plongée, sans doute dans un de ses jeux de miroirs, sorte de non-permanence de la mise en abîme. Pierre occupait l'espace par sa corpulence et par sa voix. Il me raconta mille histoires folles dont celle-ci. Auteur de nombreuses publications en mathématiques, il prétendait avoir trouvé la solution de cette conjecture : $x^n + y^n = z^n$ impossible si $n > 2$. Je suis nul en math, mais la formule me faisait beaucoup penser au théorème de Pythagore, le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres cotés. Je ne comprenais absolument rien à ce qu'il me disait, pour mieux m'expliquer, il entreprit d'écrire des formules savantes dans le but de ma faire ingurgiter 2000 ans de recherches et tâtonnements en mathématiques, la nappe était couverte de trucs et de machins. Paul, en silence, nous observait alors que Pierre brassait l'air, gesticulant et éructant des formules invraisemblables entrecoupées de mots désagréables à mon encontre :

- Angel, vous êtes un imbécile, un âne bête ! Vous ne comprenez rien à rien !
- Oui, c'est vrai, mais j'ai des excuses, tout de même, je n'ai pas eu la chance d'avoir un bon prof de math au collège.
- Un prof de math ? Mais pourquoi faire ventrebleu ? Je n'ai, moi, jamais eu de prof de math, comme vous dites, que mon père et les Eléments d'Euclide !
- Oui, mais un père prof, c'est un bon début non ?
- Un début ? Mais quel début ? Initiez le début et vous courez à la fin !

⁷ D'après *Le dernier théorème de Fermat*, Simon Singh, Editions Jean-Claude Lattès, 1998

Et il partit d'un énorme éclat de rire. On aurait dit Pantagruel ! Une cuisse de chevreau à la main, un verre de vin dans l'autre, une serviette nouée autour du cou pour protéger son veston, et il riait, riait ! J'osais un :

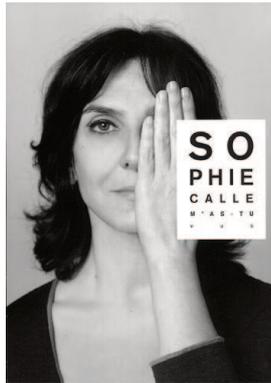
- Qu'y a-t-il de drôle ?
- Ah, votre tête, mon cher Angel, c'est votre tête qui est drôle ! Vous avez compris de ma phrase « initiez le début et vous courez à la fin ». Et cela, c'est la version de Paul, la version d'un philosophe, ce que moi, je dis, c'est « initiez le début et vous courez à la faim » !
- Vous faites de l'humour...
- Non ce sont des math !
- Ah bon ???
- Mais oui, en mathématique si vous initiez un début et seulement un début, votre art ne pourra vous nourrir... Vous comprenez ?
- Oui, mais c'est moyen. Vous êtes meilleur en math qu'en humour.

Pierre de Fermat semblait vexé et se rassit. Paul prit la parole. *Point trop d'excès ! Je vous prie, je vous rappelle que la géométrie est née de la philosophie. Enfin, pas la géométrie, mais la démonstration géométrique. On disait autrefois que les égyptiens montrent et les grecs démontrent. De montrer à démontrer, il y a l'expression même de l'espace qui mène de l'harmonie au chaos. π en est l'exemple même ! C'est de la démonstration philosophique qu'est née la démonstration géométrique. Le principe de l'égalité éventuelle entre les hommes relève autant de l'humanisme que de la géométrie. Je vous fais grâce du principe du « point de vue » et de la vérité qui pourrait être la somme de tous les points de vue.* Je repris la nappe griffonnée et raturée dans sa totalité et demandait à Pierre de Fermat où se trouvait la solution à sa conjecture, il me répondit avec un air entendu, *j'ai trouvé une solution merveilleuse, mais la place me manque ici pour la développer.* J'ai revu Pierre, bien plus tard, en d'autres circonstances, en d'autres lieux et en compagnie de nos personnages. Je sais que Pierre de Fermat est mort le 12 janvier 1665 à Castres. Sophie Calle a fait clic et Paul a disparu quelque temps plus tard, après une seconde rencontre, mais je le recherche activement.

Portraits de famille



Pierre de Fermat



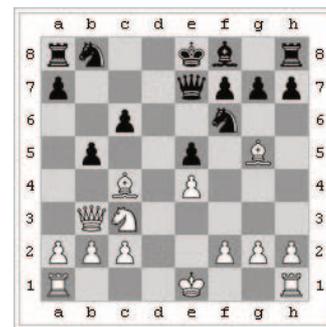
Sophie Calle



Paul Pignon

Tenez, je vais vous donner deux exemples, l'un concerne mon ami Luca que je vous présenterai plus loin, et l'autre l'Opéra de Paris. L'Opéra de Paris en 1858. Oh, c'est beau, je n'avais jamais rien vu de tel ! Ce jour-là, le hasard me fit témoin de cette magnifique partie d'échecs jouée entre Paul Murphy et le Duc de Brunswick.. Je n'ai jamais fréquenté Brunswick, mais j'ai bien connu Paul Murphy sur lequel je pourrais narrer mille anecdotes, tant cet homme était plaisant, étrange, surprenant. Mais bon, ce n'est pas là le sujet. Il n'y a pas de sujet mais seulement l'objet, c'est-à-dire la partie d'échecs incroyable qu'il livra ce soir là. Une partie qui ressemble à la fois à l'enchevêtrement subtil des lianes dans l'arbre africain et à la limpidité de l'eau qui parcourt la plage et s'en retire en laissant le sable respirer et scintiller au soleil. Assez parlé, je vous livre ce joyau :

1. e4, e5 ; 2. Cf3, d6 ; 3. d4, Fg4 ;
4. dxe5, Fxf3 ; 5. Dxf3, dxe5 ;
6. Fc4, Cf6 ? ; 7. Db3, dxe5 ;
8. Cc3 !, c9 ; 9. Fg5, b5 ;
10. Cxb5, cxb5 ; 11. Fxb5+, Cbd7 ;
12. 0-0-0 !, Td8 ; 13. Txd7 ! Txd7 ;
14. Td1, De6 ; 15. Fxd7+, Cxd7 ;
16. Db8+! Cxb8 ; 17. Td8 #



Paul Morphy – Duc de Brunswick Paris 1858

C'est beau hein ? On dirait du Mozart...enfant. Cette partie se trouve partout, elle est très connue sous les termes de « partie de l'Opéra ». On l'utilise beaucoup pour les apprentis joueurs d'échecs,

différents thèmes y sont abordés relevant de la tactique et de la stratégie. Mais bon, le jeu d'échecs n'est plus très à la mode, depuis qu'en 1997, l'ordinateur Deep Blue a battu le champion du monde en titre, Garry Kasparov. Ça ne fait rien, ça peut rester joli, une partie d'échecs. La première personne à m'avoir montré et commenté cette partie se nomme Aldo Anselmo, une sorte de météore génial avec qui nous avons déliré et couché sur papier des nuits brumeuses de mots, de phrases, avec un goût particulier pour les néologismes d'une autre planète. Je crois que nous avons essayé de rayer les mots du dictionnaire et d'appauvrir volontairement la langue afin d'en extirper la source, l'ultime racine. « *Chez les Papous, le langage est pauvre ; chaque tribu a sa langue, et son vocabulaire s'appauvrit sans cesse parce qu'après chaque décès on supprime quelques mots en signe de deuil* ⁸ ». Aldo s'en est allé rejoindre le livre permanent des mots éternels et longtemps, je suis resté sans voix. Luca, lui ne joue pas aux échecs, il a une autre organisation mentale. Je dis de lui qu'il est mon ami, mais je n'en suis pas persuadé. Je ne suis pas très fort au jeu de la hiérarchisation des émotions et des sentiments. Il fait un étrange et fascinant métier, il est systématicien. Nous dirons tout de même qu'il est mon ami. Si je fais le compte, nous sommes combien ? L'architecte en bottes et en cravate, Paul Pignon, Sophie Calle, le chinois ridé, Jean-François Champollion, Pierre de Fermat, Georges Fawcett, Mozart, Luca, Sigmund Freud, Adamsberg, Evariste Galois... Il manque quelqu'un, ah oui ! La petite fille aux bracelets, la voici :



Vous avez remarqué ? Déjà dans le compromis à son âge : elle a troqué ses bracelets métalliques et trop grands pour elle contre des bracelets de plastique, tout à fait adaptés à ses poignets. Je disais donc que mon ami Luca est systématicien, je ne sais pas très bien en quoi cela consiste, mais le mot en lui-même est assez éloquent. Je le vois peu car il voyage beaucoup, Mexique, Canada, Russie, Chine, Inde, Proche et Moyen-Orient, il bat la campagne plus que les villes à la recherche systématique de choses et de trucs qu'il classe et range selon un mode qui m'est parfaitement étranger. Il m'arrive parfois de lui demander si sa monomanie lui laisse le loisir de

⁸ E. Baron, *Géographie*, (cité par Roland Barthes : Critique et vérité)

penser à ce qu'il fait, ce qu'il aménage et pourquoi il le fait ; invariablement il me formule un type de réponse que j'aime entendre : *que me demande-t-on au juste ? Si je pense avant de classer ? Si je classe avant de penser ? Comment je classe ce que je pense ? Comment je pense quand je veux classer ? (...)* *Tellement tentant de vouloir distribuer le monde entier selon un code unique ; une loi universelle régirait l'ensemble des phénomènes : deux hémisphères, cinq continents, masculin et féminin, animal et végétal, singulier pluriel, droite gauche, quatre saisons, cinq sens, six voyelles, sept jours, douze mois, vingt-six lettres. Malheureusement ça ne marche pas, ça n'a même jamais commencé à marcher, ça ne marche jamais. N'empêche que l'on continuera encore longtemps à catégoriser tel ou tel animal selon s'il a un nombre impair de doigts ou de cornes creuses.(...)*⁹. L'optimisme n'est pas dans la nature de Luca. Pourtant, il a tout l'avenir devant lui, il est jeune et brillant. C'est lui qui m'a ramené l'image du vieux chinois ridé. On organise le monde que l'on croit sectionné alors qu'il ne demande qu'à luire et à désorganiser son expansion. Mais quelles sont les possibilités qui nous sont offertes pour pousser sur les leviers de commande ? Elles sont quasi inexistantes en démocratie et totalement absentes en régime dictatorial. Luca avait eu un frère jumeau, il est mort à vingt-deux ans dans un accident de moto. Un *alter ego* insomniaque et amateur de sports extrêmes et professionnel de la vie extrême. Luca a fait graver sur sa tombe : *il était le spectateur solitaire et lucide d'un monde multiforme, instantané et presque intolérablement précis*¹⁰. Son frère était présent dans la tête de Luca, pour toujours sans doute. Tout passe donc, mais nous avons largement le temps d'agir encore avant qu'il ne soit allé trop loin, ce monde. Ça peut marcher ? Ça ne marche pas. Rien ne marche, mais voyez-vous, je suis tout de même heureux d'essayer, même et surtout si l'acte est gratuit ; il rejoint par son inutilité, la boîte aux plaisirs furtifs. A propos d'inutilité, il faut que je vous dise ; la petite fille aux bracelets m'a confié un secret, elle a précisé *un secret qu'on ne doit pas répéter*, je lui ai rétorqué que *si je ne peux le dire, peut-être pourrais-je l'écrire ?* Elle m'accorda cette dérogation et donc, voici ce secret : *Pierre de Fermat n'a jamais résolu sa conjecture, mais il a réussi son coup ! Il a fait travailler les autres jusqu'à Andrew Wiles, en 1994.* Voilà, c'est écrit. La petite fille aux bracelets avait pris soin de me préciser, au creux de mon oreille gauche, chuchotant à peine, *de toute façon, c'est sans importance...*

Fait.

⁹ Georges Perec, *Penser/classer*, Hachette 1985

¹⁰ Jorge Luis Borges

Chapitre 1

Inné, acquis, évolution et autres débats savants porteurs de controverses jubilatoires

1. Inné *versus* acquis, dans le langage, par exemple

Introduction

Aborder la linguistique n'est pas chose facile. Une entrée raisonnable est celle de la classification. L'homme, en effet, a la particularité de ranger, trier, classer. Il le fait avec le vivant comme avec les langues. Chaque langue a sa place dans un groupe. Je parle le français qui est une langue latine comme l'espagnol, le portugais, l'italien, le roumain ou le provençal. Les langues latines sont un « sous-groupe » du groupe indo-européen, comme les langues germaniques (anglais, allemand etc.) les langues celtes, iraniennes, slaves, etc. Au même niveau que les langues indo-européennes se trouvent les langues dravidiennes, sémitiques etc. C'est la structure de la grammaire qui rapproche ou éloigne deux langues. Bien entendu, il ne faut jamais faire la confusion entre la langue et l'écriture. Parler est naturel, écrire non. L'écriture n'a émergé qu'au IV^e siècle avant notre ère, au sein même des premières cités, en Mésopotamie. Tous les peuples ne disposent pas – ou n'ont pas disposé- de l'écriture. Au XX^e siècle, Noam Chomsky émet l'hypothèse que les langues auraient toutes une racine commune ce qui laisse supposer un inné de la structure des langues : la grammaire générative.

Bien loin d'être un débat scientifique, l'Inné *versus* l'acquis, est resté longtemps une controverse idéologique. Une dispute marquée d'un pic, en octobre 1975 à Royaumont, par le débat qui opposa le psychologue Jean Piaget alors âgé de 79 ans et le linguiste Noam Chomsky de plus de trente ans son cadet. Piaget défend l'idée que la pensée ne fonctionne pas par un simple enregistrement des données : pour saisir le réel, il lui faut des cadres mentaux, mais ces cadres mentaux ne sont pas innés. La pensée se construit par étape : de l'intelligence sensori-motrice, où l'action joue un grand rôle, au stade des opérations formelles, qui survient à l'adolescence. Chomsky, lui prétend qu'il existe des compétences mentales innées, inscrites dans le cerveau de l'homme, qui expliquent notamment ses capacités linguistiques universelles ¹¹. Les deux protagonistes, et d'autres contributeurs ¹², développent, dans ce débat, des idées fortes, passionnantes comme Jerry Fodor, un philosophe américain pour qui la pensée repose sur un

¹¹ N. Chomsky est l'auteur de la théorie de la *grammaire générative*

¹² Dont François Jacob, prix Nobel de biologie

ensemble de règles logiques, une sorte d'algèbre qui gouverne la plupart des fonctions mentales : l'intelligence, la perception et le langage. Il soutient que l'apprentissage des catégories n'existe pas. Certes, on apprend les mathématiques, mais la logique qui les sous-tend est préalable. Il va à l'encontre de la pensée dominante des trois cents dernières années.

Curieusement, lorsqu'on participe à des colloques ou à des conférences, les dessous (idéologiques) de ce débat ressurgissent. De fait, pendant longtemps, on a assimilé l'inné à une sorte de déterminisme (si les choses sont innées, elle ne peuvent évoluer) qui plaçait les défenseurs de l'inné dans la case – très à droite – du droit du sang avec des relents de colonialisme (1962 n'était pas si loin¹³). *A contrario*, « penser » acquis – à gauche - laissait entendre que tout individu était égal à son semblable, que seul son environnement lui permettait d'acquérir des qualités, des compétences. Ce raccourci est violent et approximatif, mais nous ferons avec.

Avant 1975, les théories nativistes sont ultra-minoritaires. L'optique dominante est que l'homme est un être de culture, entièrement façonné par la société, l'expérience, l'apprentissage. Or, ni Piaget ni Chomsky ne partagent cette vision. Dans les années suivantes, l'optique cognitiviste – qui conçoit l'esprit humain comme une sorte de programme interne de traitement de l'information guidé par une logique interne – va s'imposer. Les découvertes sur les capacités précoces des nourrissons mettront par ailleurs à mal les thèses de Piaget.¹⁴

Curieusement le débat – si l'on peut encore parler de débat – a glissé de l'idéologie vers la science. Pourtant, ce débat de 1975 était mené par deux esprits scientifiques, mais le contexte politique (post colonialisme, post mai 68) avait transposé la science en idéologie. Pourtant, pendant des décennies, le débat se poursuit sous une forme ou sous une autre. Sans doute que pour une catégorie professionnelle comme l'enseignement, par exemple, les choses ne sont-elles pas encore suffisamment claires ? Pourtant, déplacer les champs droite/gauche vers biologie/environnement semble accessible à tous, jusqu'à ce jour d'octobre 2009, sur une chaîne publique de la télévision, ce débat redémarre, comme ça, venu de nulle part. Parmi les invités sur le plateau, se trouvait Axel Khan. Il était le seul à sourire et a laissé parler tout le monde. Quand vint son tour, avec le même sourire il déclara : « l'homme est composé de 100% d'inné et de 100% d'acquis ! ». La formule est à l'emporte-pièce mais résume sans doute l'espace de

¹³ Date de l'indépendance de l'Algérie

¹⁴ D'après Jean-François Dortier

réconciliation entre ceux qui pensent que tout nous vient par la naissance et ceux qui, au contraire pensent exactement l'inverse.

La formule arrive 34 ans trop tard, mais est toujours bonne à prendre, mais elle ne reste qu'une formule. Pour les connaissances qui relèvent de la biologie, il est à espérer que les scientifiques s'appliquent encore mieux à faire de la vulgarisation, que les médias s'impliquent davantage pour produire des documentaires à caractère scientifique, que les enseignants sortent définitivement de la culture du « je sais tout », pour remettre en question leurs connaissances initiales et affiner, jour après jour, leurs méthodes, comme tenter l'approche de la génétique dès la grande section de maternelle. Mieux encore, se former pour deviser « autour » du déterminisme génétique existant chez l'homme comme chez tous les êtres vivants. Considérant que, comme dans tout organisme, même le plus « simple » limité à une seule cellule, il s'agit d'un ensemble de causes partielles, associées de façon complexe, à beaucoup d'autres causes où interviennent d'autres molécules que les ADN constitutifs aux gènes : protéines, graisses, sucres, ions et autres petites molécules. C'est à Henri Atlan, ancien chef de biophysique, à l'hôpital de l'Hôtel Dieu, membre pendant 17 ans du Comité consultatif d'éthique, pionnier des théories de la complexité et de l'auto-organisation du vivant, philosophe et spécialiste de l'éthique, que l'on a posé la question suivante : *Un cerveau humain offrant un million de milliards de connexions possibles, se construisant au cours d'une vie, comment 30 000 gènes détermineraient-ils tout le comportement – notamment de nos affections psychologiques, la délinquance, le comportement suicidaire, l'invention de la sexualité ?*

Nous n'allons pas retranscrire la réponse ici, ce serait long et laborieux, mais nous faire la simple remarque suivante : nous ne sommes plus en 1975 mais la question de déterminisme reste ouverte à ceux qui veulent en débattre et pour commencer, y penser. Etre ou ne pas être un million de milliards de connexions neuronales possibles ?

A défaut de donner la réponse à cette question posée à Henri Atlan, nous pouvons extraire du même document ce morceau choisi : *La sempiternelle question de l'inné et de l'acquis est une source sans cesse renouvelée de faux problèmes et de malentendus. Ce furent des scientifiques de haut niveau, relayés par les médias qui ont annoncé que toutes les maladies seraient guéries grâce au projet génome humain, y compris les pathologies sociales comme la criminalité et même la pauvreté. Les choses ont changé, en partie grâce aux résultats inattendus de ce projet. Et il est généralement admis que des facteurs d'environnements sont associés aux déterminismes génétiques et c'est évidemment un progrès par rapport au réductionnisme du même nom.. mais la question rebondit aussitôt qu'on croit*

pouvoir « mesurer » la part innée – ou génétique, bien que cela ne soit pas la même chose – et la part acquise. Les revues scientifiques de haut niveau publient encore des études sur de telles estimations, bien que les méthodes statistiques sophistiquées utilisées reposent sur des hypothèses erronées, et que cela ait été dénoncé régulièrement par des articles critiques depuis plus de trente ans. Ces calculs n'auraient de valeur que si l'on admettait que les effets des gènes et de l'environnement s'ajoutent les uns aux autres de façon indépendante. Or, il n'en est rien : les effets des gènes dépendent de l'environnement et réciproquement. Une part d'inné peut être de 40% dans un environnement donné et de 10% ou 75% ou n'importe quoi d'autre dans d'autres environnements.

Les pendules (biologiques) sont à l'heure !

Après avoir, au moins partiellement, gommé la part idéologique du débat, c'est-à-dire en décontextualisant l'objet et en le ramenant dans son élément scientifique, nous pouvons faire le point sur les axes de recherche actuels.

[...] Il est intéressant de souligner que le clivage entre les partisans et les opposants de la grammaire générative reste très grand aujourd'hui dans le domaine du développement du langage. Par exemple, les congrès organisés dans ce domaine, comme les ouvrages d'introduction à la discipline, penchent très souvent tout d'un côté ou tout de l'autre. Il faut reconnaître que les bases théoriques du courant générativiste, présenté avec clarté et rigueur par Chomsky, sont telles qu'il est difficile, d'un point de vue théorique, de faire autrement que de les accepter ou les rejeter en bloc.

Rappelons d'abord quels sont les arguments majeurs développés par le courant générativiste, arguments auxquels doit répondre clairement toute théorie concurrente. Deux arguments sont particulièrement fondamentaux :

- 1. Le langage est structuré (par exemple, une phrase peut être incluse dans une autre, et ce à l'infini) et cette structure n'est pas linéaire, c'est-à-dire qu'elle n'est pas la plus simple structure que l'on puisse imaginer à partir des données de langage. Par exemple, les modèles de Markov ne peuvent pas représenter cette classe de langage qui est celle des langages récursifs.*
- 2. Il s'agit de l'argument classiquement appelé « pauvreté de l'input ». Pour que l'enfant détermine quelles sont les structures autorisées dans sa langue, il ne lui suffit pas de disposer de données positives (c'est-à-dire d'exemples de phrases bien formées). Il lui faut aussi disposer de données négatives (c'est-à-dire d'exemples de phrases mal formées ou de corrections*

explicites). Or, même si cela a suscité un large débat dans la communauté scientifique, on peut dire aujourd'hui que l'enfant de deux ou trois ans ne dispose pas ou quasiment pas de données négatives. Il est donc impossible pour lui de déduire quelles sont les structures de sa langue, sauf s'il possède des connaissances innées (c'est-à-dire indépendantes de l'expérience) sur la classe des grammaires qui correspondent aux langues naturelles.

A partir des deux arguments ci-dessus, on déduit deux corrélats très importants dans la théorie générativiste :

- 3. La connaissance linguistique de l'être humain peut être caractérisée de deux façons : par sa compétence, système abstrait permettant de générer l'ensemble des structures correctes d'une langue et seulement celles-ci ; par sa performance, système qui caractérise les formes effectivement produites, ces formes étant réduites par rapport à celles autorisées par la compétence, et ce pour des raisons non linguistiques (manque de mémoire, insuffisance de capacité de travail ou de temps de traitement). Ces limitations de performance s'expliquent par le fait que le cerveau a une taille finie.*
- 4. Il est possible d'obtenir des données linguistiques sur le système adulte en utilisant la connaissance et la capacité d'intuition qu'a un locuteur envers sa langue maternelle (utilisation de jugements d'acceptabilité).*

Le programme de Noam Chomsky consiste à chercher quel est l'ensemble des connaissances linguistiques innées de l'être humain, ensemble appelé par convention « grammaire universelle ». Ce programme a été suivi depuis son énoncé initial par une partie importante de la communauté linguistique et psychologique, mais n'a pas convaincu l'ensemble des chercheurs du domaine. C'est pourquoi plusieurs autres courants de recherche ont tenté de répondre aux arguments générativistes. Parmi ceux-ci, je voudrais en présenter trois qui sont parmi les plus innovants et les plus avancés. Les deux premiers courants ne s'adressent pas directement aux notions d'inné et d'acquis. Ils s'adressent d'abord aux quatre arguments ci-dessus, ce qui, par conséquent, va influencer sur toute redéfinition de la part de l'inné et de l'acquis dans le développement du langage. Le troisième courant, par contre, s'adresse directement aux notions d'inné et d'acquis dans le développement cérébral et cognitif. Bien que ces trois courants de recherche soient indépendants, les arguments développés les uns se retrouvent parfois chez les autres et les courants ne sont pas contradictoires entre eux. L'existence de trois courants différents reflète plus une différence dans la critique adressée au programme générativiste et dans un choix d'un programme de recherche, qu'une opposition théorique de fond.

[...]

En dehors du travail de Goody (1977) qui montre l'impact de l'écrit sur la cognition et la culture humaine, un ensemble dorénavant assez important de travaux (...) dénonce une confusion qui s'est opérée entre langue orale et langue écrite dans les travaux linguistiques jusqu'à ce jour. Cette critique amène à remettre en cause les choix théoriques sous-jacents de nombreux travaux linguistiques, et en particulier ceux qui sont basés sur les grammaires génératives. Le principe de cette critique est que les travaux de linguistique, ainsi que la définition même de linguistique, ont été développés à partir d'un matériel de langue écrite, avec toutes les caractéristiques de ce matériel, mais en pensant trop souvent que les conclusions obtenues s'appliquent indifféremment à la langue orale et écrite.

L'examen de l'histoire des sciences du langage montre que l'étude des langues, et notamment celle de leur grammaire et de leur lexique, est née après l'invention de l'écriture. L'analyse des langues s'est développée progressivement au cours des trois derniers millénaires de concert avec le développement des formes écrites des langues. Le résultat est l'idée que le matériel écrit, principale source de donnée linguistique, est une représentation fiable de la langue orale, est très répandue. Il peut y avoir des imperfections et des limites dans les transcriptions phonétiques, mais elles ne remettent pas en question le fait que l'écrit soit une représentation de l'oral. De plus, la langue orale est souvent considérée comme une version dégradée de la version écrite, ce qui s'expliquerait par l'existence de limitations psychologiques à la base du principe de performance décrit par Chomsky.

[...]

Tous les points cités dans l'introduction ont été critiqués de manière différentes selon les approches.

Le point 1, l'argument de la complexité structurelle du langage, est critiqué par l'approche centrée sur les items lexicaux, puisque qu'elle propose qu'il n'existe pas de règles à portée générale, mais seulement à contexte limité. Le nombre et le type de structures complexes réellement utilisés sont limités eux aussi, ce qui rend l'existence d'un apprentissage plus facilement concevable. La critique liée à la différence entre langage oral et écrit attaque également ce point puisqu'elle remet en cause l'existence même de structures hautement complexes, telles que décrites dans les grammaires génératives.

Le point 2, l'argument de la pauvreté de l'input, repose sur l'existence de règles algébriques. Cette existence est rejetée par la plupart des modèles connexionnistes comme par la critique dénonçant la confusion existante entre les caractéristiques du langage oral et du langage écrit. Enfin, cette dernière critique propose qu'il existe de véritables données négatives (corrections des erreurs) lors de l'apprentissage de la langue écrite.

Le point 3, l'existence d'une différence entre compétence et performance, est critiqué par tous les courants de recherche : par la linguistique cognitive pour laquelle cette distinction n'existe pas, par

la critique oral/écrit qui considère que l'idée de compétence est liée à la culture de l'écrit et à l'absence de limites en performance dans la production de langue écrite, et par le courant connexionniste dont le but est simplement de simuler la performance.

Le point 4, est critiqué aussi bien par l'approche centrée sur les items lexicaux que par l'analyse de l'opposition oral/écrit, et ce sur les mêmes bases : les jugements de grammaticalité et les exemples linguistiques ne correspondent pas à la réalité de la langue orale, et la capacité de jugement est quelque chose qui s'apprend et se travaille et non pas une capacité innée de l'être humain..

Il n'est pas surprenant que des approches différentes amènent aux mêmes conclusions critiques. En effet, l'ensemble des trois thèmes décrits ci-dessus forme un tout cohérent qui fait également leur force. Le fait qu'il soit difficile de ne critiquer qu'une partie du système générativiste sans en critiquer la totalité, est probablement la cause des oppositions très nettes qu'on trouve dans ce domaine de recherche. Pour ces raisons, si l'entreprise générativiste doit s'arrêter un jour, ce sera, soit parce que l'on aura trouvé le substrat biologique de la grammaire universelle, soit parce que une théorie probablement très différente aura prévalu. Il est impossible aujourd'hui de choisir un favori parmi les propositions ci-dessus, et ce d'autant plus que l'élu sera probablement une somme de plusieurs des directions de recherche présentées ici, ou quelque chose de totalement nouveau encore à venir. Cette indécision, à mon sens, fait tout l'intérêt aujourd'hui du thème de recherche « développement du langage ».¹⁵

Les échos de la recherche en linguistique se sont beaucoup calmés ces dernières années. Les raisons en sont diverses, l'absence de modèle structurel linguistique pourrait en être l'une des cause, ou peut-être bien qu'un consensus mou est en train de naître...

Plus sérieusement, un autre phénomène émerge, en matière de linguistique : la disparition programmée, ou en tout cas proclamée, d'un grand nombre de langues, semble inquiéter les linguistes. D'autre part, le fait que Chomsky ai pu se tromper en jetant la confusion entre langage oral et langage écrit, pose le problème de la rétroaction langage/écriture sur le plan cognitif. Soyons patients, attendons, les chercheurs travaillent...

Pour la disparition d'un grand nombre de langues, elle semble concomitante à la mondialisation et à l'ultra-urbanisation de notre planète. 2008 était l'année de la ville, si l'on peut dire, puisque plus de la moitié de la population mondiale est urbanisée depuis cette date. Cette nouvelle donne a poussé les chercheurs à envisager un nouveau modèle : le modèle « gravitationnel » construit sur l'hypothèse que les milliers de langues parlées aujourd'hui sont reliées par les bilingues, il nous montre qu'autour d'une langue « hypercentrale », aujourd'hui l'anglais, gravitent une dizaine de

¹⁵ [Christophe Parisse](#), INSERM, Paris, France

langues « supercentrales » (le chinois, l'espagnol, le hindi, le français, le malais, l'arabe...) Chacune d'entre elles est le pivot de gravitation de langues « centrales », qui sont à leur tour le pivot de gravitation de milliers de langues périphériques, qui sont en partie menacées de disparition.¹⁶

Le dernier point sensible, en matière de linguistique, est l'évolution des langues. Nous avons pu observer combien il est facile de se tromper sur la nature d'une langue écrite versus langue oral. L'écriture tente d'imposer à une langue une nature fixe, définitive. Mais en terme de lexique, ce sont les locuteurs qui sont les décideurs. Un mot entre, ou n'entre pas, dans le dictionnaire s'il est, ou pas, usité. Grammaticalement, le texte « dicte » sa loi. Du moins pour l'instant. La suite des événements pourrait bien s'avérer étonnante. Le web a changé la mise. La circulation de l'information bouleverse notre société, il y a plus, aujourd'hui, de textes à lire que de lecteurs, plus d'informations à collecter que de collecteurs. Les langues évoluent, parfois très rapidement, d'une manière assez similaire à l'évolution biologique, c'est-à-dire par sélection, même si cette sélection n'est pas sexuelle... Cette connaissance de l'évolution des langues est relativement récente, puisqu'il y a encore une vingtaine d'années on expliquait encore aux élèves des écoles que le français parlé au Québec est le français parlé en France au XVII^e siècle, ce qui est faux, bien entendu. Les langues subissent aussi des effets de « spéciation ». Quant aux langues « mortes », elles revivent parfois, au gré de l'histoire...

Le langage prend la pensée au mot. Ce qu'on peut lire et étudier « autour » du langage et des langues, laisse parfois sans voix. Se parler, c'est réguler des comportements sociaux, conditionnés par les « qualités » de l'émetteur et du récepteur. Le malentendu inverse le processus.

¹⁶ Louis-Jean Calvet, Alain Calvet, *in* La Recherche, avril 2009, *Quelles langues vont disparaître ?*

2. Evolution : regardez mieux !

Lorsqu'on entreprend l'écriture d'un livre sur les sciences de l'évolution que l'on souhaite promouvoir, on parle de l'évolution. A fortiori s'il s'agit d'un ouvrage de vulgarisation, on n'écrit pas « évolution » sur la couverture, si c'est pour parler d'autre chose. Beaucoup des ouvrages que nous avons pu consulter ces dernières années, qui étaient destinés apparemment à nous expliquer mieux les avancées de la science dans le domaine de l'évolution se trouvaient être en fait des pamphlets militants contre les créationnistes. Si l'on veut expliquer pourquoi les créationnistes ont tort, encore faut-il éclairer le lecteur sur les sciences de l'évolution. Lorsqu'on écrit « évolution » on soumet au lecteur sa part de connaissance, même si, in fine, il sera bien difficile à l'auteur de ne pas exprimer une pensée d'ordre métaphysique. Ou alors, l'autre option acceptable est de faire comme Richard Dawkins et d'écrire un ouvrage provocateur (pour certains) « Pour en finir avec Dieu », et là, on balance carrément ce que l'on a sur le cœur.

Ce qui tombe bien, c'est que cet ouvrage n'a pas la prétention d'être un ouvrage scientifique et n'est pas destiné à faire de la vulgarisation mais plutôt à soumettre au lecteur matière à réflexion. Nous pouvons donc faire ici ce que à quoi nous nous opposons plus haut, c'est-à-dire : sous le titre « évolution », nous parlerons de choses connexes, en l'occurrence des créationnistes. Toutefois, auparavant nous allons tenter de comprendre ce qui pose problème dans la théorie darwinienne. Ce qui gêne, c'est que l'extraordinaire acuité de Charles Darwin qui ne disposait pas des théories issues des sciences actuelles, la génétique en est le meilleur exemple, a permis de comprendre que l'Homme ne disposait, dans la nature, que d'une place parmi les autres espèces, et que l'on ne pouvait en aucun cas le disposer sur le sommet d'une pyramide, comme s'il fut destiné à un aboutissement. Evidemment, dit comme ça, c'est simple, mais de fait cela a posé et pose encore beaucoup de problèmes aux personnes croyantes au point de lire les textes monothéistes à la lettre : le monde créé en sept jours, Adam et Eve, le Paradis perdu etc.

Croire contre savoir. Les théories finalistes laissent entendre que l'homme est un achèvement, qu'il n'évolue pas et qu'il a été posé sur Terre, comme ça, par simple volonté divine. Les voix du Seigneur sont impénétrables. Si on oublie Dieu, il est facile de voir, approchez-vous ! regardez-mieux ! Que le squelette du singe ressemble beaucoup à celui de l'homme, mais avec des différences tout de même, et qu'aussi, les arrêtes de poisson semblent avoir les mêmes fonctions que chez l'homme la cage thoracique. Etc., etc. Vous trouverez mille manuels qui vous expliqueront tout cela très bien. Si l'Homme ressemble tant au Singe, c'est qu'ils ont un DAC pas très loin. Un DAC ? DAC est l'acronyme de Dernier Ancêtre Commun. Lorsque nous disons

« singe », pour l'instant, nous évoquons les « Grands Singes », qui se caractérisent par l'absence de queue. Ceux là nous sont très proches et nous avons avec eux un ancêtre commun à environ sept ou huit millions d'années. Pour faire simple, nous avons un ancêtre commun avec tout ce qui est vivant. Même avec une araignée ou une bactérie. Le DAC de l'Homme et de l'araignée est plus proche dans le temps que celui que nous partageons avec la bactérie. C'est simple, non ? Tout ce qui est vivant est relié. Cela vous étonne ? Mais bien sûr que vous y aviez pensé, en dehors de toute considération religieuse ou philosophique. Donc, cet arbre généalogique que nous avons tous vu et qui représente un homme au sommet d'une pyramide, juste au dessus des mammifères et des autres classes est complètement faux. On a d'abord remplacé la pyramide par un arbre, avec le souci sans doute d'établir une généalogie. Maintenant, avec la nouvelle classification phylogénétique et afin d'en finir avec la hiérarchisation du vivant, on représente cet arbre sous la forme d'un buisson, avec une sorte de tronc-racine en son centre. Cela place l'Homme... je ne sais pas au juste, où vous voulez, mais à la surface du buisson. D'ailleurs, les espèces qui ne sont pas présentes à la surface du buisson, sont des espèces disparues ; comme les dinosaures, par exemple. Ça parle bien, ça, la disparition des dinosaure, il y a 65 millions d'années, alors que l'homme n'a émergé avec sa primo-espèce « *Homo Habilis* » il n'y a qu'un peu plus de 2 petits millions d'années. Et oui, il faut s'habituer aux millions d'années quand on parle évolution, car la paléontologie, qui s'occupe d'espèces disparues et fossilisées, aime bien le million, comme unité, et la paléontologie est une matière « éclairante » de l'évolution. On ne peut faire abstraction d'une forme de classification que nous nommerons « culturelle ». Induite par notre relation au vivant, nous l'avons hiérarchisée sur un mode émotionnel : écraser avec une voiture, sur la route, une souris, un lapin ou un chien, ne plonge pas le conducteur dans le même affect. Récemment, Brigitte Bardot, a exprimé le souhait de voir fermer les boucheries chevalines... Pourquoi ne plus manger de cheval ? Nous sommes bien une espèce omnivore et rien ne nous empêche de manger du lapin, du chien, des souris ou du cheval... Il s'agit d'une classification et d'une hiérarchisation culturelle/émotionnelle qui trouve un écho dans la longue histoire qui nous relie à notre environnement et son vivant.

Mais alors, pour reprendre le fil, me direz-vous, si toutes les espèces ont un lien familial, tout au fond du buisson, il y a la cellule originelle de la vie ? C'est une bonne question. Des scientifiques ont imaginé qu'il pouvait bien y avoir une cellule de vie initiale, théorique qu'ils ont nommé L.U.C.A. , acronyme de *Last Universal Common Ancestor*, (dernier ancêtre commun universel). Ah Luca, ça fait rêver, non ?! Une petite tâche perdue au fond d'un buisson, si on y prenait garde, on marcherait dessus ! Heureusement cela n'est qu'une représentation destinée à

nous faire mieux comprendre ce qu'est l'évolution, mais surtout aussi ce qu'est la vie. Notons bien que les travaux en génétique confirment la théorie darwinienne.

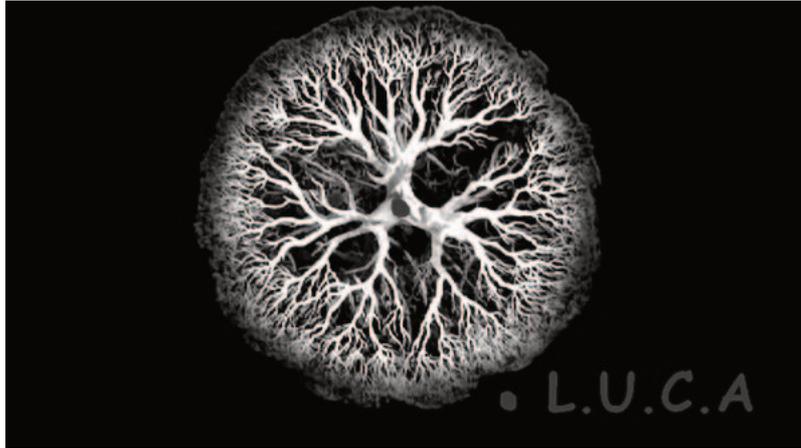
Donc toutes les espèces ont un DAC plus ou moins éloigné et en plus elles évoluent, par voie de sélection naturelle et compte tenu de la variation intra-spécifique. Les éleveurs connaissent cela depuis longtemps, ils savent favoriser telle ou telle caractéristique dans une espèce. Ils choisissent, par exemple, les vaches qui produisent le plus de lait. Mais cette manière de faire n'est pas naturelle. Dans la nature, et cela depuis toujours, la sélection sexuelle favorise telle ou telle adaptation, favorise telle ou telle innovation. La seule difficulté, pour bien comprendre, c'est le temps. L'évolution, c'est long, très long et c'est aussi très hasardeux. Un professeur d'Université me confiait un jour, qu'expliquer à ses élèves paléontologues que l'émergence du rat est due au hasard, est chose aisée, mais dire que l'apparition de l'homme relève d'un même hasard... L'anthropocentrisme, c'est quelque chose... Beaucoup d'éléments nous y ramènent. Pas des éléments de la nature, non ; mais des choses de la culture, comme la religion, par exemple... Alors voilà, et cela l'Homme est sans doute le seul à le faire, il classe, dénombre, compare. Le système le plus récent pour mener cette classification est la systématique phylogénétique.

Nous appartenons à une espèce. Qu'est-ce qu'une espèce ? C'est une bonne question, car la manière d'aborder le vivant est fluctuante. Sont d'une même espèce deux individus de sexes opposés en capacité de se reproduire. Avec une précision toutefois, le produit de cette union ne doit pas être stérile. On peut dire – par extension – qu'un lion et un tigre sont « presque » de la même espèce, mais amorçage éventuel de spéciation il y a, puisque leurs petits, les tigrons, sont stériles. Idem pour le cheval et l'âne. Dans ce cas, on peut affirmer que le DAC de ces deux espèces n'est pas très éloigné.

Tout ceci étant dit, et comme dirait l'autre, « et Dieu, dans tout ça ? ». L'idée d'une transformation des êtres vivants au cours du temps a été exprimée à diverses occasions depuis près de 2500 ans, mais ce n'est qu'au 19^e siècle que le concept de descendance avec transformation – l'évolution telle qu'on la conçoit aujourd'hui – a été formalisé et doté d'un mécanisme cohérent par Darwin, apportant une vision nouvelle de la vie et de son histoire. La pensée évolutionniste imprègne désormais tous les domaines de la biologie et, par la dimension historique du processus de l'évolution, elle touche également les sciences de la Terre et de l'univers. Comprendre le monde au travers de

*l'évolution conduit à voir et à penser autrement...et c'est sans doute pourquoi cela ne plaît pas toujours !*¹⁷

Portrait de familles



Ce que dit, très pudiquement, ce texte, « penser différemment » est en fait « penser sans Dieu ». Alors voilà, on comprend mieux pourquoi les créationnistes s'excitent de cette manière. Aux Etats-Unis, ils essaient de faire supprimer l'évolution des programmes scolaires, ou pire encore, ils tentent de faire co-exister « le dessin intelligent » (*Intelligent Design*), qui est une sorte de créationnisme vaguement maquillé de pseudo-science, avec l'enseignement de l'évolution. C'est pourtant bien cela que nous propose l'évolution, vivre sans Dieu. Il y a si longtemps que nous croyons à toutes sortes de choses, parfois étranges, que nous mettons beaucoup de temps à expurger ces dogmes parfois cruels, parfois naïfs. Mais bien plus cruels que naïfs. Alors que nous vivons si bien sans dieu, à savoir que rien n'est écrit et que tout est possible. Malgré tout, le déterminisme reste présent partout, combien de fois entendons-nous des phrase comme « il n'y a pas de hasard » ou « c'était écrit ». Cessez donc d'essayer de vous rassurer sur la seule bonne foi (?) d'un écrit qui vous promet un paradis conditionné à votre soumission aux puissants.

Richard Dawkins¹⁸ classe en 7 catégories *les jugements sur Dieu, entre les deux extrêmes opposés de la certitude* :

1. *Théisme pur et dur : probabilité de Dieu à 100%. Pour reprendre les termes de C.G. Jung : « Je ne crois pas, je sais. »*

¹⁷ Site Internet du [CNRS](#)

¹⁸ Richard Dawkins, *Pour en finir avec dieu*, Robert Laffont, 2006

2. *Très forte probabilité, mais pas à 100%. : théisme de facto.* « Je ne suis pas absolument certain, mais je crois fortement en Dieu et je mène mon existence en me fondant sur le présupposé qu'il existe. »
3. *Probabilité à peine supérieure à 50% : remplit les critères de l'agnosticisme ¹⁹, mais avec une tendance au théisme.* « Je suis très incertain, mais suis enclin à croire en Dieu. »
4. *Exactement 50% : agnosticisme totalement impartial.* « L'existence de Dieu et sa non-existence sont exactement équiprobables. »
5. *Probabilité à peine inférieure à 50% : remplit les critères de l'agnosticisme, mais avec une tendance à l'athéisme.* « Je ne sais pas si Dieu existe, mais je suis enclin à être sceptique. »
6. *Très faible probabilité, mais qui n'atteint pas le zéro : athée de facto.* « Je ne peux pas en être certain mais je pense que Dieu est improbable, et je mène mon existence en me fondant sur le présupposé qu'il n'existe pas. »
7. *Athéisme pur et dur : Je sais que Dieu n'existe pas, avec la même conviction que Jung quand il « sait » qu'il existe. »*

Je serais bien étonné si je rencontrais beaucoup de gens dans la catégorie 7, mais je ne la cite que pour faire le pendant avec la catégorie 1, qui rassemble une grande population. C'est dans la nature de la foi que l'on soit capable comme Jung de tenir à une croyance sans avoir une bonne raison pour y tenir (Jung croyait aussi que des livres particuliers sur son étagère explosaient spontanément en faisant un grand boum).

Nous ignorons si l'anecdote des livres qui « font boum » est vraie ou pas. Mais Jung... Peu de gens, semble-t-il souhaiteraient partir en vacance avec lui...

Pour la dernière occurrence (la 7), nous y reviendrons. Mais vous, où vous situez-vous sur cette échelle ? Vous hésitez ? A quoi pensez-vous ? Sans doute pas à votre première communion. Est-ce que, par hasard, vous seriez en train de réfléchir à vos actions du jour, bonnes et/ou mauvaises ? A la pièce de monnaie donnée à un SDF, ou au vieil homme bousculé dans le métro. Il y a sept péchés capitaux, êtes-vous exempt de tous ? Je suis presque sûr que non. Ce n'est pas aux bonnes ou mauvaises actions, auxquelles vous pensez, vous pensez à la mort. Bien sûr que vous pensez à la mort, parce que vous en avez peur. Qui n'en a pas peur ? Ce gouffre noir avec... avec... Avec quoi ? Nous ne savons pas. Mais votre religion – à l'exception toutefois de certaines religions polythéistes, les Dieux grecs, par exemple, ne proposent pas d'au-delà, ils sont dans l'immanence - laisse à votre disposition toutes les explications rassurantes à ce sujet. Tout est prévu : le Paradis, dans le meilleur des cas, le purgatoire si vous vous êtes un peu manqué dans vos « bonnes actions » et l'enfer pour ceux qui ne se soumettent pas. Une fois passées les

¹⁹ L'agnostique pense que l'absolu est inaccessible, est sceptique vis-à-vis de la religion et de la métaphysique ; différent de l'athée qui ne croit pas en Dieu. Dawkins écrit que *pour l'agnostique, Dieu est une hypothèse comme une autre.*

douceurs de l'encens de l'enfance et le toucher soyeux des tissus épiscopaux, et bien sûr, toute « vocation », vous voici à la vie laïque, croyant, pour vous protéger de la mort. En quelque sorte, « autant croire, on ne sait jamais ». Non ?! Vous ne penseriez pas comme cela, j'en suis sûr.

Richard Dawkins postule sur le fait qu'il pourrait être déraisonnable de se placer dans la catégorie 7. En effet, nul ne peut prétendre démontrer l'existence ou la non-existence de Dieu.

Pourtant, en y regardant de plus près et en considérant l'Homme dans sa globalité, biologique, dans ses dimensions émotionnelles et cognitives ; et culturelle on peut voir ceci :

- ✓ Dimension culturelle : Il y a 100 000 ans apparaissent les premières sépultures à Qafzeh, en Israël ainsi qu'à Qena en Egypte. La position recroquevillée des corps ainsi que la présence d'éléments rajoutés permettent d'affirmer qu'il s'agit bien de sépultures intentionnelles ²⁰. C'est le dernier terme qui attire toute notre attention. Tout d'abord, y-a-t-il d'autres animaux qui enterrent leurs morts avec une « intention » ? Non, pas à notre connaissance, ceux qui croient encore aux « cimetières des éléphants » sont de doux rêveurs ? A quoi pouvaient bien servir les « éléments rajoutés » ? A rien ? Pour la décoration ? Non, bien sûr, ils servaient, sans doute, à accompagner le mort dans l'au-delà. La présence d'un au-delà était donc signifié par la présence d'objets que l'on va retrouver dans beaucoup de civilisations jusqu'à aujourd'hui. Signifier un « au-delà », par des objets qui relèvent de la culture, les sépultures sont les premières traces culturelles laissées par *Homo Sapiens*. L'outil, nous l'avons vu plus haut, a été inventé par *Homo Habilis* il y a quelques 2 millions d'années. La culture de *Homo Sapiens* devient donc signifiante par la proximité de la mort et la projection intellectuelle - par la pensée abstraite – si vous préférez, d'un au-delà, c'est-à-dire d'un lieu et d'une « vie » possibles après la mort. L'homme de cette époque avait-il les moyens techniques de prendre connaissance de ce lieu ? Non, bien sûr, pas plus qu'aujourd'hui. Nul technologie moderne ne permet, à ce jour, de savoir s'il existe un paradis, un purgatoire ou un enfer. Alors pourquoi se donner la peine d'accompagner les morts ? Pourquoi, bien plus tard, créer des religions, même si celles-ci n'ont pas comme unique fonction d'expliquer, de structurer et de raisonner l'après-vie ? Les premières traces d'objets qui sembleraient relever du culte n'apparaissent que vers – 15 000 ans, avec la découverte des « Vénus » qui sembleraient bien être des divinités « adorables » et auxquelles on prêtait, peut-être, les vertus que l'on prête aujourd'hui aux représentations de divinités monothéistes ou

²⁰ Source : <http://www.hominides.com/> (et beaucoup d'autres)

pas. Que s'est-il passé, il y a 100 000 ans, nos ancêtres *Homo Sapiens* mais aussi *Homo Néanderthalensis*, notre compagnon d'une autre espèce disparue il y a quelques 28 000 ans ?

- ✓ Dimension biologique : l'évolution a permis à l'homme d'accentuer encore ses capacités cognitives, déjà prégnantes chez *Homo habilis*, pour créer, utiliser et perfectionner l'outil (même si aujourd'hui, les éthologues nous montrent que d'autres animaux – les grands singes notamment – utilisent des outils, il faut tout de même entériner chez l'homme sa capacité à faire évoluer l'outil, comme ce petit ordinateur sur lequel nous pouvons écrire, échanger à distance, dans une proportion exponentielle. Ces capacités cognitives, certains encore pensent et disent « intelligence » (Cf. Chapitre 2), lui ont permis de prendre cette dimension culturelle incroyable, mais aussi à développer des capacités à concevoir des images mentales lui représentant jusqu'à l'avenir. Ces capacités cognitives ont développé la perception de la mort (de sa mort) en produisant une angoisse permanente : je sais que je vais mourir, cela est insupportable et je vais inventer une dimension supplémentaire (l'au-delà) via les religions. Il va sans dire que la création d'une religion ne pouvait que s'appuyer sur l'émergence de cet au-delà mental autonome, avec ses règles et ses divinités. L'apparition des religions monothéistes, va simplifier avec une sorte de « tout en un » sur lequel va se synthétiser la vie, la mort mais aussi les règles (la Loi) sociales – dont certaines vont persister jusque dans les lois laïques de nos sociétés « modernes » (tu ne tueras point) sans que personne n'ait à y redire.

Pour résumer, donc, il y a 100 000 ans, l'homme « devient » « intelligent ». Cette intelligence va le pousser, d'une part à faire des rêves éveillés, à les concrétiser, à se raconter des histoires, sortes de *storry-telling* archaïques, et d'autre part à inventer des choses, un monde extra-terrestre avec lequel il serait supportable de vivre avec sa mort en soi.

Aux frontières donc du no man's land anthropologique, la donnée première, fondamentale, universelle de la mort humaine est la sépulture.

Les morts moustériens sont enterrés ; des pierres sont amoncelées sur leurs dépouilles, recouvrant particulièrement le visage et la tête. Plus tard, semble-t-il, le mort est accompagné de ses armes, d'ossements et de nourritures. Le squelette est badigeonné d'une matière couleur de sang. Les pierres funéraires sont-elles là pour protéger le mort des animaux, ou pour l'empêcher de revenir parmi les

*vivants ? Toujours est-il que déjà le cadavre humain implique une prolongation de la vie. Le non abandon des morts implique leur survie.*²¹

Portraits de famille



Vénus de Willendorf
- 22 000 ans



Vénus anadyomène
XVIe siècle



Vierge Marie
XXIème siècle

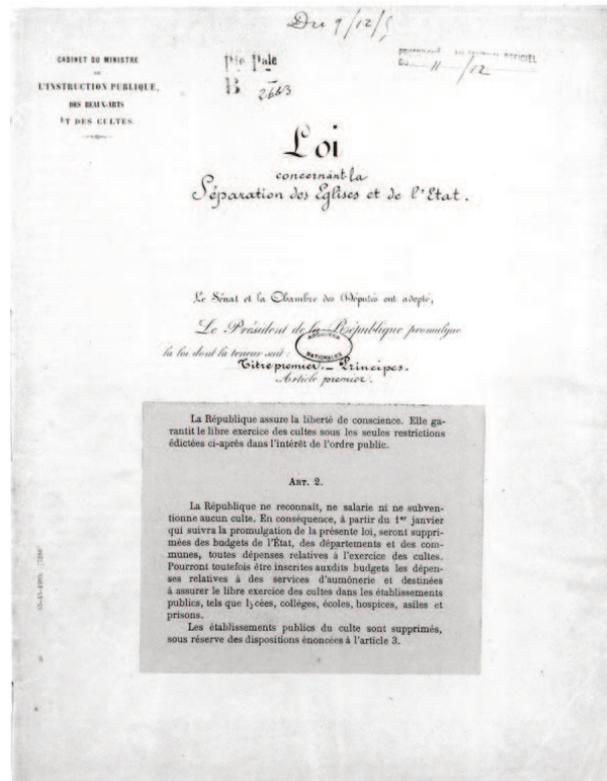
Des 7 catégories proposées par Dawkins et desquelles il semble exclure « raisonnablement » les occurrences 1 et 7, les trouvant trop extrêmes et déraisonnables, nous pouvons imaginer qu'il puisse y avoir une catégorie supplémentaire : 6,5 par exemple ? 6,5 cela semble raisonnable si l'on veut bien reconsidérer comment dans son évolution biologique et culturelle, l'homme ne pouvait trouver qu'avantage à fantasmer un Dieu rassurant.

Reste 0,5 %. Nous allons, pour faire bonne mesure, cher Richard Dawkins, émettre l'hypothèse suivante : postulons que Dieu existe. Ce n'est pas facile, car cela relève de la foi et que les signes ostensibles de son être sont inexistantes. Laissons aux rêveurs les explications sans rationalité aucune, les justifications *a posteriori*. Ce qui est parfaitement remarquable, ce sont les signes ostentatoires de la religion. Il n'en manque pas et ceux-ci font l'objet d'un commerce lucratif. Postulons donc l'existence de Dieu. L'homme, dans son émergence évolutive ne l'aurait donc pas appris, comme nous venons de l'expliquer, et l'aurait inventé dans une concomitance parfaite avec l'existence du vrai Dieu. Si l'homme adore un Dieu, peut-être n'est-il pas le bon... ce serait là un paradoxe très intéressant et bien humain.

²¹ Edgar Morin, *L'homme et la mort*, Le Seuil, 1951

3. Fin des idéologies ? Et la laïcité alors ?

Dieu est mort disait Nietzsche ; 1989 a mis à mal les idéologies en enfantant la post-modernité. Les Dieux encore présents sont-ils des masques qui nous empêchent de voir le vrai Dieu auxquels nous obéissons : l'argent dont le libéralisme est le prophète et la bourse son temple ; peut-on vivre sans dieux ? Que dit la loi de 1905 ?



La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes sous les seules restrictions édictées ci-après dans l'intérêt de l'ordre public.

La Laïcité, dans son principe, peut être définie comme un lien constitutif obligatoire de la cité démocratique. Elle permet à tous les individus d'un pays, qu'ils croient au ciel ou qu'ils n'y croient pas, qu'ils fassent partie d'une institution religieuse ou non, qu'ils pratiquent ou non une religion ou qu'ils se réfèrent à une spiritualité ou une philosophie particulière ou à aucune, de participer en citoyen à la vie publique, à égalité de droits et de devoirs. Elle se caractérise par un double refus : celui d'un athéisme (ou d'une autre philosophie) d'Etat et celui de toute religion officielle et/ou exclusive. Son principe constitue une idée régulatrice générale, mais peut être appliqué de manière fort diverse selon les climats. Ainsi comprise, la laïcité n'est l'apanage d'aucun groupe, d'aucun état,

d'aucune culture. Elle peut exister de droit, ce qui ne donne pas forcément de garantie sur sa « bonne » application. Elle peut avoir une existence de fait, y compris dans des états où le mot est ignoré. Il n'existe donc pas de laïcité « pure » ou absolue, ni de laïcité unique, mais des situations diverses qui cherchent à organiser la vie collective selon le principe « régulateur » de laïcité. Au demeurant, l'acceptation explicite (France, Inde, Mexique, Turquie) ou implicite (Belgique, Brésil, Italie, Suède) du principe de laïcité n'implique pas un consensus sur la définition de cette notion. Le rapport Stasi affirme que « derrière le même mot, existent pourtant des différences d'approche qui en voient la signification et la portée ». Au contraire, la laïcité n'a pas cessé d'être un enjeu social. Certes, le terme de laïcité a d'abord émergé dans un contexte français. La France a grandement contribué à le conceptualiser et à le faire vivre concrètement. La Laïcité est, sans doute, une passion française, mais sûrement pas, et de moins en moins, une exception française. Plus grave encore est de considérer le modèle laïque français comme le nec plus ultra et de juger les autres situation à son aune. La laïcité est, comme principe, universelle, et doit, comme réalité sociale, devenir véritablement universelle.

Un grand nombre d'états vivent dans une société et/ou sous un état, qui ont renoncé, totalement ou majoritairement, à trouver leurs fondements, à une transcendance religieuse, et qui s'en tiennent à un contrat social : une « constitution », des droits fondamentaux plus ou moins larges pour tous et un système sociétal et social plus ou moins sécularisé²² et/ou laïcisé (droit civil, enseignement, justice, médecine, protection sociale). La Laïcité ne peut être un absolu.²³

Assurer la liberté de conscience. C'est bien. C'est vaste. C'est pour cela que, peut-être, la laïcité a émergé en France sous l'impulsion et maintenant sous la garde de l'Education Nationale. Pour exemple, en Turquie, pays laïc, c'est l'armée qui se porte garante de la laïcité. Dans tous les pays occidentaux l'idée de la laïcité a fait son chemin, sous une forme ou une autre. Même aux Etats-Unis, sur les billets de banque desquels il est inscrit *in god we trust*, la laïcité est un fait existant, aucun Etat, en effet, ne subventionnerait quelque culte que ce soit. Il faut dire qu'aux Etats-Unis, l'Etat ne subventionne pas grand-chose, hormis les banques en période de crise. L'école, en France focalise donc toutes les attentions en matière de laïcité, avec le débat sur le port du foulard par exemple. Cette école qui est bien discrète en matière « d'identité nationale » dans le

²² La sécularisation : elle désigne deux processus différents, mais parfois en interférence. Son « vieux » sens d'origine latine (*saecularis*) signifie le transfert au pouvoir civil de compétences ou de biens religieux ou la réduction d'un clerc à l'état laïc (et non laïque). Son sens « nouveau » d'origine anglaise (*secular*) rend compte d'un processus socio-historique, commencé au Moyen-Age, par lequel le religieux « idéologique » et institutionnel perd progressivement son emprise sur la société globale et les comportements individuels.

²³ Yves Hivert-Messeca, *La Laïcité, Valeur universelle*

débat actuel. Ce débat dans lequel l'idée, le concept de la « laïcité à la française » est bien absent. D'une certaine manière, on peut dire qu'elle n'a pas tort car pour ce qui est de la laïcité, les choses sont assez claires : d'un côté la sphère publique et de l'autre la sphère privée. La foi, la religion se trouve dans la seconde occurrence et l'école régleme les « signes ostentatoires de religiosité ». Tant bien que mal. Si les deux sphères, publique et privée sont clairement visibles, là où les lignes qui les séparent sont parfois poreuses. C'est sur cette porosité que porte le problème. Porter une croix est-il un signe ostensible d'appartenance religieuse ? Oui, mais alors il faudrait s'abstenir de la porter en public. Pourtant, d'autres souhaitent que les « racines chrétiennes » de l'Europe soient exprimées dans la constitution européenne. L'Europe a-t-elle des racines chrétiennes ? Oui. Faut-il le préciser dans une constitution ? Non. Ou alors, avec comme réserve, d'inscrire également dans cette constitution les orientations de ce territoire. Orientations économiques – ça, c'est fait, l'Europe est libérale, capitaliste, – politique, là il y a encore un travail considérable à effectuer, mais également religieuses avec la laïcité en figure de proue, mais aussi les différents flux migratoires et leurs causes : pauvreté, climat etc., et leurs cortèges de religions déjà identifiées mais jusqu'à présent fortement minoritaires. Si la laïcité est forte, pourquoi s'inquiéter de l'apport de religions nouvelles ? Une solution consisterait à réellement étudier les religions pour, par exemple, ne plus tomber dans le piège de la Burqa, qui n'est pas un signe religieux, mais l'expression provocante émanant de groupes fondamentalistes. D'ailleurs hormis ces extrémistes de tout poil, la France se porte plutôt bien avec « sa » laïcité. Mais les fondamentalistes gagnent du terrain, puisque nous les évoquons, ce que nous faisons actuellement, ce qui montre qu'il est difficile et compliqué de leur échapper...

L'école a toujours été au cœur des débats de société concernant la laïcité. Cela provoque régulièrement en son sein beaucoup d'interrogations et d'inquiétudes. Périodiquement, en effet, la « question laïque » revient en milieu scolaire et mobilise la Nation toute entière (loi Debré de 1959, projet Savary de 1984, les affaires du voile islamique à partir de 1989, le projet de révision de la loi Falloux en 1994...). C'est que, depuis plus d'un siècle, la République et l'école se sont construites l'une avec l'autre et que l'école de la République, ciment de la Nation, est la source de l'identité française. Valeur fondamentale de la République, la laïcité est en grande partie entrée dans l'Etat par son école. Comment s'étonner, dans ces conditions, que l'école soit si fortement impliquée chaque fois que le principe de laïcité est réinterrogé dans l'ensemble de notre société ? S'il convient de ne pas amplifier exagérément, ou isoler de leur contexte social, les questions qui se posent aujourd'hui en milieu scolaire, il ne faut pas non plus les sous-estimer car nous assistons à une évolution significative des remises en cause de la laïcité dans tous les niveaux d'enseignement (y compris récemment dans le

*premier degré*²⁴). *Contestation de certains contenus d'enseignement, signes ostentatoires, attitudes discriminatoires à l'égard des femmes, agressions en raison d'appartenance religieuse, actes racistes...* *Ces attitudes ont des origines multiples et ne concernent pas qu'une religion en particulier.*²⁵

Voilà qui semble simple, concis, abordable... Mais...

Mais devant le désarroi de certains enseignants, notamment dans le domaine des sciences, peu informés (parce qu'ils n'ont pas cherché à le faire) sur ces attaques créationnistes, il semblerait que l'échec de notre société ne réside pas dans le mode de circulation de l'information (rien n'est plus facile de prendre connaissance de, par exemple, ce que reprochent les fondamentalistes à Darwin), mais à sa source : l'éducation. Le fossé se creuse entre ceux qui « savent » et ceux pour qui le flux tendu des systèmes porteurs d'information, a pour effet de les perdre, de les noyer sous les flots de connaissances, fondées ou non, dans lesquelles se trouvent, subtilement dissimulé, le venin répandu avec habileté par les extrémistes créationnistes, racistes, antisémites, conspirationnistes, millénaristes, mais aussi les manipulateurs qui poussent à se défaire de la médecine moderne, les sectes... L'ignorance sera toujours le ferment des manipulateurs. Dans une crise sociale et financière, il y a toujours des fous pour penser qu'apprendre ne sert à rien.. Et d'autres fous pour prêcher qu'apprendre permet de trouver un bon métier.

Apprendre sert à maîtriser ses peurs, à comprendre les mécanismes de la différence. Les « mécanismes de la différence » et non la différence. Il est vain d'indiquer à un enfant qu'il faut être tolérant, la tolérance, il y a des maisons pour ça²⁶, mieux vaut qu'il apprenne ce que sont les autres et quelle est leur histoire. Dans la foulée, cela ne lui fera pas de mal d'apprendre « son » histoire, avec toutes ces choses qui apparaissent, pour certains, désuètes.

Triste constat d'une démocratie républicaine : l'échec de l'éducation.

On peut être étonné aujourd'hui que la notion de laïcité ne rime pas toujours avec celle d'éducation. L'éducation, en effet, peut-elle ne pas avoir la dimension éthique et morale qui inculque aux enfants et aux étudiants que tout être humain participe d'une même humanité, individuellement, mais aussi dans son contexte social, ses origines ethniques, ses croyances religieuses. [...] La laïcité est dans son essence un regard anthropologique neutre, le seul qui permette de vivre sans anxiété dans une société devenue plurielle sur le plan des origines ethniques et religieuses. Cette neutralité vise à permettre la construction de la citoyenneté, de l'appartenance à la cité, quelle que soit la variété des conditions

²⁴ Fin 2006, des enseignants, les Muséums d'histoire naturelle et d'autres personnalités ont reçu par courrier, gratuitement et sans l'avoir commandé l'Atlas de la Création de Harun Yahya, négationniste et fondamentaliste turc. Cette « attaque » néo-crétionniste a fortement fait réagir l'Education Nationale et nombre d'« intellectuels » ont pris position contre ce livre.

²⁵ Source : La Documentation française, Regards sur l'actualité, « Etat, laïcité, religion » N° 298, février 2004

²⁶ Citation attribuée à Clemenceau, pour les uns et à Paul Claudel pour les autres

économiques et sociales ou celle des origines. Sans cette neutralité, le monde de la globalisation, celui des médias par satellites, celui de la toile, risque de déstructurer encore plus les sociétés, de communautariser la vie et l'espace public, de supprimer les espaces de respiration républicaines.²⁷

La question religieuse est abordée. Mais la question de l'athéisme ? Quid de l'athée dans la laïcité ? Un athée est-il un laïc comme un autre ? Oui, parce qu'être athée se range dans la sphère privée, au même titre que les religions (?). Toutefois, les athées considèrent que les problèmes abordés ci-dessus ont une source : la religion.

On oppose à ceux qui défendent la laïcité à travers une critique radicale des religions, la laïcité elle-même qui garantit le libre exercice de son culte pour le croyant, que l'on tomberait ainsi par cette démarche critique d'un combat pour la laïcité à un combat pour l'athéisme, mettant de cette façon en danger le camp laïque lui-même. Ceux qui développent cette critique, pratiquent une tendance à se référer à une laïcité de plus en plus neutre, une laïcité « arbitre » du traitement égal des religions, où le souci de la liberté de conscience a pris la tournure du compromis autour du respect de la croyance, la critiquer procédant de la blesser et valant pour une atteinte à la liberté de croire.²⁸

Ce faisant, l'athée semble bien être un laïque comme les autres, mais il est sur la ligne, au combat. Les obscurantismes et les barbaries issus des religions sont pléthores, pour ce qui concerne les religions monothéistes en tout cas. Pour les autres, nous verrons plus loin. Mais ces « obscurantismes » ne sont-ils pas que les faits résiduels provoqués par la crispation de ces religions. Pour le christianisme, il est clair que son influence s'est vue bien entamée ces dernières années, les croyants ne fréquentent plus guère les églises. C'est peut-être ceci qui engendre la crispation : les modérés sont partis, ne restent que les fondamentalistes. Le pape actuel, Benoît XVI, donné comme un « intellectuel théologien » semble totalement coupé de la réalité. Ses dernières prises de position contre le préservatif en sont la meilleure preuve. Il applique *stricto sensu* le texte, lequel ne commente qu'assez peu l'usage du préservatif... Les textes religieux gèrent les relations sociales et ont été écrits, il y a 2000 ans et inspirés, pour la plupart, par d'autres textes et d'autres pratiques plus anciennes encore. On peut comprendre que d'aucun trouvent dans les structures originelles des religions des recommandations, des mesures, des « lois », qui ne sont plus en phase avec notre réalité.

²⁷ Georges Corm, Professeur à l'Université de Beyrouth, auteur de *La question religieuse au XXI e siècle*, La Découverte 2006. Texte intégral : <http://www.gulliverasso.org/>

²⁸ In Riposte Laïque, *Oui, il faut défendre la laïcité en critiquant les religions !* numéro 72, lundi 19 janvier 2009

Les libertés individuelles et les libertés publiques sont de plus en plus remises en cause sous couvert du droit à la tradition et du respect de préceptes religieux d'un autre âge : agressions physiques de médecins par des pratiquants musulmans à l'hôpital public parce qu'ils accouchent leur femme, revendiquant qu'elles ne soient soignées que par des femmes ; sous la pression d'associations juives ou musulmanes, ouvertures de piscines municipales à des horaires particuliers uniquement aux femmes dans des villes de droite comme de gauche tel à Lille, où au début des années 2000, Martine Aubry, maire de la ville, réservait un créneau particulier pour l'accès des femmes musulmanes à la piscine municipale négocié par le centre social.²⁹

Ainsi soit-il. Mais « relâcher un peu la pression de la laïcité » pour permettre une meilleure intégration des populations issues de cultures et religions autres que chrétiennes, est-ce là mal faire ?

Le débat est-il déplacé vers « laïcité *versus* intégration » ? Est-il possible de concevoir une antinomie entre laïcité et intégration ?

Pour ce qui concerne les autres religions, celles qui ne sont pas monothéistes, voire sans dieu, le bouddhisme est en bonne position parmi la panoplie nouvelle des bobo en manque de « spiritualité ».

Il y a quelques temps, il y eut beaucoup de mouvements autour de l'organisation des Jeux Olympiques de Pékin. Le concert était parfait : tous derrière le Dalai Lama, afin d'exiger des autorités chinoises de « libérer » le Tibet. Comme dans un mauvais western américain, l'expression même du manichéisme : les méchants (chinois, de préférence) contre les gentils (les moines tibétains). Le concert était presque parfait. Quelques voix discordantes – heureusement – se sont exprimées.

... Il y aurait une solidarité obligatoire et inconditionnelle avec la fraction indépendantiste et religieuse des Tibétains. On admet, sans y réfléchir davantage, d'amputer la Chine du quart de son territoire. On doit approuver le régime moyenâgeux des moines tibétains et de leur roi en exil, le 14^{ème} Dalai Lama. On reconnaît à celui-ci l'extravagante qualité de dieu vivant et le pouvoir politique absolu sur le peuple tibétain. On assume sa prétention grotesque à choisir avec son haut clergé la personne dans laquelle il affirme se réincarner ? A toutes ces sottises s'ajouterait la négation de l'histoire qui lie le Tibet à la Chine depuis le XIV^e siècle ! On devrait oublier que la revendication indépendantiste a été suscitée au XX^e siècle par les puissances occidentales en pleine période

²⁹ *ibid.*

impérialiste, Royaume-Uni puis Etats-Unis, pour dépecer la Chine. Il faudrait ignorer que ce que l'on appelle la « répression chinoise de 1959 », a été une réponse à l'insurrection des moines tibétains contre l'abolition du servage et des droits et codes féodaux. Codes en vertu desquels le prix de différentes catégories d'êtres humains était hiérarchisé et qui donnaient aux maîtres des monastères droit de vie et de mort sur leurs serfs. Il faudrait s'indigner de la répression policière des manifestations à Lhassa, mais oublier qu'elles ont commencé par un pogrom contre des commerçants chinois. Oublier sans un mot de compassion qu'ils ont été tués à coups de bâton et brûlés dans leurs magasins avec leurs familles par ceux qui se réclament du dalaï-lama. Il faudrait accepter de parler de « génocide » pour désigner une population tibétaine qui a plus que doublé depuis les années cinquante ! Il faudrait s'incliner devant la prétendue identité religieuse des Tibétains au moment où ces populations entrent dans le processus de déconfessionnalisation que partagent toutes les sociétés en développement. Il faudrait fermer les yeux sur le drôle de visage de la société conforme aux « traditions » et à « l'identité tibétaine » que défend le clergé tibétain : condamnation de l'avortement et de l'homosexualité, jugée contre nature par le dalaï-lama lui-même, refus des mariages mixtes Tibétains-Chinois, considérés comme impurs, recrutement dès leur plus jeune âge d'enfants par les monastères... Sans parler de la récente campagne contre le chemin de fer entre Pékin et Lhassa, avec des arguments qui rappellent le XIX^e siècle et la condamnation du chemin de fer par le pape Grégoire XVI, qui y voyait un moyen diabolique de diffuser des idées nouvelles et de bouleverser la tradition religieuse. Comment peut-on se réclamer des droits universels de l'homme et commencer par la négation au Tibet de la séparation du religieux et du politique ?³⁰

Rien n'est plus surprenant que de constater que le dalaï-lama bénéficie d'un ticket gagnant, d'une aura auprès de la population française. Pourquoi ? C'est seulement son bon sourire ? La com au service de pratiques religieuses obscurantistes ? Les français, comme les autres, auraient-ils besoin d'exprimer une spiritualité ? Pour combler quel vide ? Le « christianisme qui fonde l'Europe », n'est-il plus suffisant, ou bien est-il démasqué et démodé ? S'il est démasqué, est-ce vraiment nécessaire de se jeter dans les bras d'une spiritualité exotique et folklorique ?

L'éducation est l'échec de notre société.

Il était une fois, un vieillard barbu et très souriant. On lui aurait donné le bon dieu sans confession, si l'on peut dire. Persécuté dans son pays dans lequel régnait un ignoble tyran, il trouva refuge en France, la Patrie des Droits de l'Homme... C'est une belle histoire, vraiment.

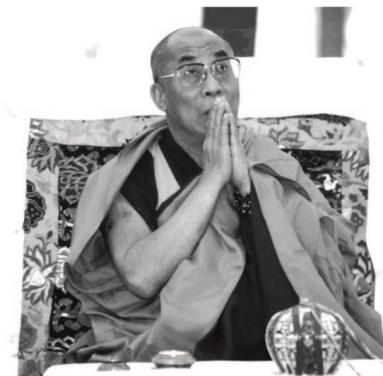
³⁰ Jean-Luc Mélanchon, L'Humanité, 12 avril 2008

Depuis sa petite maison, à Neauphle-le-Château, il organise son retour au pays. Il sera accueilli avec liesse par son peuple. Son nom ? Ayatollah Khomeyni.

Leçon n° 1. Ne pas se fier aux beaux visages souriants et sympathiques. Peut-être serait-il opportun, ici, de rappeler que le père Noël n'existe pas.

Leçon n° 2. L'un des remparts tangible contre les dictateurs obscurantistes : la laïcité. Mais il n'est pas certain que cela soit suffisant. La laïcité sans éducation est inutile. Dans notre pays, la laïcité s'est installée dans un confort culturel. C'est bien pour cela qu'elle est si facilement attaquable, y compris par les instances les plus hautes de notre pays.

Portraits de famille



Dalāi Lama



Benoît XVI



Ayatollah Khomeyni

La laïcité se fonde en principe régulateur, des croyances, des non-croyances et plus encore :

Dans l'Europe des 25 en général, et de la France en particulier, la laïcité, comme principe régulateur, se confronte à un triple défi :

- *La déstabilisation des anciens « déstabilisateurs » devenus des « institutionnalisateurs ». La sécularisation entraîne une certaine déstructuration du symbolique. La « dérision médiatique » devient une dominante par rapport aux rituels sociaux. Des institutions qui avaient portés de forts espoirs symboliques séculiers, sont en partie « décrédibilisées » (science, médecine, école). Au « désenchantement religieux » succède un « désenchantement » laïco-séculier qui n'est*

pas sans conséquence sur la perception par les citoyens, devenus trop souvent consommateurs (y compris d'école et de médecine), de la représentation de la laïcité.

- *La crise que l'on nommera faute de mieux de la « morale » (ou de l'éthique). En réalité, il s'agit d'un dédoublement de ce conflit : d'un côté, on exige toujours plus du politique, de l'institutionnel et du professionnel ; de l'autre, on assiste à un large abandon des pratiques morales individuelles, comme la perte de conscience professionnelle, des repères de toute sorte, et en parallèle, le développement du primat du « tout liberté » sur la responsabilité et la solidarité. A cela s'ajoutent le consumérisme matérialiste et le règne du Veau d'or. L'économie a pris le pas sur le symbolique. Ce délitement du lien social dans la cité ne peut pas ne pas avoir de conséquences sur l'appréhension et le rôle de la laïcité.*
- *Les conséquences de la mondialisation-globalisation. Globalement la laïcité, bien que concept universel, est associée à la cité. La crise de la cité, affaiblie par le local et l'individualisation, et par la mondialisation et la massification, a des conséquences sur le positionnement de la laïcité. Universelle comme les droits de l'homme et les principes démocratiques, elle peut s'avérer opposable à des états « laïques ». Comment vont s'articuler ces valeurs universelles dans ces diverses strates ? De même, se référer à des valeurs universelles signifie-t-il perdre sa singularité ?*

Pour surmonter ces obstacles nouveaux et anciens, la laïcité doit sans cesse se laïciser car il n'y a pas de fin ultime à l'histoire. Il ne s'agit point de prôner une laïcité combattante et conquérante, ni d'évoluer vers la mollesse laïque, mais à partir des seuils de laïcisation des uns et des autres, bien comprendre la philosophie qui les anime et la pratique qui les sous-tend, et essayer, dans l'esprit de son principe régulateur, de résoudre les problèmes qui se posent à la laïcité dans l'évolution incessante de l'humanité.³¹

*Quod erat demonstrandum*³²

³¹ Yves Hivert-Messeca, *La Laïcité, Valeur universelle*

³² C.Q.F.D.

4. Les dérives naturopathiques

Nous avons abordé l'échec de l'éducation, et le gouffre qui sépare dorénavant les scientifiques, les chercheurs, les « intellectuels » et le commun des mortels qui a fait, peu ou prou, quelques études supérieures ou pas ; ou qui, par bonheur, a pu s'intéresser par lui-même aux évolutions scientifiques, philosophiques et sociétales. Si son goût pour la connaissance a porté ses fruits, il n'aura pas manqué d'interroger le passé sur l'origine des choses et trouvera dans l'épistémologie et dans l'histoire des sciences une source inépuisable de réflexions.

Pour les autres - ceux qui n'auront pas eu la chance de pousser leurs études suffisamment loin et qui n'auront pas développé une curiosité appropriée pour étudier par eux-mêmes, ou bien que les accidents de la vie leurs auront interdit l'accès aux éléments de la culture, des laissés pour compte, en quelque sorte – il ne restera, hélas, que le chemin de la facilité. Sans compter ceux qui auront acquis de nombreuses connaissances et ne savent pas les rendre disponibles.

Il est un domaine dans lequel s'exprime trop souvent cet « échec de l'éducation », qui équivaut au maintien ou au retour de l'obscurantisme, celui de la santé entre autres. La perte de confiance en la médecine moderne, concomitante à celles des repères idéologiques, a développé – dans ce contexte de post-modernité qui fixe l'individu sur lui-même - toute une panoplie qui font les choux gras de certains laboratoires : la naturopathie, l'homéopathie, le « bien-être » : les pseudo-alternatives.

L'homéopathie est intelligente : elle permet tout à la fois de « soigner » et de proposer aux adeptes d'accéder à des connaissances simplistes qui les valorisent (tout adepte a dans son sac un petit tube qui soigne tels ou tels maux). Le « bien-être » est la notion la plus vaste et la plus floue qui permet de vendre aux benêts, à des prix exorbitants, des savons, des huiles essentielles qui ne sont pas sans danger, des massages etc. L'imagination des promoteurs de salons du « bien-être » est sans limite. Ceci a ouvert un marché parallèle très juteux. Nombres d'associations dont certaines pourraient être soupçonnées de « dérives sectaires » ont vu le jour et s'enrichissent en vendant des stages à portée très limitée : comment voulez-vous enseigner les massages en trois ou quatre jours ?

Quel est donc le paradigme de cet axe de santé nouveau ?

« La nature est bonne ».

Qui n'a jamais entendu cette phrase ? : « Cela ne peut te faire de mal, c'est naturel ». Tout le monde.

Alors expliquons à nouveau : la nature n'est pas bonne, ni mauvaise d'ailleurs, elle est, tout simplement. Et les montagnes, les collines et les plaines sont farcies de plantes dangereuses voire

mortelles. Sans compter les champignons qui peuvent être comestibles, hallucinogènes ou mortels. Qui connaît l'histoire de l'homéopathie sait qu'elle ne guérit rien, qu'on peut la ranger au chapitre du placebo, et que, à ce titre, elle est assez puissante. Différentes expériences ont montré que le placebo, dans certaines circonstances peut aider, sur le plan psychologique, le patient.

Hélas, il nous faut bien constater, que dans ce domaine, de trop nombreux médecins sont complices de ces abus sur des personnes ignorantes et fragiles.

L'ignorance est devenue un marché.

Constat d'échec de l'éducation ou bien faudra-t-il concevoir, sans tomber dans une théorie du complot douteux, que l'ignorance fait l'affaire de certains ?

Les qualificatifs généralement attribués à l'homéopathie sont « Médecine douce », « Médecine naturelle » et « Médecine traditionnelle ».

Passons sur le premier de ces termes, l'utilisation de l'adjectif « douce » n'étant là que pour faire paraître « dure » la médecine moderne. En fait une technique médicale n'est ni « dure » ni « douce », elle est, ou n'est pas, efficace. Ensuite, tout est question d'utilisation et de rapport efficacité/risque.

Le qualificatif de médecine naturelle mérite lui, plus d'attention. D'abord parce qu'il s'appuie sur l'inconscient rousseauiste, pour lequel la nature est bonne et les créations humaines mauvaises. Le mythe du bon sauvage a encore frappé ! Peu importe l'éradication de la variole, la disparition de la polio, la maîtrise des maladies infectieuses, les progrès des anticancéreux et des antiviraux. Peu importe la libération des enfants-bulles grâce à l'apport des thérapies géniques. Peu importe que les peuples, encore privés, hélas, des progrès médicaux survivent dans des conditions désastreuses avec une espérance de vie deux fois plus faible que la nôtre...

D'ailleurs l'opposition médecine naturelle médecine moderne est un faux problème. En effet, nombre de médicaments actuels sont extraits ou copiés de molécules présentes dans la nature. Depuis l'aspirine, héritière de la décoction de feuilles de saule, jusqu'à l'extrait de pervenches et aux taxicoïdes de l'écorce d'if utilisés en chimiothérapie anticancéreuse. Ce que fait le chimiste, c'est extraire la molécule active, la synthétiser, ou en trouver une nouvelle qui présente des groupes fonctionnels équivalents, dans l'espoir d'en éviter les inconvénients, ou de rendre le remède plus efficace.

L'homéopathie est-elle enfin une médecine traditionnelle ? La réponse est claire. L'homéopathie est d'apparition récente (fin du XVIIIe siècle) et est le fait de « l'illumination » d'un seul homme, ce qui la rattache plutôt à une secte qu'à une tradition séculaire.³³

Il est fort probable, que malgré nos mises en garde, les charlatans aient encore de beaux jours devant eux...

³³ <http://www.zetetique.ldh.org/homeo.html>

5. Psychanalyse : les livres en blancs et les livres en noirs

En septembre 2005, paraissait aux Editions des Arènes, *Le livre noir de la psychanalyse*, un pamphlet violent et fortement médiatisé. En février 2006, était publié *L'anti-livre noir de la psychanalyse* aux Editions du Seuil. Le premier est épais de quelques 800 pages et le second de 278. S'il est nécessaire de prendre position « pour ou contre la psychanalyse », au poids, il est clair que le premier l'emporte aisément. Après tout, pourquoi pas ? Le poids d'un livre pourrait être un critère patent ou tout au moins énergétique. Naturellement nous n'en resterons pas là. L'attaque contre la psychanalyse était larvée depuis plusieurs années, l'irruption, dans le monde du « psychisme » du « cognitivisme » remettait en question bien des paradigmes issus des études freudiennes. En effet, en février 2004, était remis au Ministre de la Santé Publique – Philippe Douste-Blazy, était alors en poste – un rapport, rédigé par l'INSERM³⁴ sur l'évaluation des psychothérapies. Ce rapport mettait en évidence, méthode scientifique à l'appui, que les thérapies cognitivo-comportementales (TCC) avaient une efficacité nettement supérieure aux thérapies issues de la psychanalyse. Evaluer des méthodes est la manière rationnelle de comparer des approches très différentes, et pourtant, le Ministre a passé à la trappe ce rapport, ce qui fit grand bruit à l'époque. Un grand bruit qui résonne encore aujourd'hui, et le conflit est loin d'être réglé à ce jour, il faut préciser que le rapport de l'INSERM avait été commandité par la Direction Générale de la Santé appuyée par deux grandes associations de malades mentaux – l'Unafam et la Fnap-psy. Que peut bien penser le public de cette controverse, alors qu'il est difficile de bien comprendre les différences entre un psychiatre, qui est médecin, un psychologue (bac + 5) – nous passerons outre, pour le moment, des différences de formations dans la psychologie – et un psychanalyste.

Ce qui peut paraître surprenant, c'est que le rapport ait été supprimé à l'accès sur le site de l'INSERM et que c'est bien la première fois qu'un ministre censure un organisme tel que celui-ci, qui fait l'unanimité et cela bien au-delà de nos frontières, pour son travail rigoureux. Pourtant, depuis bien longtemps, les psychanalystes se réclament de la science, mais confronté à l'épreuve de l'évaluation – comme toute discipline scientifique – la haine l'a emporté sur la raison comme le montre ceci :

Le paradigme biologique

Il postule la cause génétique des symptômes au nom du progrès des neurosciences, de la génétique et de la biologie. Il s'agit d'un néo-darwinisme social car il affirme l'inégalité des races. Il a changé de signifiant au cours du XX^e siècle sans changer de contenu. Seul l'eugénisme a disparu. Le

³⁴ [Institut national de la santé et de la recherche médicale](#)

*darwinisme social de Herbert Spencer a servi à justifier le racisme, de la ségrégation aux Etats-Unis à l'extermination des juifs par l'Allemagne nazie. La sociobiologie du zoologue Edgar Osborn Wilson affirme l'origine génétique des comportements sociaux : les inégalités raciales et culturelles expliquent les facteurs de risques des populations « dangereuses ». Ce racisme relooké est repris par la psychologie évolutionniste, l'anthropobiologie, etc. Peut-on envisager sérieusement de confondre cette idéologie avec la science ?*³⁵

Avec Spencer, revoici l'inné contre l'acquis. Spencer pensait que l'inné l'emportait sur l'acquis et que, donc, dès la naissance, tout est joué. Ce que plus personne ne défend, et surtout pas les neurosciences. De plus, comme on peut le constater, voici le retour de l'idéologie. Ce retour n'est pas innocent, il s'agissait bien pour l'INSERM de comparer et mesurer trois formes de psychothérapies. Lorsque l'on propose aux psychanalystes de se soumettre aux tests de l'évaluation, ils sortent leur sophisme grimé en idéologie.

Vers la fin des idéologies en psychothérapie ?

La psychanalyse n'a le monopole ni du cœur ni de l'inconscient. En revanche, les méthodes actuelles de psychothérapie l'interrogent non seulement sur ses fondements théoriques, mais aussi sur sa pratique et ses résultats. L'action magique de la psychanalyse, telle qu'on l'imaginait, a été remplacée par des « cures » de plus en plus longues. Les thérapies psychanalytiques brèves n'ont validé leur efficacité que dans les troubles de la personnalité où les thérapies cognitives sont également efficaces, avec des méthodes différentes. Le moins qu'on puisse dire est que les TTC³⁶ ou la thérapie interpersonnelle n'analysent pas le complexe d'Œdipe.

En revanche, dans le domaine de l'analyse : la « névrose », c'est-à-dire les troubles anxieux, les TTC apportent des résultats, là où ni la psychanalyse ni même les thérapies analytiques brèves n'ont d'effets démontrés. Ce qui met sérieusement en doute le modèle freudien de l'inconscient, dont la pierre d'angle est le complexe d'Œdipe.

*La recherche des composantes actives et des processus communs aux thérapies d'efficacité démontrée devrait aboutir au dépassement des querelles de clocher : ce qui est le cas dans de nombreux pays. L'objectif essentiel demeure l'amélioration des soins proposés aux patients et les changements de leur qualité de vie, et non la lutte pour une illusoire suprématie idéologique.*³⁷

Peut-on défendre la psychanalyse ? Certainement. En cherchant bien.

³⁵ *L'anti-livre noir de la psychanalyste*, Agnès Aflalo, Le Seuil, février 2006

³⁶ Thérapie comportementale et cognitive

³⁷ *Le livre noir de la psychanalyse*, Jean Cottraux, Les Arènes, 2005

L'efficacité thérapeutique ? Un problème mal posé.

Une autre critique actuelle porte sur son (la psychanalyse) hégémonie dans les disciplines sociales et psychologiques qui masqueraient les avancées nouvelles dans ces domaines. La psychanalyse, comme toute discipline, est incarnée dans des pratiques sociales et institutionnelles. A ce titre, elle peut être l'objet de dérives, d'exploitation à des fins partisans, de récupération pour des objectifs qui n'ont pas grand-chose à voir avec l'éthique psychanalytique. La lutte d'influence que se livrent actuellement, au sein de l'université, la psychologie clinique d'orientation psychanalytique et la neuropsychologie cognitive est en grande partie motivée par des raisons sociologiques de prédominance et n'a pas grand-chose à voir avec une confrontation réelle des corps théoriques. Confrontation qui, par ailleurs, ne peut avoir lieu car la psychanalyse ne se déploie pas dans le même espace épistémologique que la neuropsychologie cognitive construite sur des modèles dits « scientifiques ». Ceci dit, il est difficilement contestable que beaucoup de psychanalystes sont dans une position défensive qui ne les invite pas à respecter le devoir de curiosité et de connaissance des approches cognitives du psychisme.³⁸

Nous sommes bien d'accord, mais que signifie « le même espace épistémologique » ? Que la psychanalyse et la neuropsychologie cognitive n'auraient aucune racine commune ? Qu'elles n'auraient pas un Dernier Ancêtre Commun ? C'est faux, même s'il faut ranger l'un – la neuropsychologie – dans le domaine de la science et l'autre dans le domaine de la foi., ces deux domaines sont issus de la même aventure humaine. Devant l'absence d'étayage scientifique et de résultat, la psychanalyse puise son énergie et son existence propre dans une sorte de « croyance » théorisée proche de la religion. Cela pourrait expliquer la façade idéologique.

La psychanalyse a un avenir certain dans le monde des idées, mais il est regrettable qu'elle puisse encore exercer dans celui de la psychothérapie dont la réglementation est encore reportée aux calendes grecques, dans ce pays. *La psychanalyse est cette maladie dont elle prétend être le remède*³⁹.

Avoir un avenir dans le monde des idées, signifie que cette discipline a un présent, que les psychanalystes sont actifs dans un grand nombre de domaines. Peut-être également faudrait-il savoir ce que l'on entend par la locution « le monde des idées ». Le « débat public » se tient aux Assemblées par les élus qui nous représentent. La peine de mort a été abrogée grâce aux prises de positions des uns et des autres par voie de presse. Les différents textes adoptés concernant « l'acharnement thérapeutique », l'ont été parce que le débat public a été enrichi, toujours par voie de presse, par les intellectuels – dont des psychanalystes – qui ont apporté leurs contributions à

³⁸ Source inconnue

³⁹ Karl Kraus

l'évolution du débat d'idées. Ces différentes contributions sont nécessaires à « éclaircir » voire « éclairer » les différents concepts sociétaux émergents.

Même si, ici même, nous apportons une contribution pour éloigner la psychanalyse de la thérapie or donc, de la médecine, nous sommes nombreux à souhaiter que cette discipline continue à élever sa voix dans, notamment, les débats sur la bioéthique ou sur l'inné/acquis et ces exemples ne sont pas restrictifs.

Peut-être un jour les psychanalystes sauront faire preuve d'humilité en s'éloignant du concept du « croire » pour se rapprocher de celui du « savoir », en d'autres termes, qu'ils se persuadent enfin de ne pas avoir réponse à tout et à concevoir leur pensée comme un « option contributive », parmi tant d'autres, à la marche du monde.

6 . Il faut tuer les vieux

En 1729, Jonathan Swift, bien plus connu pour ses *Voyages de Gulliver*, publiait un pamphlet terrifiant connu sous le titre de *Modeste proposition* mais dont l'intégralité est *Modeste proposition pour empêcher les enfants pauvres d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public (A modest proposal : for preventing the Children of poor people in Ireland from being a burdun to their parents or country, and for making them beneficial to the public)*.

Dans ce texte, Swift, confronté à la misère dans son pays, proposait de consommer les nourrissons, comme une nourriture de fête :

En supposant que mille familles de cette ville deviennent des acheteurs réguliers de viande de nourrisson, sans parler de ceux qui pourraient en consommer à l'occasion d'agapes familiales, mariages et baptêmes en particulier, j'ai calculé que Dublin offrirait un débouché d'environ vingt mille pièces.

Une quasi apologie de l'ironie dont Jonathan Swift s'était fait la spécialité. Nous pourrions proposer d'appliquer cette fable ironique voire sarcastique à la problématique du vieillissement. Peut-être faudrait-il nous inspirer du film *Soleil Vert*, pour faire en sorte que la nourriture des vieux ne soit pas seulement destinée aux riches et aux plats de fête, mais soit largement distribuée. Si on applique cette proposition à l'ensemble de la planète, nous pourrions en plus éradiquer le problème de la sous et mal-nutrition et ainsi réduire les inégalités entre le Sud et le Nord. Nous sommes à même de comprendre que derrière l'ironie se cache le désespoir. La prise en charge des vieux, de leur accompagnement devient un problème visible par ses symptômes : la maltraitance des vieux dans les maisons de retraite.

Les journalistes finiront par transformer en marronnier les titres concernant la maltraitance des vieux dans les maisons de retraite. Qu'en est-il ? La maison de retraite est la seule institution où les résidents sont confiés à des non-professionnels. Les formations initiales des aides-soignants et des infirmiers ne comportent qu'un module insuffisant, la population est vieillissante et l'espérance de vie s'accroît. Il manque de lits pour héberger les personnes les plus dépendantes, les dispositions de l'Etat pour aider les « aidants naturels » sont insuffisantes. Va-t-on mettre en prison une aide-soignante victime de *burn-out* ? Ou bien va-t-on vraiment s'interroger sur ce malaise qui nous étire lorsqu'on parle des vieux ?

Quel regard portons-nous sur les vieux ? La manière stupéfiante avec laquelle on s'en débarrasse, dès l'âge de la retraite et même bien avant - globalement, il semble difficile de (re)trouver un travail à 50 ans – laisse à penser que *jeunisme* n'est pas un vain mot. Toutefois, le concept est tout à fait contestable, puisqu'il consiste à opposer les jeunes aux vieux. On voudrait nous faire croire qu'on aime pas les vieux parce qu'on préfère les jeunes. Ce flirt avec le sophisme ouvre une réflexion bien plus large sur les diktats des mots, des terminologies bien pensantes et politiquement correctes.

Commençons par le mot vieux : il ne serait plus d'usage de dire de quelqu'un qu'il est *vieux*. Le terme correct serait *personne âgée*. Encore quelques années et nous dirons *personne un peu moins jeune* et l'année suivante *personne légèrement moins jeune*. Et ainsi de suite, jusqu'à éradication du mot vieux. Tant que nous y sommes, éradiquons les vieux eux-mêmes, ainsi nous pourrions résoudre le « problème des retraites », des maisons de retraite... Les économies réalisées seraient substantielles.

Pour ce qui est de l'usage bien-pensant et quelque peu hypocrite des vocables, nous pourrions ici fournir la longue liste des mots, termes et adjectifs qui permettent à la société de masquer les problèmes derrière son petit doigt, et qui, *in fine*, rendent hommage à cet animal exotique qu'est l'autruche.

Nous utiliserons donc le terme de vieux en admettant qu'il désigne un état et non pas une qualité ou un défaut. Dans son acception générale (espérons-le), être vieux est inéluctable. Si on ne devient pas vieux, c'est qu'on est mort, et cela même si la pharmacopée fait des affaires juteuses avec les produits les plus divers qui ralentissent les effets du vieillissement et permettent aux pharmaciens de changer de 4x4 tous les ans.

Pendant longtemps, la religion chrétienne a relié la vieillesse au péché originel, le vieux est en état de péché et, par charité chrétienne, on va le recevoir dans un asile lorsqu'il sera indigent, peut-être pourrions-nous faire l'effort de penser qu'être vieux est un état que la science ne peut définir, que le vieillissement différentiel engage un processus, que l'âge futur est déterminé par deux éléments indissociables :

1. Il existe des capacités génétiques à bien ou mal vieillir (on connaît des familles de centenaires).
2. La pression environnementale contribue à la qualité du vieillissement (l'espérance de vie est plus basse dans les pays pauvres que dans les pays riches)

On peut imaginer que le christianisme a modifié sa position sur le péché et les vieux. Il vaut mieux, d'autant plus que les papes sont de plus en plus âgés et que la « *crise des vocations* » ne tend pas à valoriser le jeunisme au pays des soutanes.

L'OMS ⁴⁰ donne, à titre d'indication, 65 ans comme âge de la vieillesse. Cette organisation semble avoir oublié qu'elle est mondiale, car l'espérance de vie est bien plus importante dans les pays du nord que du sud... Il n'est pas très facile de devenir centenaire dans certains pays d'Afrique.

De toute façon, notre société, ici au Nord, est incapable de prendre soin de ses vieux. La science permet d'allonger la vie, mais esseulée, loin des responsabilités et des relations sociales. Le vieux devenu dépendant finira dans un Etablissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes (EHPAD), dépersonnalisé, il mourra à petit feu dans l'indifférence générale, alors qu'au même moment, dans le journal télévisé de TF1, à 13h, le journaliste évoquera ce « brave papy » rencontré au hasard d'un reportage.

Voilà qui est intéressant, le mépris, empreint de pitié, édicté par la religion envers celui qui a péché, fait place à l'odieux paternalisme du journaliste.

Décidément, notre société ne sait que faire de ses vieux.

Rentrons donc dans l'un de ces EHPAD, où les vieux ne sont pas spécialement bien traités, mais plutôt mieux que par la globalité de la société, et regardons mieux. Regardons bien en face ces vieux, qui sont l'apparence même de leurs rides qui a fait dire que *la vieillesse est un naufrage* ⁴¹, regardons-les bien au fond des yeux, ils étaient ce que nous sommes et nous serons ce qu'ils sont.

Le courage peut manquer, mais fuir devant cette réalité, ce n'est pas prendre la vieillesse pour un naufrage, c'est refuser notre futur, donc notre passé et pousser la négation de ce que nous sommes jusqu'au point de rupture : la lâcheté.

L'humanité, à l'échelle mondiale, est pour la première fois confrontée à ce double problème : le vieillissement de la population et la démographie galopante.

⁴⁰ Organisation Mondiale de la Santé

⁴¹ Attribué à Chateaubriand et repris par de Gaulle à l'assemblée nationale

Portrait d'une famille nombreuse



*Seul un pays authentiquement moderne était en mesure de traiter les vieux comme de purs déchets.*⁴²

⁴² Michel Houellebecq, *La possibilité du île*. in *On tue les vieux*, Christophe Fernandez, Thierry Pons, Dominique Prédali et Jacques Soubeyran, Fayard, 2006

Chapitre 2

Le jeu des échecs ou l'ambivalence de l'intelligence

Pendant très longtemps, on a attribué au jeu des échecs une vertu d'intelligence qui s'est exprimée dans les salons puis dans les compétitions « sportives ». Surnommé le « Roi des jeux », on peut se demander aujourd'hui si cette réputation n'est pas quelque peu usurpée car partiellement fantasmée.

Les origines très anciennes de ce jeu sont associées à différentes légendes. La plus célèbre d'entre elles raconte que le roi indien Belkib, qui régnait 3000 ans avant notre ère cherchait à tout prix à tromper l'ennui et promit une belle récompense à qui lui proposerait une distraction nouvelle, originale et attractive. Sissa, le sage, lui aurait présenté le jeu des échecs.

Très heureux de découvrir ce nouveau jeu, le roi Belkib demanda à Sissa ce qu'il souhaitait comme récompense. Celui-ci demanda de déposer un grain de blé sur la première case (l'échiquier en contient 64), deux sur la deuxième, quatre sur la troisième, et ainsi de suite pour remplir l'échiquier en doublant la quantité de grain à chaque case. Le roi accorda cette récompense en apparence modeste, mais son conseiller lui expliqua qu'il venait de signer la mort du royaume car les récoltes de l'année ne suffiraient point à s'acquitter de ce prix. En effet, il faudrait déposer sur l'ensemble de l'échiquier plus de dix-huit milliards de milliards de grains...

Portrait de famille : rois, reines, chevaux, fous et un homme en écorché vif



Le jeu des échecs est entré en Europe par l'Espagne musulmane aux alentours de l'an 1000. Mais pas seul... Les arabo-musulmans avaient également dans leurs bagages les chiffres indo-arabes et l'algèbre, la médecine avec Avicenne, la philosophie et les commentaires d'Aristote par Averroès.

Ils amenaient aux européens, en plein Moyen-Age, la Lumière d'Orient. Les chrétiens étaient hostiles à toute nouveauté susceptible de déstabiliser le « pied de la lettre » des messages bibliques. Le pape de l'an 1000, Sylvestre II, Gerbert d'Aurillac, premier pape français, se rendit célèbre par ses connaissances en sciences. Il n'est pas exclu qu'il ait repoussé officiellement ces avancées orientales et favorisé en « sous main » l'entrée en Occident de ces nouvelles connaissances.

Le jeu des échecs a poursuivi son chemin à travers le monde, fascinant les puissants dans lequel ils voyaient un exercice à la stratégie politique et militaire, comme l'ont fait Napoléon ou Catherine de Russie. Les combinaisons semblaient inépuisables et les « théories » des ouvertures, c'est-à-dire des débuts de partie, émergeaient dans la littérature. Il n'est plus possible aujourd'hui d'évaluer le nombre de livres publiés sur les échecs depuis un siècle.

Vint le temps de l'affrontement des idéologies avec le célèbre match Fisher/Spassky en 1972 à Reykjavik. Les deux acteurs incarnaient, Spassky le bloc de l'Est et Fischer celui de l'Ouest. Ce qui se passa sur l'échiquier semblait refléter – de manière complexe – l'état belliqueux de la guerre froide. Fischer gagna, mais n'a jamais représenté, dans les faits, autre chose que lui-même...

Et puis arrivèrent les recherches sur l'intelligence artificielle qui prit pour objectif, dans un premier temps de créer un logiciel informatique suffisamment puissant pour battre le meilleur joueur de son temps. Ce fut chose faite en 1997 par Deep Blue, l'ordinateur d'IBM, contre Gary Kasparov, alors champion du monde.

Depuis cette date, les responsables des différentes Fédérations ont bien du mal à figurer dans les médias.

Le jeu des échecs ne représente plus l'intelligence. Mais qu'est-ce que l'intelligence ?

L'intelligence serait la capacité d'un individu à découvrir, créer ou résoudre des problèmes afin d'acquérir les connaissances nécessaires pour s'adapter à son environnement et supporter ses modifications.

Certes. Ceci est la définition en usage dans le cercle de la neuropsychologie, spécialité de la psychologie qui s'autorise, un peu hâtivement, à mesurer l'intelligence à l'aide de tests qui tous semblent avoir laissé pour compte la notion - bien difficile à mesurer - issue des capacités

émotionnelles, qu'est la motivation. Peut-être bien que l'intelligence est très difficile à définir, donc à mesurer.

Intelligence : n.f. (du latin intellegere, comprendre)

1. *Faculté de comprendre, de saisir par la pensée ; ensemble des fonctions mentales ayant pour objet la connaissance conceptuelle et rationnelle. L'intelligence distingue l'homme de l'animal. □ Intelligence artificielle (IA) : ensemble des théories et des techniques mises en œuvre pour réaliser des machines dont le fonctionnement s'apparente à celui du cerveau humain.*
2. *Aptitude à s'adapter à une situation, à choisir en fonction des circonstances ; capacité de comprendre, de donner un sens à telle ou telle chose.*
3. *Etre humain considéré dans ses aptitudes intellectuelles. – Personne très intelligente.*
4. *Etre en intelligence avec qqn, s'entendre secrètement avec lui. – Vivre en bonne, en mauvaise intelligence avec qqn, vivre en bons, en mauvais termes avec lui. □ pl. Ententes, relations secrètes. Avoir des intelligences avec l'ennemi.*

ENCYCL. Les divers tests d'intelligences (Binet-Simon, NEMI, Terman-Merril, Wechsler-Bellevue, etc.) correspondent à des situations standardisées, et les interprétations qu'ils permettent, notamment en terme de quotient intellectuel (QI), restent toujours guidées par la théorie de l'intelligence qui a présidé, en psychologie, à leur conception. A côté des conceptions empiriques axées sur la vie courante (Binet-Simon par ex.), les théories structurales avancent des stades de développement (J. Piaget) ou des facteurs généraux (facteur G de Spearman), les théories hiérarchiques proposent une échelle des aptitudes et des savoirs-faire (C. Burt), et les théories componentielles décomposent l'intelligence en capacités ou opérations intellectuelles distinctes (L. L. Thurstone, Sternberg). Les deux questions de l'unicité de l'intelligence (avec l'opposition fréquente de l'intelligence pratique à l'intelligence abstraite) et des parts respectives de l'hérédité et du milieu sont toujours en débat.⁴³

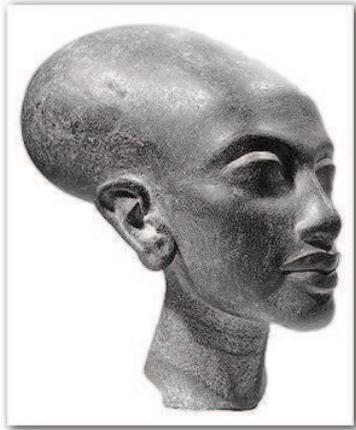
Quoi qu'il en soit, l'intelligence est sociale. On ne peut ni développer ni expérimenter l'intelligence seul, en faisant abstraction des intercommunications avec un groupe.

La bonne nouvelle dans ces définitions, c'est que l'on ne retrouve pas l'idée ou l'image de la « taille » du cerveau. On a souvent, par le passé, attribué l'intelligence de l'homme au volume de son cerveau. C'était sans fondement et on sait maintenant que, si l'organe de l'intelligence est le

⁴³ in *Le Petit Larousse Illustré*, 2004

cerveau, c'est son organisation et le nombre des connexions neuronales qui forgent les compétences.

Portraits de famille



Akhenaton



Cycliste

Et, puisque chacun y va de sa théorie et de sa définition, nous n'aurons aucune gêne ici à formuler la nôtre :

L'intelligence est la capacité à stocker des connaissances, des expériences et de les rendre disponibles.

Toutefois, la prise de conscience de soi, précède l'intelligence.

*Ego : ma vie, mon identité, mon destin... procèdent d'un récit multiple, variable, tigré, nué, colorié...que je me tiens, plus ou moins, à moi-même et que je tiendrais aux autres, s'il fallait. Quelque loyauté ou mensonge qu'il raconte, je trouverai toujours assez de détails en ma conscience propre pour le vérifier. Nul ne peut le falsifier. Quant à ma conscience, elle dépend, dès son émergence, d'une voix musicale ténue, temporaire, cassée, continue, qui organise peu ou prou le bruit de fond granulaire du chaos intime. Si je laisse croître le nombre et la variété des grains, j'aurai beaucoup de choses à raconter, mais disposerai-je d'un bon canal pour le faire ? Inversement, je puis dire des platitudes sans information que tout le monde et moi pouvons comprendre.*⁴⁴

⁴⁴ Michel Serres, *Récits d'Humanisme*, Le Pommier, 2006

Des platitudes sans information, il s'agit bien là du centre de l'intelligence sociale. Pour ce qui concerne le terme « platitude », il n'y a pas de commentaire particulier, par contre le « sans information » semble plus délicat à analyser. Si l'émetteur et le récepteur sont en présence, sous quelle forme que ce soit, l'objet aussi discret ou incongru puisse-t-il être n'est jamais sans information. C'est ce que nous appelons les « codes sociaux ». Il est difficile de les évoquer, la plupart d'entre eux sont d'origines culturelles et parfois peu visibles ils se rapprochent de ce que l'on nomme parfois « le langage du corps », locution inappropriée et la faute en revient sans doute au mot « langage », ici décontextualisé. Un code social, pourtant, semble bien être inné : le sourire, peut-être est-il même l'un des premiers signes de l'intelligence sociale.

Bien évidemment, mesurer l'intelligence est devenu un enjeu de la recherche en psychologie. L'Observatoire du Dialogue Social (ODIS) a proposé un outil d'évaluation le Quotient d'Intelligence Sociale, *permettant de mesurer et d'analyser les trois niveaux du dialogue* :

1. *L'attitude – Vouloir dialoguer : Volonté d'écoute. Ouverture d'esprit. Remise en question. Reconnaissance. Respect d'autrui. Objectivité. Ethique. Humanité.*
2. *La situation – Pouvoir dialoguer : Ouverture de l'environnement. Faculté d'expression. Possibilité d'être entendu. Réflexion. Possibilité de changement et d'innovation. Respect mutuel.*
3. *La capacité – Savoir dialoguer : Capacité d'écoute. Faculté d'expression. Capacité à organiser la réflexion. Signes de respect. Capacité d'animation.*

Ceci dit, il faut bien admettre que les chercheurs ont le droit de se tromper. Beaucoup se trompent et certains non. Ceux qui se trompent facilitent les recherches de ceux qui ne se trompent pas. Espérons que la littérature ci-dessus permettra à des scientifiques d'éviter l'erreur fatale qui consiste à créer les outils de mesure et d'évaluation avant même d'avoir élaboré et expérimenté le concept...

Dans le registre des erreurs, il en est une, en matière de recherche et compréhension de l'intelligence qui fit couler beaucoup d'encre : la phrénologie.

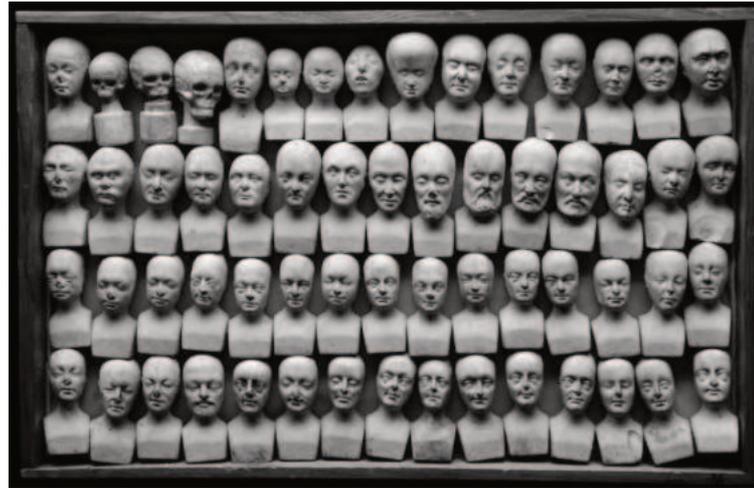
La phrénologie est une théorie défendant l'idée selon laquelle les bosses du crâne d'un être humain reflètent son caractère et ses capacités. C'est de cette discipline, maintenant disparue, qu'est née « la bosse des maths », mais aussi la théorie du « tueur né ». Il est difficile lorsqu'on aborde le sujet de l'intelligence de ne pas revenir à cet apparemment inusable débat inné/acquis.

*Les bonnes hérédités engendrent leurs semblables.*⁴⁵

⁴⁵ Les gabarits phrénologiques, 1939

Les dérives furent nombreuses autour de la phrénologie. Chaque fois que l'intelligence sera abordée, il faudra se méfier des dérives possibles et en particulier celles qui voudraient étayer des théories racistes en prenant appui sur la science. Ce que firent les nazis.

Portraits de familles phrénologiques



L'intelligence, la pensée, le langage.

L'acquisition des signes par l'enfant de l'homme entretient avec le développement de l'intelligence et l'invention du monde une relation d'influence réciproque. Médiatrice, la parole confère à l'enfant, en représentation, la maîtrise des choses.

*Le signe linguistique est de l'ordre de l'intelligence conceptuelle. En deçà d'elle, deux phases affleurent, dont l'espèce humaine n'a apparemment pas l'exclusivité. Les chimpanzés possèdent l'intelligence sensori-motrice, qui leur permet de reconnaître les objets extérieurs et d'adapter leur comportement à ces objets. Ils peuvent aussi, moyennant éducation, acquérir l'intelligence représentative, c'est-à-dire celle du symbole comme notation différée d'objets in absentia. Mais l'intelligence conceptuelle, qui est liée à des signes arbitraires et non à des symboles, paraît n'être qu'humaine.*⁴⁶

Il n'est pas possible pour l'instant d'établir un modèle qui permettrait de comprendre la relation entre la pensée et le langage. Même si la tentation persiste à vouloir croire que le langage est l'expression de la pensée, ou en d'autres termes que la pensée sous-tend la parole, il est fort probable que la pensée ne sous-tend pas plus le langage, que le langage ne sous-tend l'écriture. Ces formes de digressions densifient l'organisation de la pensée, du langage et de l'intelligence.

⁴⁶ Claude Hagège, *L'homme de paroles*, Fayard, 1985

On ne peut réduire l'intelligence à de la pensée abstraite. Ou alors, il faut y adjoindre un autre élément : la représentation mentale.

L'exploration de la pensée sociale précoce, et en particulier de l'attribution d'intentionnalité est particulièrement stimulée aujourd'hui par les cadres théoriques qui postulent qu'une « théorie de l'esprit » fonctionne comme une composante modulaire des comportements sociaux humains. Première pièce de l'attribution d'intentionnalité, la reconnaissance précoce de l'humain comme doué d'intention communicative peut être inférée à partir de paradigmes simulant un dysfonctionnement de la communication chez le partenaire adulte. On peut distinguer deux grandes étapes dans cette reconnaissance de l'intentionnalité des personnes : dès 2 mois, le bébé perçoit si sa mère n'est pas « en phase » avec lui et s'en émeut, preuve non seulement qu'il a formé des attentes de communication, mais qu'il attribue la responsabilité de leur pertinence à son partenaire ; dès 6 mois, le bébé étend ces attentes à toute personne, fut-elle inconnue de lui. Il manifeste ainsi précocement une capacité d'attribution implicite d'intentionnalité sociale à la personne humaine. Autres candidats-précurseurs, l'imitation synchrone et son corollaire, la reconnaissance d'être imité permettent l'alternance entre expression et attribution d'intentionnalité. Enfin, l'attention conjointe et la « lecture du regard » représentent une autre catégorie de pré-requis, complémentaires des précédents, et assurant la filiation entre voir et savoir, entre indices observables et états mentaux inférables. L'accès plus tardif à une compréhension explicite de l'intentionnalité comme explication ultime des comportements humains plaide en faveur de l'importance de la lecture mentale dans l'élaboration d'une compréhension ontologique des rouages des comportements, si complexes soient-ils.

[...]

Lorsqu'on a compris l'origine informationnelle du savoir et du croire-savoir, lorsque l'on a admis que la représentation du réel peut être différente pour des individus différents, lorsqu'il est devenu évident que l'on agit selon des mobiles et que l'on peut influencer (voire provoquer) certains comportements d'autrui en créant les mobiles qui vont conduire à ces comportements, de même que l'on peut être l'objet des calculs d'autrui, alors, notre intelligence sociale est capable de rivaliser en complexité de raisonnement causal avec l'intelligence appliquée au monde physique. Précoce, sans cadre théorique autre que celui de notre théorie de l'esprit, utilisable en toutes circonstances sociales, déployée avec une si déconcertante facilité qu'elle est restée longtemps sous-estimée, l'intelligence sociale sert à se repérer dans le dédale des états mentaux des autres, à s'expliquer à soi-même et à anticiper les comportements

*des autres, elle est un exceptionnel organisateur du monde humain, créant et dénouant sans cesse les scénarios de nos mentalisations du réel.*⁴⁷

Nous pouvons retenir la dernière phrase *dénouant sans cesse les scénarios de nos mentalisations du réel*, car ces scénarios seront toujours disponibles à nos esprit, à la condition absolue de les rendre disponibles. Cette disponibilité que nous avons évoquée avec cette définition de l'intelligence dans laquelle la « disponibilité » a une part conséquente dans l'attribution même du mot « intelligence ».

Donner un contenu à cette « disponibilité », n'est pas chose très simple. Elle consiste à relier entre elles des informations qui sont, *a priori*, sans rapport aucun. Cette absence apparente de rapport occasionne une difficulté supplémentaire de rappel. C'est la part explicite de la constitution de l'intelligence : apprendre à rapprocher l'irraprochable, à faire cohabiter des concepts éloignés et sans liens directs, marier l'usage et l'impensable, le narrable et l'inénarrable, l'image et le concept, ce que nous pourrions nommer « la théorie du grand écart ».

⁴⁷ Jacqueline Nadel, *Le développement de l'intelligence sociale*, Intellectica, 2002

Chapitre 3

Disparition de l'espèce humaine et revanche du cryptozoïque

Peut-on ne pas faire d'anthropocentrisme ? Avant de tenter de répondre à cette question, ou tout au moins essayer d'éclairer ce propos, rien ne vaut une définition de dictionnaire, afin d'être bien d'accord ce sur quoi on palabre.

In Le petit Larousse illustré 2004 : **Anthropocentrisme** n.m. Conception, attitude qui rapporte toute chose de l'Univers à l'homme.

Ce n'est peut-être pas la meilleure définition – peut-être disposez-vous, vous-même d'une définition bien meilleure – mais nous l'utiliserons ici. Illustrer l'anthropocentrisme, n'est pas chose aisée, mais nous pourrions prendre pour exemple cette réflexion qu'on entend fréquemment, « ce (mon) chien est gentil ». Un animal gentil cela, comme chacun sait, n'existe pas. « Gentil » est un mot qui désigne la qualité d'un être humain. Même exemple avec la nature, qualifiée parfois de « généreuse » ou « belle ». La nature est, voilà tout. Tout le reste n'est que subjectif. Quelqu'un trouverait la nature moche, que cela ne devrait en aucun cas nous choquer. Mais, le propos courant, la pensée unique nous indique que la nature est belle. Nous avons tous entendu dire que « la beauté de la nature est la preuve même de l'existence de Dieu ! Dire que la nature est belle est donc le paradigme. Que penser de ceux qui écrivent nature avec un N majuscule ? Qu'ils pratiquent le déisme. Une sorte d'animisme sous-jacent. Nous croisons tous des nostalgiques du chamanisme. C'est l'un des sens implicite du mot « alternatif », en médecine tout particulièrement. Il ne vous aura pas échappé que dans la définition que le Larousse donne, « univers » est écrit avec un U majuscule, ce qui est douteux. Le mot « univers » est un nom commun et il n'est pas d'usage de mettre une majuscule à un nom commun. Mais revenons à l'anthropocentrisme par cet exemple : les scientifiques prétendent que lors de la dernière grande crise biologique dite du Crétacé, il y a 65 millions d'années, près de 70% des espèces ont disparu. Voilà une parfaite preuve d'ethnocentrisme. Pourquoi ? Mais simplement parce que ce chiffre est faux ! On se souvient bien de la disparition des dinosaures ou des ammonites, parce que ce sont des espèces « visibles ». On connaît les ammonites parce qu'il est aisé d'en trouver en grand nombre fossilisées ; mais les dinosaures sont bien plus célèbres ! Grâce à Jurassic Park ? Mais non, pas du tout. Jurassic park a été tourné parce que les dinosaures étaient déjà fort célèbres. Si on avait réalisé « Ammonite Park » il est probable que le succès n'eut point été le même ! Mais alors... Pourquoi préfère-t-on les dinosaures aux ammonites : parce qu'ils nous ressemblent ! Et oui, ils ont quatre pattes et une tête, comme nous. De fait l'homme ne s'intéresse, principalement, qu'au vivant qui lui ressemble. On s'intéresse, et on prend position sur la réintroduction des ours

dans les Pyrénées et des loups dans le parc du Mercantour. Saviez-vous qu'il est projeté de réintroduire des cloportes en Auvergne ? Non bien sûr, vous ne le savez pas, parce que c'est faux. Aucun journaliste n'en ferait cas – si c'eût été vrai – parce que ce n'est pas vendeur. Un autre exemple ? Cette biodiversité qu'il faut défendre, c'est bien parce qu'elle nous sert. Elle nous sert comme un domestique ou plutôt comme un esclave !

L'homme est une espèce qui a réussi. Que signifie « réussir », en terme d'évolution ? Pour l'évolution, une réussite est un succès adaptatif. *Il arrive même que le succès adaptatif provoque l'élimination des êtres vivants trop bien adaptés. En 1916, cinq cerfs Sika furent installés sur l'île Jam, près de Vancouver. L'écologie leur convenait, ils y vécurent si bien que, en 1955, on en comptait trois cents, magnifiques et en bonne santé. Lorsque soudain, ils tombèrent malades et disparurent en moins de trois ans. Aucune raison médicale ou accidentelle de mourir, pas de prédateurs, écologie parfaite. C'est un endocrinologue qui a découvert la cause de leur élimination : leur succès adaptatif ! Les cerfs heureux dans ce pays de cocagne, avaient tant proliféré qu'ils ne parvenaient plus à exécuter leurs rituels d'interaction. Le grand espace était trop réduit. L'harmonisation des brames n'était plus possible, car tous criaient en même temps Et leur surnombre avait détruit les pâtures qui leur convenaient auparavant. C'est leur succès adaptatif qui avait provoqué le phénomène de surpâturation qui les affaiblissait. La déritualisation du groupe provoquée par le surnombre avait limité l'espace et empêché les rituels au point que chaque cerf devenait un agresseur pour l'autre. On peut se demander si cette parabole éthologique ne propose pas une réflexion sur la condition humaine. Quelle est notre surpâturation, à nous êtres humains qui dominons la nature ? Chaque fois que nous obtenons un succès, nous en profitons tellement que nous le boursoufflons jusqu'à ce qu'il modifie l'environnement auquel on était adapté. Notre succès adaptatif vient de nous désadapter ! Jusqu'au XIX^e siècle, la mort était sale, quoi qu'en disent les images d'Epinal. Les enfants mourraient dans la diarrhée des toxicoses, les femmes dans le sang des couches et les hommes dans le pus des accidents. Lorsque les antibiotiques ont permis la victoire contre les germes infectieux, on en a tant donné que, conformément à la théorie darwinienne, cette action victorieuse a sélectionné les germes les plus aptes à survivre dans ce nouvel environnement et l'on voit réapparaître d'anciennes maladies infectieuses que l'on ne peut plus soigner : malheur au vainqueur !⁴⁸*

Peut-être faut-il modérer la pensée subliminale ou implicite de Boris Cyrulnik qui donne à penser que l'existence de l'espèce humaine tire à sa fin. C'est d'ailleurs un propos que je partage mais je pense qu'il est nécessaire d'y apporter quelques éléments supplémentaires. D'abord, ce qui est en

⁴⁸ In Le Monde, *Malheur au vainqueur !*, Boris Cyrulnik, 22 juin 2009

danger, c'est la pérennité, la permanence, de l'espèce humaine et bien entendu, beaucoup d'autres espèces que l'on nomme partout aujourd'hui la « biodiversité ». Généralement, en parlant de la biodiversité menacée, nous faisons allusion aux espèces qui nous sont nécessaires et, là encore, nous faisons de l'anthropocentrisme. Si 15 ou 20 % des espèces actuelles disparaissent cela sera profitable aux « espèces invisibles », notre cryptozoïque d'aujourd'hui, que l'on pourrait envisager en potentiel et qui saura utiliser les niches écologiques laissées disponibles, par l'homme notamment. Imaginons que cette crise biologique actuelle – et crise biologique il y a, soyons-en sûr – soit massive dans les décennies à venir et que tous les primates disparaissent, ce qui serait une crise grave, la vie reprendrait le dessus. Sans les Hommes... Pire encore, tout le groupe des mammifères disparaît... même lors de la crise de Cétacé, il y a 65 millions d'années, cela n'est pas arrivé. Les niches écologiques vacantes seraient plus vastes encore et une dynamique évolutive se mettrait en place d'une manière à peine imaginable. Le vivant est « classé » en trois groupes maintenant, les archées, les bactéries et les eucaryotes auquel, nous humains, appartenons. Lequel de ces trois groupes postulera pour prendre possession des niches laissées vacantes ?

Toutefois, il paraît important d'évoquer l'une des raisons qui pourrait bien être la cause de cette possible disparition de l'espèce. Il faut convoquer cette période que Gordon Childe nommait, avec un abus de langage certain, la « Révolution Néolithique ». Il y a environ 10 000 ans, l'homme constate qu'il peut cultiver la terre. Son statut de « chasseur-cueilleur » se transforme en « éleveur-cultivateur » et passe ainsi de l'économie de prédation à l'économie de production. Dans laquelle... nous sommes toujours ! *Le Néolithique peut apparaître comme un âge d'or pour le genre humain. Homo sapiens découvre son pouvoir sur la nature. Il vit mieux et plus longtemps que ses ancêtres du Paléolithique, et l'humanité connaît une spectaculaire poussée démographique. Cependant, les réalisations qui caractérisent cette période d'épanouissement entraînent aussi des effets pervers. Le progrès est producteur d'entropie, il est sans cesse en quête de nouveaux déséquilibres, et le surplus d'énergie qui est ainsi généré se paye au prix de destructurations successives, du milieu naturel, d'une part, de la société des hommes d'autre part.*

L'acquisition de bien nouveaux et le développement de la vie urbaine contribuent à faire voler en éclat la solidarité profonde qui régnait au sein de la tribu. Le genre humain, qui ressentait intuitivement son homogénéité génétique, découvre ses différences, et invente des hiérarchies. L'écriture qui permet de constituer et de conserver une mémoire collective, représente, bien sûr, un immense progrès, mais cet outil merveilleux de communication n'est pas neutre, il contribue à modifier encore le comportement des hommes. En donnant naissance au mot, l'alphabet a projeté le genre humain dans un univers analytique et abstrait. Influencé par cette nouvelle façon de voir le monde et de communiquer avec ses

*semblables, homo sapiens sapiens commence à se percevoir comme un individu. La tribu explose. La dialectique du « Maître et de l'esclave » est née ainsi de la civilisation agraire et de l'écriture.*⁴⁹

Cet « univers analytique et abstrait » évoqué ici est sans nul doute cette capacité à créer des images mentales. La première épopée connue, celle de Gilgamesh⁵⁰, convoque les images de pays lointains pour aller dans celui des Cèdres, en quête d'immortalité.

Ces allers et retours entre biologie évolutionniste et évolution culturelle radicale, pourraient nous mettre en porte-à-faux entre sélection naturelle et impact de l'homme sur son environnement. L'homme, après avoir « obéi » à la nature en a-t-il pris le contrôle ? Serait-ce un effet réversif ? *L'effet réversif de l'évolution est ce qui permet de penser chez Darwin le passage entre ce que l'on nommera par commodité la sphère de la nature, régie par la stricte loi de la sélection, et l'état d'une société civilisée, à l'intérieur de laquelle se généralisent et s'institutionnalisent des conduites qui s'opposent au libre jeu de cette loi. [...] La sélection naturelle, principe directeur de l'évolution impliquant l'élimination des moins aptes dans la lutte pour la vie, sélectionne dans l'humanité une forme de vie sociale dont la marche vers la civilisation tend à exclure de plus en plus, à travers le jeu lié de la morale et des institutions, les comportements éliminatoires. En termes simplifiés, la sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle.*

Outil, Néolithique, écriture, religion, immortalité, sans oublier la démographie de « l'espèce qui réussit » et semble échapper aux lois darwiniennes. Il serait vain d'exhumer le darwinisme social à l'effet réversif de l'évolution. Ce serait opposer la barbarie à la Raison.

*Quid de notre avenir ? Les échanges de civilisation amorcent des symbioses ; les métissages divers se multiplient, et partout se manifestent des aspirations à une autre vie. Ainsi, c'est le même processus qui porte en lui menace et promesse. Nous allons vers l'abîme ou vers la métamorphose, et peut-être l'un dans l'autre. Il s'agit d'un nouveau et formidable combat interne à l'humanité entre Homo sapiens et Homo demens, où la rationalité close est au service de demens et l'amour au service de sapiens. De toute façon, il nous faut abandonner l'idée d'un monde maîtrisé ; déjà bactéries et virus⁵¹ nous ont fait savoir qu'ils sortent renforcés de tout ce qui cherche à les éliminer définitivement.*⁵²

Voici beaucoup d'éléments de notre évolution biologique et culturelle qui nous mènent à ce jour.

⁴⁹ Claude-Louis Gallien, *Homo Histoire plurielle d'un genre très singulier*, Quadrige/PUF, 2002

⁵⁰ Mésopotamie. XVIII^e s. avant notre ère.

⁵¹ Voir page 115

⁵² Edgar Morin, *Vers l'abîme ?* L'Herne, 2007

Et à ce jour, même si ma conviction est que l'équation réchauffement climatique naturel + démographie exponentielle + exactions humaines à l'encontre de l'environnement *avec son long cortège d'ombres défigurées*⁵³ = disparition de l'espèce humaine, il va sans dire que je ne baisse pas les bras pour autant. Nous allons nous battre, et s'il nous fallait une seule bonne raison pour cela, je dirais que nous allons nous battre pour nos enfants, pour **nos** enfants, histoire de poursuivre l'aventure mais aussi pour l'espoir, parce que l'espoir c'est la dignité et que nous pouvons vivre avec ou sans Dieux mais pas sans dignité. L'indignité est le drame de l'homme finalement. Ou plutôt que l'indignité, c'est l'humiliation. L'homme humilié se venge, le peuple humilié se venge comme un seul homme. Faire fi de l'humiliation c'est restaurer la dignité, et la dignité est une bonne raison – en soi – pour s'arc bouter à conjurer l'irréversible même s'il en coûte. Ce pourrait être un geste somme toute gratuit, mais digne.

Quoi qu'il arrive, la fin de l'humanité n'est pas la fin de la vie. Ce qui émergera nous est sans doute inconnu et issu, peu-être, de ce que nous avons qualifié de « Cryptozoïque », époque géologique où les familles et les espèces étaient si petites que nous les jugeons aujourd'hui comme quantités négligeables et qui seront demain les habitants des niches écologiques que nous laisserons vacantes.

Il n'y a sans doute pas lieu de faire montre d'un optimisme exagéré, la conférence de Copenhague sur le climat nous l'a démontré. Cette conférence a accouché d'une souris avec, de surcroît, un flingage en règle de cette réunion par le Président américain Barack Obama. Ce qui aura permis, à défaut, de découvrir que cet homme noir n'est pas un homme qui se trouve investi d'une mission d'espoir mais un américain Démocrate et Libéral.

⁵³ Hommage à Jean Moulin, André Malraux, 19 décembre 1964

Chapitre 4

De l'émancipation et de la « beauté » de la femme

Je vous invite à lire la page [95](#) de ce livre, afin d'alimenter le sujet qui nous occupe. Comme nous le constatons, ce chapitre est consacré au jugement de Nicéphore Niepce. Jusque là, rien que de très normal, hormis un détail qui a toute son importance dans le chapitre présent. On constate que le jury est composé exclusivement d'hommes. Dix jurés, un Maître de Cérémonie, pas une seule femme. A croire que l'auteur n'y a prêté attention, espérons tout de même que cela ne soit pas intentionnel... Par contre, nous constatons que des quatre témoins cités à comparaître, une seule est une femme. Certes, les greffières sont de jeunes filles, des enfants ; Sophie Calle n'aurait pu faire le déplacement, soi-disant... Serait-ce là purement fortuit ? Nous ne le pensons pas et allons tenter de le démontrer.

Le préambule de la constitution française du 24 octobre 1946 proclame le principe selon lequel « la loi garantit à la femme, dans tous les domaines, des droits égaux à ceux de l'homme ». Il y a donc moins d'un siècle que ce pays offre aux femmes des droits égaux à ceux des hommes. Le 21 avril 1944, une ordonnance accorde le droit de vote aux femmes. La question n'est plus aujourd'hui de savoir par quel processus de négociation (et entre qui.. ?) ce droit a été accordé, mais de comprendre comment on est arrivé là, c'est-à-dire dans quelles circonstances ce retard si considérable par rapport à d'autres pays – 1893 en Nouvelle Zélande, 1906 en Finlande, 1908 au Danemark, 1916 au Canada, 1920 aux Etats-Unis, etc. -, a pu s'accumuler au regard des autres communautés. La France serait-elle un pays conservateur ? Non, c'est un pays crispé.

Il serait bien inutile de faire l'étude éthologique des comportements animaux dans leurs relation mâle/femelle, pour comprendre que chez *Sapiens*, un léger dimorphisme sexuel les différencie. Est-ce la seule raison qui a permis – autorisé – l'homme à dominer et asservir la femme ? la pérennité de l'espèce est pourtant assumée par les deux parties... Oui, peut-être que finalement c'est seulement parce que l'homme peut imposer, par la force, sa domination. Nous ne prendrons pas ici en considération les aspects « psychologiques », sur lesquels les psychanalystes ont glosé tout leur saoul : la femme qui transmet la généalogie (un homme – hormis les nouvelles techniques de recherche ADN – n'a pas les moyens d'être rassuré sur le fait qu'il est bien le « père »). Le moyen d'en avoir la certitude est d'être le seul mâle qui puisse s'approcher de la femelle dont le corollaire est l'enfermement, physique (femme au foyer), psychologique (non accès à l'éducation).

Les choses évoluent donc, avec le droit à l'avortement, la pilule contraceptive, c'est-à-dire l'affirmation de disposer de son corps ; même, si force est de constater que l'évolution est plus prégnante sur le papier, décrets, ordonnances, lois, que sur le terrain. Peu de femmes sont en mesure d'exercer un pouvoir. A ce degré de civilisation ceci ne concerne plus seulement les femmes, mais l'humanité entière et porte un nom : le racisme.

Un racisme larvé et particulièrement sordide qui a pour incidence de faire considérer la partie mâle comme dominante, laquelle considère la partie femelle comme une sous-espèce. Bien entendu, cet état de fait a été théorisé, légiféré et mis en application par les religions monothéistes. Dans cette histoire, tout le monde est complice, les pouvoirs religieux, politiques et parfois philosophiques.

Maintenant, la femme est, mal gré, bon gré, un produit sur le marché. La société de consommation inflige à la femme (et de plus en plus à l'homme) un modèle sous forme de silhouette qu'il faut adopter au risque de déplaire.

Portrait d'une famille monosexuelle



Ce modèle a ceci de particulier, qu'il trouve son origine sur un objet usuel et fort pratique, que nous possédons tous : le cintre.

*Le cintre est un objet conçu pour pouvoir y suspendre un ou plusieurs vêtements afin d'éviter qu'ils ne se froissent, et qui est pourvu d'un crochet permettant de l'accrocher en hauteur, le plus souvent dans une penderie.*⁵⁴

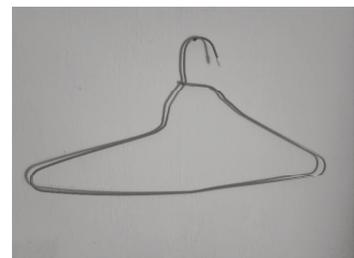
⁵⁴ [Wikipedia](#)

Les créateurs de mode sont les plus performants dans un domaine que l'on croyait réservé aux politiques : la langue de bois. En effet, ils prétendent rendre la femme plus belle, plus disponible, plus ceci ou plus cela, alors qu'ils n'ont qu'un seul modèle en tête : le cintre. Cet outil qu'ils habillent avant de le remettre à la penderie, et d'éventuellement en choisir un autre le lendemain. Ce doit être ça, la disponibilité... Femme-objet, si tu n'es pas sage, c'est-à-dire soumise, je te remise à la penderie d'où tu ne pourras sortir que pour...

...voter.

Le 21 avril 1944, en France, dans le pays de la Révolution et des Lumières, nous avons accordé aux femmes, le droit de vote. Supposons que nous nous décrivions dans les années à venir, nous proposons de prendre date (10 octobre 2010, ou 11 novembre 2011), pour donner enfin aux lampadaires, au téléphones portables, au voitures automobiles etc. le droit de se rendre aux urnes afin d'y déposer un bulletin secret.

Portraits de femmes en cintres avec droit de vote



Pour en revenir à la page [95](#) de cet ouvrage, nous constatons en effet le peu de représentativité féminine. Il y a deux explications possibles :

1. Peu de femmes ont pu prendre la place de « héros » dans l'histoire, les hommes ne leur ayant pas laissé la place, hormis quelques combattantes comme Louise Michel, ou comme symbole manipulé par les hommes, Jeanne d'Arc, parce qu'elle nous est vendue comme « pucelle », c'est-à-dire vierge et innocente, incarnant donc « le choix de Dieu ». Un peu

facile, mais ça a bien fonctionné et pour certains benêts comme pour les idéologues nationalistes, cela fonctionne encore.

2. L'auteur du texte (p 95) est tellement imprégné de cette culture sexiste et machiste qui nous environne, qu'il n'aura su faire la part des choses et s'extraire des mécanismes complexes qui mènent à l'exploitation de la femme par l'homme.

Les femmes ne sont pas l'avenir de l'homme comme le prétend le poète. En tout cas pas plus que l'homme n'est celui de la femme. Cette position ambiguë du poète, oscille entre celle du père et de l'amant/mari. Il est une forme de paternalisme ambivalent qui représente assez bien la synthèse père/mari/amant.

Ne reste plus qu'à s'améliorer et cela sans nuance. Soit les hommes continuent à exercer leur pouvoir et cela par la force des brutes, soit ils acceptent de concevoir la femme pour ce qu'elle est : une composante, pour moitié, de l'espèce humaine et *Homo Sapiens* deviendra ce à quoi nous aspirons tous *Homo Sapiens Sapiens*⁵⁵. Nous n'échapperons sans doute pas au culte de la raison, mais que faire d'autre lorsque l'urgence se fait « hiérarchie des priorités » ? Trouver chez la femme sa « totale humanité » est la condition *sine qua non* pour accepter les différences en se préoccupant des communautarismes, et reléguer une fois pour toute les obscurantismes au rang des curiosités historiques.

⁵⁵ Homme sage et savant

Chapitre 5

Le couple, paradigme en déliquescence

*Mets-moi comme un sceau sur ton cœur,
comme un sceau sur ton bras.
Car l'amour est fort comme la mort,
la jalousie inflexible comme le Shéol.
Ses traits sont des traits de feu,
une flamme de Yabvé.
Les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour,
ni les fleuves les submerger.
Qui offrirait toutes les richesses de sa maison
pour acheter l'amour,
ne recueillerait que mépris.*⁵⁶

Ce qui fonde le couple ? Le sexe bien entendu. Personne ne songerait à le contester. La nature du sexe ? La reproduction, même s'il est possible depuis un demi siècle de songer à se donner du plaisir sans pour autant se reproduire. La filiation est dans la nature, et le sexe en est l'instrument. Ce qui semble plus complexe, c'est la manière qu'a eue l'homme après le Néolithique et l'invention de l'écriture et de la loi, de s'arranger avec l'état naturel afin de l'enfermer dans un contexte précis, organisé et codifié.

- *Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours et assistance. Les époux assurent la direction morale et matérielle de la famille.*
- *Ils pourvoient à l'éducation des enfants et préparent leur avenir.*
- *Si les conventions matrimoniales ne règlent pas la contribution des époux aux charges du mariage, ils y contribuent à proportion de leurs facultés respectives.*
- *Les époux s'obligent mutuellement à une communauté de vie.*⁵⁷

D'un texte biblique aux origines incertaines mais, sans aucun doute, lointaines, la similitude de ce texte avec ceux de l'Égypte ancienne ou de Mésopotamie et le Code Civil contemporain, les orientations se dessinent, le texte ancien parle d'amour alors que le Code Civil offre un contrat,

⁵⁶ La Bible de Jérusalem, *Le cantique des cantiques*, Les Editions du Cerf, 1998

⁵⁷ [Articles 212, 213, 214, et 215](#) du Code Civil

en l'occurrence celui du mariage. Dans ces articles, le couple est élargi à la famille, c'est-à-dire que sont inclus *ipso facto*, les enfants à venir, la filiation. Les parents, par le mariage, préparent l'avenir des enfants. Bon courage à ceux qui découvriront ici ce fait.

Tout pourrait aller pour le mieux si ces intentions étaient suivies de faits. Mais, comme chacun peut le constater, le « modèle » du mariage et peut-être aussi celui du couple ne fonctionnent pas très bien. Le mariage a été et reste souvent religieux, et donne aux hypocrites la possibilité d'exercer leur talent en se mariant à l'église, se prétendant athées voire agnostiques et cédant à la soi-disant pression familiale pour se marier à l'église, au temple ou à la mosquée. Religieux ou civil ce modèle bat de l'aile tout en affichant une santé étonnante. Ce n'est finalement pas un paradoxe, car rien n'empêche de se marier plusieurs fois. Pour ça, il suffit de divorcer. On ne divorce pas dans le cadre religieux, mais sans problème dans le cadre civil. L'INSEE propose différentes études à caractère sociologique sur les divorces. On y apprend – entre autres –, et sans surprise, que les divorces sont plus nombreux dans les milieux défavorisés, que *trois personnes sur cinq ne se mettent pas en couple l'année de leur départ du domicile parental, et vivent donc seules pendant une période plus ou moins longue : 14% vivent seules pendant un an et 46% pendant au moins deux ans. A date et mode d'entrée en union et caractéristiques sociodémographiques fixés, les femmes ayant vécu seule pendant une année ont 16% de risques de plus de dissoudre leur union au cours d'une année que celles ayant quitté le domicile parental pour se mettre en couple.* Il y a beaucoup d'études de ce type. Après lecture de nombreux tableaux comparatifs, il apparaît que 45% des unions (tous âges et toutes durées confondus) se soldent par un divorce. Pas loin de 1 sur 2. On peut, sans risquer l'erreur, affirmer que le « modèle mariage » n'est pas très efficient compte tenu de sa vocation initiale : durer.

De plus, l'acte de mariage, les contrats de mariage, n'offrent pas de clause de résiliation explicite. Alors que c'est obligatoire pour tous les autres contrats, de quelque nature qu'ils soient...

Les prêtres catholiques ne sont pas confrontés à ce problème, puisqu'ils sont interdits de mariage (encore l'hypocrisie). *Initialement, dans la religion hébraïque de l'époque classique (premier millénaire avant J.C.), les prêtres juifs du Temple de Jérusalem étaient mariés et devaient cependant s'abstenir de toutes relations sexuelles pendant leur « tour de service » au Temple qui durait un mois par an, ce qui n'était pas si terrible... ce souci d'abstinence était lié non pas à une notion de péché dans « l'acte de chair » comme on le perçoit dans certains textes du Judéo-christianisme, mais plutôt à un désir de pureté rituelle comme dans les règles du « Casher » des juifs.* Le christianisme fait son entrée dans l'histoire, c'est-à-dire dans l'empire Romain, avec la complicité de Constantin le

Grand, et le célibat ne s'impose toujours pas. Bien plus tard, *au cours du XI^e siècle, un fait nouveau va se produire : les rois français tendent à rendre leur royaume héréditaire et en échange acceptent le principe de la dévolution héréditaire des titres de noblesse et des territoires s'y afférant. Tout le monde y trouve son compte : le roi qui est désormais assuré de la transmission de ses biens à son fils aîné et les seigneurs, qui bénéficient du même avantage, sans risque financier. Et oui, les nobles et la famille royale qui se targuent de leurs aïeux et de leur succession héréditaire qu'ils protègent avec force, n'ont obtenu cette hérédité que vers le onzième siècle... Donc, la noblesse d'Eglise qui doit appliquer le nouveau droit féodal aurait dû, elle-aussi, assurer le transfert de ses titres par voie héréditaire au décès ou au renoncement du titulaire.* Le pape, lui est élu. L'usage de l'époque est qu'il doit acheter, fort cher, ses électeurs, à la mort de son prédécesseur. Bien entendu, l'affaire s'avère rentable, car une fois son élection avérée, il vend les charges d'évêque... Il n'y a pas de petits profits... C'est le pape et non le roi qui nomme les évêques, il n'est pas question donc de rendre ces charges héréditaires, le risque d'une importante perte financière est trop grande. Le roi et le pape doivent donc s'entendre et coordonner leurs actions. Le pape possède le droit d'excommunier le roi, et garde ainsi ses prérogatives. Donnant donnant, gagnant gagnant... Donc on a interdit le mariage des prêtres et ceux des évêques, sont désignés comme « bâtards » leurs enfants dépourvus par conséquent de tout droit de succession.

L'opération s'est déroulée sous le pontificat du pape Caliste II lors du Concile de Latran en 1123.

Mais... Le célibat n'est pas la chasteté...

En effet, le sexe n'est pas encore déclaré péché mortel. En 1517, Martin Luther placarde, sur les portes de la cathédrale de Winttenberg, ses 95 thèses contre la « vertu des indulgences ». C'est la rupture avec Rome et le point de départ du Protestantisme institutionnel, appelé « la Réforme ». Le principal grief de Luther contre l'église de Rome est la paillardise de ce clergé catholique, papes inclus, ainsi que le luxe dans lequel il vit. Depuis cette époque, le sexe hors mariage est devenu péché mortel et interdit par les décrets de Trente. Le célibat des prêtres était déclaré.

Le célibat des prêtres est donc affaire d'argent et non de foi.

Le mariage est donc une drôle d'idée, un peu désuète, mais qui fait recette. Internet propose des « coach de mariage » et les jeunes filles romantiques se rêvent en blanc avec une histoire d'amour pour toujours...et 45% de divorces à la clé...

Le modèle du mariage ne fonctionne pas.

Peut-on proposer un modèle nouveau, différent ? Les psychanalystes, les prêtres, l'Etat nous expliquent que « la famille c'est important » et semblent disposés à composer avec les mœurs nouvelles, recomposition des familles, familles monoparentales, adoption par des couples homosexuels – lesquels réclament le droit au mariage, comme quoi on peut être homosexuel, le clamer haut et fort et stagner dans le modèle conventionnel - mariages, divorces, mariages divorces, mariages, divorces. Cela semble bien difficile de proposer un nouveau modèle – et lequel ? -, bien que dans une démocratie comme la nôtre, le privé ne concerne pas la sphère publique, même si parfois les lignes bougent, et dans l'ombre des chambres, on fait ce qu'on veut...

Le couple n'est pas la famille, le mot amour manque de sens ou en a trop, j'aime le jambon, mes enfants et ma femme. J'aime aussi le cinéma, le théâtre et la bande dessinée, sans oublier les langoustes, les raviolis et la mousse au chocolat ainsi que l'art moderne, les courses de formule 1 et le jazz...

Famille je vous hais, mais peut-être pas tant qu'il n'y paraît puisque l'enfer c'est les autres, que nous aurons bien du mal à dépasser le stade du clan avec ces familles composées, recomposées, explosées, à force de mariages et de remariages nous allons créer une famille tellement grande que la cité ne suffira plus à héberger les étrangers qui seront devenus des familiers. Alors, le clan sera trop grand et nous nous perdrons de vue et tout recommencera comme au début : une sorte d'Adam bien improbable rencontra une Eve désarmante de vérité, mais cette fois il n'y aura pas Dieu, alors on pourra se passer des éthologues qui menacent de nous édicter nos conduites.

On est bien ensemble.

On reste un peu.

Plus tard,

on verra.

Il nous faudra bien résoudre le problème de l'héritage, et pourquoi pas, du territoire et de la nation aussi.

Bon, s'il n'y a que ces petits problèmes domestiques à régler, nous allons faire ça vite fait et attendre le printemps.

Plus tard, bien plus tard, quand le couple, unité duelle par excellence, aura dissout la chasteté dans un réel autre que religieux, nous pourrons naviguer de concert avec les cris d'amour des oiseaux de mer.

Il y a des recours au dictionnaire qui ne manquent pas d'audace et de saveur :

*Couple : n. m. Homme et femme mariés ou réunis momentanément : ils forment un beau couple ; les couples dansent sur la terrasse. Personnes ou animaux réunis deux à deux : un couple d'amis, de pigeons. Math. Ensemble de deux éléments associés. Mécan. Système de deux forces égales, parallèles et dirigées en sens contraire l'une de l'autre ; valeur de leur moment.*⁵⁸

Pour ce qui est de la quête d'un nouveau modèle, ne cherchons pas plus loin que cette page du dictionnaire. Nous pourrions – vous et moi – être ensemble comme deux éléments associés, de force égale, dirigés en sens contraire l'un de l'autre...

Nous aurions la valeur de notre moment, en parallèle.

Mais... accepteriez-vous de danser sur la terrasse ?

Cela n'a pas d'importance, que nous dansions ou pas. La découverte est sous nos yeux, sans le délire épicurien et hédoniste qui alimente l'égoïsme et la dépression latente, nous aurons la valeur de notre moment...

⁵⁸ Dictionnaire encyclopédique Larousse, 1979

Chapitre 6

Psyché, je t'aime en abîme

Personnification de l'âme. Amante d'Eros, elle symbolise particulièrement la destinée de l'âme humaine aux prises avec les problèmes de l'amour humain et de l'amour divin. Son histoire allégorique, objet de contes populaires a été racontée par Apulée (Métamorphoses) et a constitué un thème favori des platoniciens et néo-platoniciens, qui y virent la promesse d'un bonheur éternel dans l'au-delà. Selon Apulée, Psyché était la fille d'un roi. Eros l'emmène dans un palais enchanté, où il lui rend visite toutes les nuits. Il lui promet que leur bonheur durera toujours, si elle ne cherche pas à connaître le visage de son amant. Les sœurs de Psyché lui suggèrent que son amant est peut-être un monstre. Une nuit, elle allume une lampe et contemple son amant. Mais une goutte d'huile tombe sur lui, il se réveille, s'enfuit et le palais s'évanouit. Alors Psyché se trouve en proie à Aphrodite, jalouse de sa beauté et qui lui fait trier les graines, la fait descendre aux Enfers, etc. Endormie d'un sommeil magique, elle finit par échapper à ces épreuves grâce à Eros, à laquelle elle est unie dans l'immortalité.⁵⁹

Portraits de famille



Miroir, suis-je toujours la plus belle, même si je est un autre ? Telle est la question posée éternellement par l'humain et l'humaine réfugiés dans le gouffre du miroir lequel renvoie l'image congrue et définitive des parois et des limites acceptables de l'être en soi peu satisfait du retour conçu par la lumière dans sa version matérielle de la jalousie de l'ennui mais fort en vigueur par les temps qui courent où le nombril a pris la place de l'essentiel représenté en abîme par l'absence ou l'erreur anxio-gène mais l'absence c'est mieux car vécue partagée par tous et porteuse de manière intrinsèque du dedans et du dehors comme un appendice du degré zéro de l'infini moite et corrompu par l'exégète soucieux d'en finir avec l'amour perdu éternellement paresseusement

⁵⁹ Grand Larousse encyclopédique, tome seizième, 1970

comme un Pilate qui s'en laverait les mains devant le miroir exsangue et fendu par la platitude de l'écho réverbère et puissant comme l'abîme qui le contient tout au fond du désir et de la volonté d'en finir avec cette petite mort ensevelie dans un désert étroit mais long mais long qu'il n'en finit plus de traverser les plaines ornées de neiges éternelles elles aussi bien qu'avec parcimonie en été soyons fiers de nos désirs arqués en déserts abscons ils serviront sans doute un jour ou l'autre à exulter un appétit de lion ou de papillon selon comme l'on se positionne dans le monde animal ou qu'on veuille s'en extraire afin d'échapper à cette punition sordide qui consiste à trouver un autre soi alors qu'avec soi c'est déjà difficile de vivre car se supporter est équivoque dans les mains graciles mais sans scrupules de l'autre agile et prompt à la manœuvre une solution consisterait sans doute à faire semblant de ne pas exister pour éviter les pièges de la mythologie grecque et ses dieux si peu divins et tellement proches de l'humain qu'ils s'y reflètent avec un certain plaisir d'où naît la confusion des genres si j'ose dire mais c'est sans importance de se tromper de genre pourvu qu'on ait l'ivresse et la nuit bue jusqu'à la lie et il est vain et prétentieux que d'oser interférer dans une recherche aussi passionnante que celle de l'autre de l'*alter ego* confiné quelque part entre l'absurde d'une situation inextricable dans laquelle le papillon semble s'interposer entre la représentation de l'amour sans fin et le miroir indisponible et rétréci en forme de sexe féminin ce qui lui convient bien et dans lequel on s'engouffre de toute façon et sans que cela ne soit dû au hasard ni à la spontanéité du refus de s'engager parce que l'engagement est négocié puisqu'il fait l'objet d'un contrat ce sera donc sans regret que pour l'éternité promise par Zeus à qui de droit voire même de passe-droit mais que peut-on y faire quand l'injustice divine n'a pas plus de sens et s'enfuit à l'envers je vous avais prévenu tôt qu'il y a un revers à la médaille remise à l'ancien combattant qui ne sait pas encore que sitôt sa décoration épinglée il sera lui-même remisé dans le grand cabinet noir de l'oubli alors avec toute cette peur qui rôde nous sommes tentés de trouver une moitié un pied de nez à la solitude tellement crainte et tellement insupportable à deux pourtant on nous entraîne tout petit à la relation sociale qui n'a d'autre objectif que de préserver l'espace privilégié du bavardage exponentiel en images que nous partageons tous et plus tard pour les plus grands il y a les séries pédagogiques à la télé dans lesquelles on nous explique encore que le monde est beau à deux que c'est naturel tout ça et que si cela ne nous convient pas tant pis fallait pas rater la première marche dans ce cas inutile d'insister même si on s'en passe pour toujours qui n'a jamais rimé avec amour nous avons les preuves par trois ou par quatre et par bien plus même si vous préférez attendre que l'inutile passion qui n'a d'occurrence que la reproduction et la filiation d'un monde qui est le nôtre et dans lequel nous avons une grave propension à nous raconter des histoires sans queue ni tête sauf pour ceux étourdis qui auraient oublié que la somme des savoirs ne conduit pas à la liberté mais à

la dépendance choisie et limitée dans le temps dans lequel sombrent les histoires divines comme celles de la famille c'est important dit-on la famille ces générations et ces générations cet enchevêtrement d'entrelacements car le tout est plus que la somme des parties avec le père la mère les enfants sans oublier la grand-mère générative et la certitude que l'âme n'existe pas fadas que vous êtes quelle folie ils sont tous fous je crois Isaac Newton dit qu'il sait mesurer le mouvement des corps mais pas la folie des hommes la vie nous montre à demi-mots que nous errons à mi chemin entre le clan et la banque du sperme et l'amour dans tout ça me direz-vous et bien nous n'en savons pas plus de peur de nous éclairer à la lampe à huile et qu'une goutte vienne alimenter l'étendue de nos mensonges avoués et la pesanteur effroyable des couplets tordus comme Capri c'est fini c'était la ville de mon premier amour ou encore j'ai crié Aline et autres inepties remâchées et régulièrement relookées dans le siècle dans l'époque et à l'endroit aussi c'est inutile vain et sans lendemain de crier aussi fort et s'époumoner ainsi car l'amour est sourd le saviez-vous ?

Chapitre 7

La base de signatures de virus a été mise à jour par Nicéphore Niepce en 1826

3 janvier 2006. La place Général de Gaulle, à Villecroze⁶⁰ a été vidée de ses voitures. Comme beaucoup de places de villages, elle s'est transformée, au fil des années, en sorte de garage pour des dizaines de véhicules. Autrefois, les véhicules étaient rares, les villageois se déplaçaient pour les admirer. Le premier à entrer dans ce village, en 1898, possédait un bouchon de radiateur en forme d'hélices d'avion - qui devait sans doute tourner avec la prise au vent lorsque la voiture se déplaçait - que je possède encore. L'hélice du bouchon de radiateur semble indiquer la volonté de confronter la technique au structurel de la nature. La force de l'hélice, confrontée au vent soulève l'engin. L'avion compense un peu cette hélice, ou ces ailes, que nous n'avons pas pour défier l'apesanteur. Mais en y regardant de plus près, après l'invention de la roue, il ne restait plus grand-chose à faire. Un inventeur qui ne fait pas grand-chose et ne découvre que par hasard, un inventeur n'aime pas beaucoup inventer « par hasard ». Il préfère qu'on dise de lui – en lui accrochant une médaille au revers de son veston – que son génie est absolu, qu'il a été propulsé tellement fort vers le ciel de l'invention, de la créativité, que seule une hélice énorme avait pu le mouvoir jusque là. Peut-être même qu'une double-hélice n'a pas été de trop pour le transporter au pays joyeux et léger des fulgurances.

Portraits de famille



La double hélice



Nicéphore Niepce

Ce jour-là, la gendarmerie venue de Salernes avec celle de Draguignan en renfort, avait bouclé la place. Plus aucun véhicule ne gâche le plaisir des yeux qu'offre ces vieux platanes dont la fonction principale est d'offrir aux villageois une ombre salvatrice, en été. Des barrières étaient dressées

⁶⁰ Var, France

afin que les spectateurs, fort nombreux, puissent assister à l'évènement sans toutefois pouvoir s'approcher et gêner la procédure. Procédure ? Evènement ? De quoi s'agit-il ? Et bien ce jour là, il a été décidé de juger [Nicéphore Niepce](#), inventeur officiel de la photographie en 1826. Le chef d'accusation ? Niepce est accusé d'avoir « tronqué la vérité avec une image vraie qui montre une réalité fausse ». Quelles sont les modalités de ce procès ? Nicéphore est assis sur une chaise, seul. Il n'a pas d'avocat, non pas qu'on le lui ai interdit, mais personne ne connaissait d'avocat, ce jour-là. De plus, le chef d'accusation est tellement particulier, qu'il n'est pas sûr qu'un avocat ait compétence sur ce sujet, ne serait-ce que pour en comprendre le sens. Devant lui a été dressé une longue table derrière laquelle sont assis le chinois ridé, [Jean-François Champollion](#), l'architecte en bottes et en cravate, [Pierre de Fermat](#), [Georges Fawcett](#), [Mozart](#), [Luca](#), [Sigmund Freud](#), [Adamsberg](#) ainsi qu'[Evariste Galois](#). [Sophie Calle](#) n'a pu faire le déplacement, retenue à Venise et [Paul Pignon](#), qui reste introuvable. Moi-même ai été convié à siéger. Nous serons donc 11 juges et mes deux filles, Ventoline et Temesta seront les greffières de ce procès. Vous imaginez la tête des journalistes, à qui on a refusé l'accès à cet évènement ! Pas d'image, ni photo ni film – c'est la moindre des choses – de ce procès. Les journalistes, qui ont plus d'un tour dans leur sac, ont déjà pris des dispositions afin de recueillir, à chaud, les témoignages. Certains spectateurs ont même déjà été payés par avance pour réserver l'exclusivité de leur témoignage. Un photographe du journal Libération a été reconduit *manu militari* par les gendarmes à la frontière d'Aups. Je résume donc : une chaise sur laquelle est assis Nicéphore Niepce, une longue table avec 11 juges, deux greffières légèrement en retrait, et au fond, à côté de la fontaine une petite tente a été dressée afin de protéger des regards, quatre témoins secrets. Pour la circonstance, les commerçants de la place ont été priés de baisser leurs rideaux. Les deux restaurants, dont l'un est tenu par un Danois, le Cercle de l'Avenir – sorte de bistrot associatif – et le ferronnier se sont conformés à cette règle et assistent au spectacle. Non ! Pardon ! Pas « spectacle », jugement ! Freud est aux toilettes, alors que de Fermat tonitruent afin qu'on lui porte à manger. Les autres sont calmes et devisent discrètement entre eux, l'architecte en bottes et en cravate – j'ignore toujours son nom, à ce moment, alors nous le nommons Architecte Bottes Cravate, ou plus simplement ABC – semble prendre en sympathie Evariste Galois (E). Le chinois ridé (LCR) et les autres sont sobrement et silencieusement assis. La charge qui les attend semble leur peser. Ventoline et Temesta son incroyablement sages ; assises en retrait, le dos bien droit et le crayon à la main. L'absence de Sophie Calle et Paul Pignon (PP) pose problème. Sophie, passe encore, mais nous avons imaginé que PP aurait pu être le Maître de Cérémonie, et n'avions personne en remplacement. Nous avons bien pensé à Charles Darwin, mais nous ne le connaissions pas assez. Personnellement, je veux dire. Nous avons donc improvisé et sollicité Wolfgang Amadéus

Mozart (M) afin qu'il tienne ce rôle. Il saurait, lui, tenir le rythme et la cadence de ce procès. Il accepta, sans enthousiasme, mais sans discuter. Nous étions prêts, la cérémonie pouvait commencer. Mozart demanda le silence, sortit de ses manches ses baguettes de chef d'orchestre et je commençais :

- Angel Michaud (AM) : Nicéphore Niepce (NN), vous êtes accusé d'avoir trompé la vérité avec une image vraie qui montre une réalité fausse. Avez-vous quelque chose à déclarer ?
- Nicéphore Niepce (NN) : ben, franchement non, je ne comprends pas ce que je fais ici, je n'ai rien fait d'autre que mon métier d'inventeur. J'ai inventé la photographie, certes, mais cela aurait pu être autre chose, le moulin à café ou la tondeuse à gazon ; et je vous pose cette question messieurs de la Cour, si cela avait été le cas et que j'eusse inventé le téléphone transportable, serais-je ici, à ce moment ?
- Georges Fawcett (GF) : vous déplacez le débat du fond vers la forme. Il ne s'agit pas de savoir ce que vous « auriez pu » inventer, cela, on s'en fiche ; ni de remettre en question votre métier d'inventeur. Avez-vous quelque chose à déclarer pour ce qui concerne votre invention, la photographie et le problème que pose le fait de tromper la vérité avec une image vraie qui montre une réalité fausse ?
- NN : je n'ai rien à déclarer. D'abord, je n'étais pas tout seul, il y avait Daguerre aussi, dont le nom est inscrit sur la Tour Eiffel alors que le mien non, mais aussi Henry Fox Talbot, outre-manche.
- AM (se tournant vers les juges) : qui veut dire quelque chose ?
- Jean-François Champollion (J-F) : moi !
- Luca (L) : moi aussi, mais cela peut attendre, je vous en prie mon cher Champollion
- J-F : merci. Ce que je voudrais dire concerne le fond, mon cher Fawcett. Certes, on peut reprocher à Nicéphore d'avoir inventé la photographie, mais il n'en a pas pour autant inventé l'image ! Bien avant les grecs et les égyptiens, l'image avait cours... Voyez, déjà, à Lascaux ou dans la grotte Cosquer, on trouve des gravures ; et rien ne se serait opposé à ce que les hommes de cette époque utilisent des photographies, s'ils en eussent disposé !
- Pierre de Fermat (PdF) : Je demande la parole ! Mon cher ami ! mon cher Jean-François ! Merci encore pour vos travaux qui ont éclairé nos mémoires ! Depuis, nous sommes tous des égyptiens ! Mais là, vous êtes à côté de la plaque ! En effet, nous ne faisons point le procès de l'image, mais celui de la fausse réalité donnée par la photographie ! Si vous le permettez, je vais développer. Que l'homme, dans son développement cognitif, inné et acquis, il va sans dire, ait pu s'enhardir à créer moult images mentales, qu'il ait pu, grâce à

sa dextérité de primate, reproduire, de quelle manière que ce soit, ces images, ne pose aucun problème ! Ce qui pose problème, c'est la photographie ! Un dessin, une peinture, restent subjectifs ! On se dit « Tiens, c'est comme cela qu'il se représente le pont d'Avignon », la photographie, elle, nous tend à portée de regard une image pseudo-objective ! Devant la photo, vous direz « tiens ! Voici le pont d'Avignon ! Messieurs ! Il y a danger ! » Si les citoyens se mettent, à un moment ou à un autre, à penser que ce qu'on leur montre sur les photos est la représentation – ne serait-ce qu'en reflet – de la réalité, mais où allons nous ?

- Evariste Galois (E) : bien parlé !

Sans doute était-ce là, la résultante d'une confraternité de mathématiciens. Mais au moment précis où Evariste Galois intervenait, un gendarme s'approche et demande à l'assemblée : *Etes-vous certains d'être au complet ?* nous nous regardâmes, nous comptâmes et force fut de constater qu'il manquait l'un d'entre nous. Freud ! Où est passé Freud ? *Parce que*, poursuit le gendarme, *il y a quelqu'un dans les toilettes qui est enrhumé. Peut-être s'agit-il de votre Freud ?* Allons-y, fis-je. Et nous voilà partis à la suite du gendarme afin de libérer Freud.

- AM : Sigmund, êtes-vous là ?
- Sigmund Freud (SF) : Mais oui ! bon sang ! libérez-moi !
- J-F : y-a-t-il un code qui me permette de découvrir le mystère de cette serrure ?
- Georges Fawcett (GF) : Sigmund ?
- SF : vous êtes encore là vous !? Je préférerais me faire libérer par quelqu'un d'autre !
- GF : restez calme, Sigmund, nous sommes tous là, nous allons vous libérer. Tout d'abord, décrivez-moi ce que vous voyez
- SF : ben, il y a une cuvette et aussi une chasse d'eau
- GF : faites demi-tour et regardez vers la porte, que voyez-vous ?
- SF : Il y a une poignée qui refuse d'ouvrir la porte !
- GF : Bien, nous progressons. Maintenant regardez un peu plus haut, que voyez-vous ?
- SF : je ne puis ! J'ai comme un blocage ! Je ne peux plus relever la tête !
- GF : quand vous sortirez, vous me ferez penser à pratiquer sur vous une petite TCC ⁶¹
- SF : Georges ! Vous êtes un pont !!! Heu non, je veux dire un con !
- GF (pour lui-même) : étrange lapsus, mais celui-là, je le lui laisse. (A l'attention de Sigmund) : Je vais vous aider. Ecoutez-moi bien. Enfant, je me cachais de ma mère des

⁶¹ Thérapie comportementale et cognitive

jours entiers, sans doute pour me venger ou attirer son attention. Je m'enfermais dans une petite cabane et mon esprit vagabondait ; je me donnais de la joie, pendant des heures, devant le portrait de Marguerite Duras.

- SF : Un pervers ! Vous êtes un pervers !
- GF : Et oui Sigmund, pervers je suis ; maintenant regardez au-dessus de la serrure, que voyez-vous ?
- SF : un verrou ! Il y a un verrou !

Sigmund déverrouilla la porte et sortit, rouge de confusion et de colère. Un attroupement s'était constitué spontanément autour de la porte des toilettes. Il y avait là les gendarmes, quelques villageois dont un serrurier hilare, heureusement aucun journaliste. Sigmund Freud ne décolérait pas, il fulminait alors que le groupe regagnait la place et son tribunal. Nicéphore Niepce attendait, toujours assis sur sa chaise. Un villageois lui avait apporté un verre d'eau. Tout le monde se rassit alors que Sigmund Freud vérifiait machinalement que sa montre à gousset se trouvait toujours dans sa poche.

- Mozart (M) : où en étions nous ? Messieurs reprenons !
- Pierre de Fermat (PdF) : je venais d'exprimer mon point de vue sur la subjectivité de la photographie.
- L'architecte en bottes et cravate (ABC) : je rejoins, dans une certaine mesure, le point de vue de Pierre, mais je voudrais toutefois rajouter que l'absence d'objectivité de l'image photographique tient également à ses aspects bi-dimensionnels et figés.
- Nicéphore Niepce (NN) : vous n'allez tout de même pas m'accuser, en plus, d'avoir inventé le cinéma ! je ne suis pas les frères Lumière à moi tout seul !
- ABC : Certes non ! Mais sans l'invention de la photographie, le cinéma eut-il été inventé ?
- Luca (L) : C'est intéressant ! Si vous évoquez le cinéma, parlons également des journaux, des revues, des affiches, de la télévision et d'Internet et tous les supports d'images possibles et imaginables !
- Sigmund Freud (SF) : Allons plus loin ! Vous énumérez les médias-supports-d'images présents ou futurs, mais évoquons ensemble les images du passé comme la peinture et la sculpture. Force est de constater que notre civilisation occidentale prend ses sources en Orient, mais c'est dans la Grèce ancienne qu'elle prend source avec la naissance de ce paradigme de la représentation qui a toujours cours actuellement. Il faudrait faire une « psychanalyse des peuples » pour comprendre le sens de nos images, par la grâce de

laquelle figurerait en bonne place les frustrations, la nostalgie et la question des origines. Mais que sont les images ? La part consciente de l'individu ou bien l'exacte interface entre conscient et inconscient ?

- AM : heu...
- Georges Fawcett (GF) : Pour la psychanalyse, on repassera ! Hormis une tentative dans votre ouvrage *L'homme Moïse et la religion monothéiste*⁶², vous n'avez jamais pu analyser les peuples.
- SF : c'est parce que j'étais coincé dans les toilettes.
- GF : Pourtant, il serait intéressant de redéfinir une fois pour toutes – et cela sans faire nécessairement le procès du Néolithique – ce que sont les peuples, les nations, sans les réduire à une simple consanguinité, mais en tenant compte des flux migratoires, parce que jusqu'à présent, nous n'avons qu'une lecture des peuples avec ses frontières acquises par le sang de la guerre. Que fait-on avec ça ? On continue comme ça ?
- L : Faire le procès du Néolithique, je ne suis pas contre, moi...

Sigmund Freud semblait mal remis de sa mésaventure dans les toilettes. A ce stade du procès, je ne me sentais pas très bien. Je trouve qu'on s'éloigne du sujet. Le sujet c'est Nicéphore Niepce ! Plus on avance, moins on parle de lui. Et puis, me demandais-je excédé, comment en est-on arrivé là ? Qui a eu l'idée de ce procès ? Ah mais oui ! Je me souviens ! Un soir de mi-lune, je revenais d'une fête et conduisais mon énorme 4x4 de pharmacien à toute allure en compagnie de la petite fille aux bracelets, Sophie Calle, Paul Pignon, juste avant sa disparition, et [Maria Callas](#) ; mais elle n'était pas vraiment avec nous, nous l'avions embarqué alors qu'elle faisait du stop, au bord de la route. Si je me souviens bien, elle devait donner un récital à Madrid. Elle n'était pas prête d'arriver... Quelques instants avant de récupérer la Callas, la petite fille aux bracelets nous demandait pourquoi les images existent. Question à laquelle tentait de répondre Paul. Maria Callas voulut se mêler à la conversation : *Les images ? dit-elle, c'est la pire invention du monde, surtout la photographie – les dessins, passe encore – mais la photographie vole l'âme des gens, il faut que vous le compreniez bien, l'image c'est l'intime d'une personne. Lui voler une image, c'est du viol ! Tout cela à cause de l'invention de Nicéphore Niepce ! C'est Jean-Félix Tournachon, peintre de son état et photographe reconverti, un traître en quelque sorte, plus connu sous le pseudonyme de Nadar qui a commencé à voler des images aux artistes, dont la célèbre photo de Sarah Bernhardt ! Ça l'a tuée ! Il faut organiser un tribunal pour juger Niepce !*

⁶² Sigmund Freud *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Editions Gallimard, 1986

Portraits de famille



Sarah Bernhardt



Maria Callas

Ni plus ni moins. Maria Callas proposait de constituer un tribunal afin de juger Nicéphore Niepce ! J'avais d'autant plus de mal à la suivre que son histoire d'image et d'intimité ne semblaient concerner qu'elle, et elle seule. Lorsqu'on me photographie, cela ne m'est pas spécialement agréable, mais je n'éprouve pas la sensation de me faire voler mon âme. Il faut dire aussi, que pour moi...l'âme... Cela n'existe pas, l'âme serait immortelle, donc... Nous n'allons pas revenir sur les religions. Nous laissâmes Maria au croisement des routes Madrid/Oslo. La petite fille aux bracelets dit qu'elle était d'accord avec la Callas. L'image, c'est l'âme. Et comme personne ne répondait ou réagissait, la petite fille au bracelet passa directement aux modalités : on l'organise où, ce tribunal ? Voilà, ça c'est passé comme ça. C'est la petite fille aux bracelets, coachée par Maria Callas qui a pris la décision de juger Nicéphore Niepce ! Ça alors ! Quand j'y repense... Maintenant je suis là, au milieu de tous ces gens qui semblent prendre très au sérieux leur mission.

- PdF : Je voudrais bien faire avancer les choses et recentrer le débat sur la personne de Nicéphore Niepce et son invention : la photographie. Certes, il y a un problème avec l'utilisation de l'image et même avec sa perception. On ne peut, je pense, associer la photographie – qui reste un procédé mécanique et chimique, je le précise – à la vérité. Que peut-on d'ailleurs associer à la vérité ? La justice ? Pas sûr ! Je pense que Niepce n'a fait que son travail d'inventeur finalement, je propose de clore ce débat et d'aller manger au restaurant le plus proche !
- EV : Je suis d'accord !

- GF : Messieurs ! Nous venons tout juste de commencer, alors continuons. Sigmund disait, tout à l'heure, quelque chose de tout à fait intéressant en limitant l'espace de nos propos à la civilisation occidentale. Je voudrais dire ceci : n'oubliez pas les iconoclastes qui détruisaient les images, ni les religions monothéistes qui – dans une certaine mesure – proscrivent les représentations. Cependant, prenons acte que la « civilisation de l'image » l'emporte aux quatre coins du monde, même dans les pays qui, pour des raisons religieuses, interdisent les représentations mais laissent entrer, dans les foyers, la télévision.
- Adamsberg (A) : Vous voulez sans doute dire que, finalement le monde de l'image est vainqueur et que ce procès n'a pas lieu d'être ?
- Le chinois ridé (LCR) : *Le tableau des antinomies de l'audiovisuel ressemble à celui de la Raison pure. Chaque thèse a son antithèse et aucune ne peut réfuter l'autre, en sorte que l'iconophobe et l'iconodule sont condamnés à vivre ensemble, et parfois dans le même individu. La juxtaposition des argumentaires, qui aidera à dissiper quelques illusions, confirme que, sur le fond, la question de l'image n'a notablement pas avancé depuis le VIII^e siècle.*⁶³
- M : Bien parlé monsieur le chinois ridé ! Il est midi, je propose que nous mangions quelque chose.
- ABC : Wolfgang, oui nous allons aller manger, mais auparavant, nous devons recevoir nos témoins. Le premier...
- L : Non, les témoins, c'est après manger. Ce que je voudrais dire, en réponse à notre ami le chinois ridé, et sur le fond du problème, c'est le rapport entre l'œil et le désir, *l'œil, ne visant pas à « consommer » suspend le désir. Il est la limite même du désir (et peut-être par là sa ressource) et le premier sens théorique. Ce n'est pas à partir de quelque physiologie mais du rapport entre mort et désir qu'il faut penser la lumière et l'ouverture de l'œil.*⁶⁴
- GF : Je conçois bien ceci, mais vous voudrez bien admettre avec moi que prétendre que « l'œil ne vise pas à consommer » c'est se faire l'avocat du diable ! A la différence du langage, l'image n'est consommable que par l'œil, et l'image est le support de tous les désirs du monde... que nous ne demandons qu'à consommer.

L'assistance s'est faite silencieuse après cette salve de tirades. Une sorte de respect mâtiné d'admiration enveloppait l'assistance et le public. Même les gendarmes avaient l'air penseur, c'est dire. Moi-même j'étais quelque peu ému par la profondeur de ces propos. A une vitesse

⁶³ Régis Debray, *Vie et mort de l'image*, Editions Gallimard, 1992

⁶⁴ Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, Editions du Seuil, 1967

vertigineuse, nous étions passés du procès de la photographie à celui de l'image. La photographie... un procédé qu'avait inventé Niepce, même si bien d'autres y avaient pensé avant lui, à commencer par Léonardo da Vinci. Ce silence humain était accompagné par les douze coups de midi. Elle sonne bien la cloche de Villecroze. Voyez, ou plutôt écoutez bien la cloche de Toulon, et bien ce n'est pas la même chose. Je n'ai rien contre Toulon, mais personne ne m'ôtera de l'idée que la cloche de Toulon sonne moins bien que la cloche de Villecroze. Vous me direz que pour un futur écrivain, je ne suis pas très bien parti... C'est évident, mais pendant que je vous parle de la cloche de Villecroze, cela m'évite de penser à ce procès grotesque dans lequel je vous ai emmené ! Vous comme lecteur, et moi comme acteur. La différence entre vous et moi, c'est que moi je suis en direct. Je suis dans le moment présent, alors que vous n'existez pas encore... Tant que vous n'aurez pas lu ce livre, bien entendu. Lorsque vous existerez – enfin ! – je serai votre passé, alors que pour l'instant vous n'êtes que mon futur. Vous suivez ? de toute façon, si vous ne suivez pas, ça n'a aucune importance car avec le décalage horaire, je ne suis même pas sûr que vous êtes en mesure de lire ce que j'écris. Vous allez vivre beaucoup de choses entre mon présent et le vôtre. Imaginez, par exemple, que juste après avoir mis le mot « fin » à la fin de cet ouvrage, il se passe quelque chose comme le 11 septembre ! Vous seriez assailli d'images, votre culture deviendrait différente de la mienne, dans mon présent et dans votre passé. Vous ne pourriez vous empêcher de coller au réel que je distille à mon présent, un peu de ce futur qui est le vôtre. Somme toute, c'est comme si vous lisiez un autre livre que celui que j'écris, ce qui accrédite, s'il est nécessaire, la thèse de l'inexistence de l'objet et à fortiori le livre, hors contexte humain. Comme dans toute généralité, il y a, non pas des exceptions, mais des choses non ordinaires. Par exemple, il serait parfaitement extraordinaire que quelqu'un lise ce bouquin dans vingt ans, compte tenu que je suis le 10 décembre 2009, là tout de suite. Dans mon présent, il va sans dire. Dans vingt ans... Je veux bien sortir ma boule de cristal, mais je ne suis pas très bon à ce jeu. On pourrait formuler plusieurs hypothèses. Je peux imaginer que dans ce laps de temps de vingt ans ils se passera vraisemblablement ceci : réchauffement climatique *of course*, pas besoin d'être voyant ou astrologue (c'est la même chose ?), une centrale nucléaire va exploser dans le style de Tchernobyl mais en plus grave, plein de gens se regarderont dans la glace en se demandant ce qu'ils avaient vraiment voulu dire avec cette « identité nationale »... Ils auront la tête de l'emploi. Nous avons tous la « tête de l'emploi » puisque la photographie, sur notre carte d'identité, le dit. Oui, mais la photographie ment, alors... je ne vais tout de même pas me demander qui je suis ! De la photographie, on est passé à l'image et si on continue sur cette pente dangereuse, c'est le réel que nous allons mettre en doute ! de toute façon pour ce qui concerne la photographie, qu'elle représente ou non la réalité, quelle importance, songeais-je dans mon

présent, il est tellement facile de truquer une photo, autrefois, on la retouchait, comme pratiquait Nadar et d'un coup de pinceau les gens semblaient plus jeunes, plus beaux ! Rien de plus simple que d'ôter une ride du visage ou une verrue sur le nez. Si on y réfléchit bien, nous avons tous une verrue sur le nez, dans notre passé ou notre présent, que l'on souhaiterait camoufler... Image et cosmétique, cosmétimage. Voilà, c'est ça le mot juste : cosmétimage ! Comme par magie ! Avez-vous remarqué que magie est l'anagramme d'image ? Non ? Regardez mieux !

Portrait(s ?) de famille ?



4 personnages se promènent
le long d'un fleuve.



3 personnages se promènent
le long d'un fleuve.

- Mozart : Angel ?

Perdu dans mes pensées, mais alors à des années lumières de mon instant présent, je ne me suis pas rendu compte que les débats du matin étaient clos depuis un moment et que tout le monde était parti manger. Ne reste que Mozart qui avait prononcé mon nom très doucement, comme avec prudence, et le silence... C'est vrai qu'après Mozart, le silence est toujours de Mozart. C'est un silence peu ordinaire, un silence intense mais sans tension. Etrange figure de rhétorique, mais c'est comme ça.

- AM : Vous n'êtes pas allés vous restaurer, Wolfgang ?
- M : Ben non. Je ne voulais pas vous laisser tout seul comme ça. J'ai bien remarqué le moment où vous avez décroché des débats. C'est à cause des propos philosophiques de messieurs le chinois ridé, Luca et Georges Fawcett ?
- AM : Non, je ne crois pas. Un peu de fatigue peut-être ou bien est-ce le fond des propos, ce procès sur la photographie est devenu celui de l'image, je crains que nous ne poussions jusqu'au réel.

- M : Oh, vous savez, on peut s'accorder aussi bien du réel que de l'image... Il suffit de ne pas y penser.
- AM ; Et vous, vous n'y pensez pas ?
- M : Ma spécialité à moi, comme vous ne l'ignorez pas, c'est la musique. La musique et le réel entretiennent un rapport étrange. La musique n'existe pas. Vous savez de la musique ce que ses supports vous en disent.
- AM : Ses supports ?
- M : Bien sûr les supports. De mon vivant, les supports étaient les instruments de musique, maintenant, en plus, il y a le CD, et tous ces moyens qui permettent de « mettre en boîte la musique », l'homme progresse dans le conditionnement. Le support est matériel et la musique immatérielle. Vous comprenez ?
- AM : Je crois. Mais vous savez, je suis sans doute le plus mauvais interlocuteur que vous n'ayez jamais eu car je n'écoute que très peu de musique ; un peu de jazz et de classique, et presque toujours en concert. Je ne suis pas friand des CD et des enregistrements en général.
- M : Oui je sais, ce n'est pas grave. Moi non plus je n'ai pas beaucoup écouté de musique. La mienne ? Elle me trotte d'une oreille à l'autre, c'est une sorte de clarinette à petite voix, et à grosse parfois, comme un hautbois.
- AM : Vous n'avez pas rêvé d'être écrivain, vous, quand vous serez grand ?

On mangeait ferme et sévère sur la terrasse du Cercle de l'Avenir. Pierre de Fermat servait tout le monde en vin avec générosité, sauf moi bien entendu, alors que Georges Fawcett faisait déborder les assiettes avec des spaghettis bolognaises. Freud ne mangeait que peu. Il est végétarien, je crois ? Luca parlait recherche scientifique avec Adamsberg qui lui demandait *vous arrive-t-il de vous mettre à la place de ce que vous recherchez ? Si je savais ce que je cherche, j'y mettrai bien mon nez !* et il but d'un trait son verre de Cabernet-Sauvignon. Nicéphore se trouvait assis à côté de Freud, mais ne lui parlait guère. Le chinois ridé prit son élan et explosa dans l'assemblée un sourire tel que les platanes en gardèrent à jamais les stigmates ! Je décidais de m'asseoir à côté de Sigmund un peu esseulé, alors qu'Evariste Galois marmonnait en jargonnant arithmétique.

- AM : Sigmund, ça va ?
- SF : Moi ? Oui. Vous, par contre, vous semblez affecté, un traumatisme d'enfance peut-être ?

- AM : Vous croyez, je n'ai pas beaucoup de souvenirs de mon enfance, mais je ne me souviens de rien de traumatisant.
- SF : On dit ça, on dit ça... Vous n'avez que peu de souvenirs, parce que vous ne voulez pas !
- AM : Mais pas du tout. Je ne passe pas mon temps à vivre dans mon passé. Je suis bien souvent plus préoccupé par mon présent !
- SF : Je pense que vous devriez passer me voir à mon cabinet.
- AM : Sigmund, je ne voudrais pas être désagréable avec vous, mais vous êtes mort le 23 septembre 1939, il y a soixante dix ans ! De plus, je n'ai aucune propension à passer des années sur un canapé, fut-ce au soleil, sous les cocotiers !
- SF : Je suis peut-être mort mais n'en suis pas moins vert ! Que diable ! Je ne suis pas un personnage de science fiction, tout de même !
- AM : Ne vous fâchez pas Sigmund, je vous aime, par vos écrits, lorsque vous évoquez des faits sociétaux, pas quand vous sombrez dans la rhétorique du psychanalyste qui consiste, comme chacun sait, par le biais du soin, d'obtenir un pouvoir sur les autres. Vous le savez bien... Si je croise un psychanalyste, il tentera de me persuader que je suis malade, d'une manière où d'une autre, avec sa manière obsessionnelle de me désigner son canapé comme le curé son confessionnal ! Bien entendu, il sait mieux que moi si je souffre et de quoi...
- SF : Mais personne ne vous oblige à consulter !
- AM : C'est vrai. Mais les écrits douteux de certains de vos élèves pourraient m'amener à consulter, *a fortiori* si je suis un sujet fragile... Heureusement les neurosciences nous montrent que jeter l'opprobre sur la mère d'un autiste est d'une exceptionnelle stupidité !

« Fait », me dis-je en le laissant avec sa consciencieuse amertume.

On va encore m'accuser de ne pas être gentil avec Freud, c'est sûr. Le repas s'éternisait et prenait l'allure d'un banquet. Il nous restait beaucoup de choses à faire : le test de Nicéphore, les trois témoins mystérieux et la conclusion. Les mathématiciens s'empoignaient parce qu'ils n'étaient pas d'accord à la décimale alors que Luca trépidait sur la table, le verre à la main. Champollion et Fawcett, s'échangeaient des plaisanteries salaces. Adamsberg frôlait le délire schizoïde, cédant à la tentation d'être un autre, puis tous les autres, l'altérité bascule parfois dans la crise identitaire, si l'on n'y prend garde. Nicéphore prenait garde de ne rien regarder, dès fois que sa persistance rétinienne l'emporte au delà du raisonnable, vers le révélateur. Il me fallait faire quelque chose, les

débats devaient reprendre rapidement, sinon, nous finirions à la nuit et à minuit... Il faut bien trouver quelque chose... Le temps passe, le temps passe aux cliquetis chronophages de la pendule luno-solaire métallique. Ici, paraît-il, tout finit par des chansons. Si je provoque la chanson maintenant on pourra immédiatement reprendre les débats. Je me portais volontaire à mes yeux, montais sur la table et commençais en hurlant :

- Ce n'est qu'un au revoir...
- La foule : mes frèèèères !!!

Il y a des jours comme ça où souffle l'esprit...

- Mozart : Greffières, faites entrer le premier témoin !
- Témesta : Tu y vas ?
- Ventoline : Oui, je veux bien, j'aime beaucoup ce témoin, mais le prochain, ce sera toi...

Elle se dirige vers la tente, ouvre le rideau qui masque l'entrée. Un homme en sort, il tient une clarinette à la main.

- M : Monsieur, veuillez décliner vos noms et qualités.
- WA : Je suis cinéaste, comédien, clarinettiste de jazz ; j'ai terminé il y a quelques années une psychanalyse très longue qui m'a amené à Lourdes. Je me nomme [Woody Allen](#).
- M : Savez-vous pourquoi vous êtes là ?
- WA : Pour jouer un morceau de jazz, non ?
- Jean-François Champollion : Mais pas du tout. Nous vous avons appelé car vous êtes cinéaste et donc fauteur d'images...
- WA : Ah bon. Tant pis. Je veux bien répondre à vos questions.
- Georges Fawcett : Vous disiez avoir suivi une longue psychanalyse. Pourriez-vous nous dire pourquoi ?
- Freud : Ah non ! Je ne suis pas d'accord, si le problème lié à la photographique relève de la sphère public, la psychanalyse, c'est privé !
- GF : Oh, Sigmund... C'est juste une question, monsieur Allen n'est pas obligé de répondre...
- WA : Ah mais si ! je veux bien répondre. En fait, pendant toutes les années de mon enfance j'avais un rêve que je ne pouvais pas réaliser. Ne pas réaliser un rêve, pour un cinéaste... C'est un peu comme parachuter un alpiniste en plein désert, offrir un livre à

un écrivain illettré, ou encore proposer à Uma Thurman de donner, de son vivant, son corps à la science. D'ailleurs, c'est à cause – ou grâce, c'est selon – à ce rêve inaccompli que je suis devenu cinéaste.

- GF : Peut-on connaître la nature de ce rêve ?
- WA : Bien sûr, enfant je rêvais d'être haltérophile.
- Angel Michaud : Haltérophile !? Mais quelle drôle d'idée ! Vous êtes bien sûr, qu'en fait, vous vouliez devenir écrivain ?
- WA : Ben non... Haltérophile, je voulais devenir, plus grand...
- GF : Mais pourquoi ?
- WA : parce que, voyez-vous, l'haltérophilie a ceci d'extraordinaire, qu'on ne retrouve pas dans l'art, ou dans la science d'ailleurs, c'est l'instantanéité du geste.
- GF : Développez...
- WA : Et bien un haltérophile est quelqu'un qui doit beaucoup sacrifier à l'entraînement musculaire... Sans compter la technique. Voici un homme qui passe des années à fournir des efforts continus pour en arriver à l'instant décisif, celui où il devra concentrer toute cette énergie, toutes ces années d'effort, en un microscopique instant. Si vous préférez, l'haltérophilie est un peu comme un entonnoir. L'embout le plus large symbolise la quantité d'effort fournie et le plus étroit le moment du drame, c'est-à-dire la synthèse du contenu de l'entonnoir ; la convergence de tous les efforts du monde. La psychanalyse m'a aidé à passer à autre chose.
- AM : A autre chose ? Comme quoi par exemple ?
- WA : Et bien maintenant, je me concentre sur mon swing, au golf. Il n'y a pas d'entonnoir, mais comme tout New-York joue, alors... Mais comme je sais que vous allez m'interroger sur l'image, je voudrais répondre de suite. Aucun des films que j'ai commis ne reflète quelque réalité que ce soit. Le cinéma, c'est la manipulation avouée et cela commence par la technique. Le cinéma n'existe que par cette particularité biologique qu'est la persistance rétinienne. Il n'a pas d'autre particularité. Le cinéma, c'est un ensemble de photographies qui défilent très vite... 24 images par seconde. Ça, c'est pour la forme, sur le fond et comme je le disais précédemment, mes films ne racontent que des histoires qui sont fausses. C'est vous, les spectateurs, par un subtil jeu de miroir, qui lui donnez l'apparence de la réalité. Je vous rappelle toutefois que mes films sont des fictions. Pour ceux, spécialisés dans le documentaire, c'est une toute autre histoire... Les documentaristes pensent dire la vérité et ne font, en fait, qu'exprimer des convictions. Rien ne me fait plus peur que les convictions. Les convictions servent à envahir la

Pologne et l'Irak. Du moins, ce sont, hélas, les convictions dominantes auxquelles je fais allusion. Vous remarquerez que je fais l'effort de ne faire aucun jeu de mots ou aphorisme, pourtant avec « allusion » et « illusion » c'eut été facile. Je peux m'en aller maintenant ?

Portraits de famille



Tiger Woods



?

- AM : Attendez, une dernière question. Vous avez pratiqué la photographie ?
- WA : Non, je n'ai pas d'appareil ni caméra. Je suis nul en technique, je n'y connais rien. Mais si vous le souhaitez, je veux bien vous parler de mon swing !
- AM : Merci, non. C'est gentil à vous de vous être déplacé...

Ventoline ramena Woody vers la sortie. Des admirateurs postés là lui demandèrent des autographes qu'il donna de bon cœur. Un gendarme lui demanda pourquoi il ne faisait plus de films rigolos. Il lui répondit *parce que, maintenant, c'est à mon tour de rigoler*. Il s'en sort bien Woody. On pourrait tout lui reprocher finalement, d'être dans son temps sans en être l'initiateur. Il flirte avec le réel quoi qu'il en dise. Sa vérité est celle de beaucoup et ses excès de générosité débordent bien largement le cadre étroit de ses images. Je sais que Mozart, sans l'ombre d'une hésitation va faire appeler le témoin suivant.

- Mozart : Témoin suivant !

Temesta se leva, morose. La morosité de Temesta se construit dans la lignée de ses nuits : elle cultive sa tendance à l'absence, ses yeux sont grands ouverts et font penser à ceux d'une chouette névrosée, son goût pour les mystères de la nuit dans laquelle elle erre jusqu'au jour, sans rien en

rapporter, pas même le moindre petit secret confié par la Lune. Elle va et vient comme un cumulo-nimbus noctambule. Elle passe. Elle passe comme mes nuits, sans commencement ni fin, sans arrangement préalable avec une étoile filante, archétype de l'antichambre obscure des promeneurs solitaires.

Temesta annonça :

- Madame [Lisa Maria Gherardini](#) !

Elle était là ! Je n'ai pas été informé de l'identité des témoins. Sauf pour Woody, ça, je savais parce que je l'avais entendu jouer de sa clarinette sous la tente. Il n'y a plus que Woody Allen pour jouer « à l'ancienne » le New Orleans jazz. Lisa ! Ça alors ! En chair et en os. Et en vêtements aussi. De lourds vêtements noirs, bruns et sépias, un décolleté habile qui laissait paraître son buste recouvert partiellement par ses long cheveux. Le silence se fit de plomb et même le mistral cessa son souffle rythmé comme pour ouvrir le rideau devant ce spectacle émouvant. Parmi les juges, aucun commentaire, pas un souffle, pas un mot. Elle salua l'assistance d'un sourire énigmatique sans que ses yeux, même, s'en fissent le reflet. Elle flottait sur le sol plutôt qu'elle ne marchait. Elle resta debout à côté de Nicéphore, ignorant le fauteuil que lui tendait un gendarme. Temesta la suivait, en marchant, elle, mais pas plus loquace que le public, les juges et le mistral.

- Adamsberg : Madame, savez-vous pourquoi vous-a-t-on convoquée ?
- Lisa : Non, mais je peux aisément me le représenter. Vous êtes un tribunal à image, c'est bien cela ?
- A : Pas vraiment, nous faisons le procès de Nicéphore Niepce. Le connaissez-vous ?
- Lisa : Non, pas du tout. Je n'ai jamais rencontré cet homme, mais je connais son invention : sa boîte à capter la lumière et par conséquent les images. Mon ami Léonardo avait conçu quelque chose, d'un peu différent, certes, mais d'avoisinant, la *camera obscura*.
- Pierre de Fermat : Nous vous avons convoqué Madame, parce qu'en ce qui vous concerne, vous êtes, si j'ose dire, une figure de proue. Votre image est connue dans le monde entier, grâce à ce tableau peint par votre ami Léonardo da Vinci.
- Freud : J'aimerais rajouter quelque chose, madame Lisa. Vous êtes connue parce que da Vinci est un grand peintre, mais vous devez votre célébrité également à votre incontestable beauté. Cette beauté n'est certes pas relative mais subjective. *Souvent, les théoriciens ne tiennent pas compte des innombrables variantes individuelles, des idiosyncrasies*

et des comportements déviants. S'il est vrai que l'expérience de la beauté implique une contemplation désintéressée, un adolescent perturbé peut très bien avoir une réaction passionnelle même devant la Venus de Milo. Il en va de même pour la laideur : la nuit, un enfant peut rêver, terrorisé, de la sorcière qu'il a vue dans son livre de fable et qui, pour ses petits camarades, n'était qu'une image amusante. Il est probable que beaucoup de contemporains de Rembrandt, loin d'apprécier la maîtrise avec laquelle il avait représenté un cadavre disséqué sur la table anatomique, avaient des réactions horrifiées comme si le cadavre était vrai – et, de la même manière, quelqu'un qui a subi un bombardement ne sait sans doute pas regarder Guernica de Picasso d'une manière esthétiquement désintéressée sans revivre la terreur de son expérience passée ⁶⁵. Bien entendu, je ne vous compare pas à Guernica, Madame Lisa ; mais je veux dire par là que vous n'êtes qu'une image, une icône.

- Mona Lisa : Je comprends ce à quoi vous faites allusion, mais ce n'est pas l'image que vous avez convoqué aujourd'hui, c'est la personne ! Je dis « j'ai été peinte » et la peinture n'est qu'une trace. Je ne suis donc pas l'objet du peintre, mais son sujet. De plus, c'est vraiment un hasard que je puisse être présente parmi vous, d'abord parce que ce tableau a beaucoup voyagé, il aurait pu être perdu, à n'importe quel moment. Vous pensez ! J'ai été peinte en 1505, pour ceux qui ont des difficultés avec l'histoire, c'est dix ans avant la bataille de Marignan. Ensuite, Léonardo aurait pu peindre quelqu'un d'autre ! Mais pour revenir à moi, finalement je suis presque plus connue que mon auteur, mais le plus intéressant, c'est le nom que Léonardo a donné au tableau : La Joconde !
- Angel Michaud : Intéressant pourquoi ?
- Mona Lisa : Parce que ce n'est pas mon nom, mais celui de mon mari : Francesco di Bartolomes del Giocondo. Léonardo a rendu célèbre le nom de mon mari avec mon image. J'ai étudié un peu votre présent et j'ai constaté que beaucoup d'hommes faisaient cela, se rendre célèbre en utilisant l'image de leur femme. Ça n'a pas tellement changé finalement. Ah si ! Il y a quelque chose que j'aime bien dans votre présent : le rugby ! Il y a de la noblesse dans ce jeu et que voilà de beaux guerriers... Il y a une équipe que j'apprécie particulièrement, ce sont les All Blacks ! Que d'élégance dans cette danse avant le match ! Et puis aussi, j'aime beaucoup Andy Warhol, c'est un artiste étonnant avec ses couleurs, ses boîtes entassées... Et puis, autre chose encore : inutile de vouloir juger qui que ce soit, vous êtes dans un non temps, ce présent n'est qu'illusion... Alors, vous voulez faire quoi ? De pâles illusions jugeant un faiseur d'illusion ! Ça fait beaucoup

⁶⁵ Umberto Eco, *Histoire de la laideur*, Flammarion, 2007

d'illusions à perdre, et à la fin, ne restent que les ombres. Ce que vous perdez en premier lieu, c'est votre temps ! Retournez donc dans votre présent douillet, à vous interroger sans fin sur vos vie approximatives. Quant à moi, je suis désolée, mais il faut que je vous laisse. J'attends un enfant et n'aimerais pas le mettre à ce monde, dans ce vide à vertige.

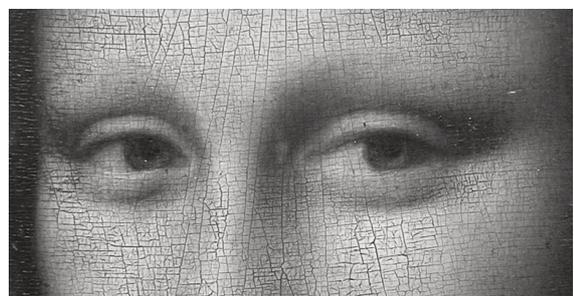
Et elle tourna les talons, comme ça. Elle repartit exactement comme elle était arrivée mais sans que Temesta ne la suive, cette fois. Je crus entendre un léger froissement de sa longue robe mais ne sais si c'est illusion encore...

- Ventoline : Je retranscris tout ce qu'elle a dit, Père ?
- AM : Je ne sais pas. Je ne sais plus.
- Freud : Ah mais oui ! Ah mais oui ! Il faut tout écrire ! Nous venons de vivre un moment incroyable ! Oh que je suis heureux ! Elle ressemble tellement à ce qu'elle est dans la réalité.
- PDF : Prenons note, même si, je dois bien l'avouer, sa déclaration ne nous aide pas beaucoup. J'ai l'impression que nous sommes dans une impasse. Une impasse spatio-temporelle, il va sans dire, telle qu'elle vient de nous le décrire !
- Mozart : Je fuguerais bien avec elle...
- Luca : Bon, on fait quoi maintenant ?
- Champollion : on rentre ?
- ABC : Je ne sais plus. On est bien ici, en même temps...

Portraits de famille



All Blacks



Mona Lisa

Nous en étions là ! Plus l'ombre d'une idée. Je me sentais dans la peau de Marcel Duchamp quand il a décidé d'arrêter de peindre. Une sorte de lassitude éclairée, d'enchevêtrements approximatifs d'émotions voire de sentiments en forme de porte-bouteille. Ce ne sera pas très original que de dire que Marcel Duchamp est la personne la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée. André Breton l'a dit avant moi, mais qu'importe. Je l'ai rencontré le 2 octobre 1968, à Neuilly, 291 rue Jacques Villon. Il m'avait invité à jouer une partie d'échecs, mais je ne me souviens plus vraiment des circonstances. Je lui avais apporté, en cadeau, une poupée russe rencontrée sur Meetic. Vous savez, ces poupées qui s'emboîtent, mimant une pseudo-mise en abîme, par ailleurs impossible. En tout cas moins possible que les Vaches-qui-rient. Cela avait semblé lui faire plaisir. Son appartement était bourgeois, sobre, sans aucune œuvre d'art au mur ; en guise, des tentures les recouvraient partiellement. Il m'attendait souriant avec une poignée de main franche tout comme son regard. Nous nous assîmes devant un jeu d'échecs. Il m'octroya les blancs sans que je puisse réfuter. Je jouais d4. Sobre. Il ne regarda pas le jeu, mais m'observait tout en souriant. Il me demanda : *Auriez-vous quelque chose à me demander ? Non, pas particulièrement, répondis-je. De toute façon, tout le monde vous a tout demandé et vous avez toujours répondu. Que pourrais-je faire ? Vous reposer les mêmes questions auxquelles vous donnerez les mêmes réponses.* Son sourire s'agrandissait. J'aimais bien le regarder. Il émanait de son regard une incroyable sérénité, peut-être avait-il été moine bouddhiste zen ou Dalai Lama dans une autre vie ? *La question la plus récurrente concerne la raison pour laquelle vous avez arrêté l'art. Et comme je connais la réponse, je ne vous pose pas la question* dis-je. *Ah bon ? Et bien, alors c'est moi qui vous pose la question pourquoi ai-je arrêté ?* Je n'allais tout de même pas rentrer dans une explication de texte avec Marcel Duchamp... *Il y a deux axes, dans votre art. Le premier est culturel que nous pourrions illustrer par votre tableau « Nu descendant un escalier » et la seconde est intuitive et le « porte-bouteilles » en est la représentation. C'est comme aux échecs, la connaissance et le calcul précèdent l'intuition. Vous avez fait le tour de ces deux occurrences. Vous avez fait le tour de l'art, en quelque sorte. Vous êtes bien différent de Picasso, qui lui s'acharne sur sa toile, espérant la sublimer, et y arrive parfois, souvent même. Voilà tout.* Je regardais le jeu en attendant qu'il se décide à jouer. Duchamp me regardait toujours, avec le même sourire. *Si je comprends bien la description que vous faites de la situation, c'est un peu comme si j'étais déjà mort.* Il ne se décidait toujours pas à jouer. *Ben non, d'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent* ⁶⁶. Il joua d5 tout en continuant à me regarder. *Vous êtes fort aux échecs ?* me demanda-t-il. *Si je l'étais, vous le sauriez déjà. Vous me posez la question mais vous connaissez la réponse. Nous jouons, mais nous ne jouons pas. A quoi jouons-nous alors ?* Je poussais c4 sans conviction. *Allons boire un verre et fumer un*

⁶⁶ Epitaphe de Marcel Duchamp au cimetière de Rouen

cigare, sans cesser de sourire, me dit-il. Ainsi prit fin ma partie contre Marcel Duchamp. Une partie en deux coups. Match nul, par consentement mutuel, pas de conflit, pas de pension alimentaire.

Portraits de famille



Porte-bouteilles



Poupée russe rencontrée sur Meetic

- Mozart : Témoin suivant !

Ventoline et Temesta se regardaient. Laquelle allait se dévouer pour aller chercher le dernier témoin de cette aventure, qui prenait des airs grandguignolesques. Pour éviter une dispute publique elle se rendirent toutes les deux vers la tente. En sortit un homme qui paraissait avoir dans les... je ne sais pas, impossible de le situer. Un homme sans âge vêtu d'un autre temps, mais lequel ? je ne saurais dire. Un peu comme un personnage imaginaire, un Mickey Mouse à la Walt Disney ; mais il ne semblait pas suffisamment « drôle ». Drôle n'est pas le mot qui convient. Parce que « drôle », il semblait ; ou bien « curieux », étrange... Le Rimbaud de Ernest Pignon-Ernest, pour le regard qui semble observer le vide. Ou le trop-plein. Il s'approcha devant nous sans émotion apparente, une sorte de non-attitude un peu résignée.

- M : Vos noms, prénoms, date de naissance et de décès, qualités et défauts, pourquoi pas...
- Je me nomme François Henri-Henri de Miremont-Canet. Je suis né le 19 avril 1882. Je suis imprimeur.

La manière que nous eûmes de nous scruter les-uns-les-autres, laissa à penser qu'aucun d'entre nous ne connaissait cette personne. Je regardais tour à tour Freud, qui connaît tout le monde me

semble-t-il, qui paraissait fasciné par le vide d'éternité de ce témoin, puis Pierre de Fermat mais sans succès. Personne ne le connaissait.

- Le chinois ridé : Bienvenue parmi nous, monsieur, mais ce tribunal ne semble pas vous connaître. Pourriez-vous nous dire lequel d'entre nous vous a convoqué ?
- François Henri-Henri : aucun d'entre vous.
- LCR : Mais pourtant vous êtes bien ici ! Quelqu'un a dû vous inviter... Vous n'avez pas décliné vos qualités ni votre date de décès.
- FH-H : Si je n'ai pas donné ma date de décès, c'est que suis toujours vivant ! Quant à mes qualités, ou plutôt ma qualité, c'est d'être toujours quelque part par hasard. Aucun d'entre vous ne m'a convoqué. Je me trouvais sur une barricade et... tout à coup ! Je me retrouve ici, en votre compagnie...
- AM : Vous êtes toujours vivant, mais ça vous fait dans les...
- Evariste Galois : 127 ans
- Pierre de Fermat : 7 mois et 22 jours
- Le jury : ???
- FH-H : Oui, je sais, tout le monde s'en étonne et moi le premier, mais c'est ainsi...
- Adamsberg : C'est long. Non ?
- FH-H : Plus que vous ne l'imaginez encore...
- AM : Vous disiez être sur des barricades...
- FH-H : Oui, en effet, j'arrive de mai 68.
- Le jury : ???
- FH-H : Oh, mais je ne faisais qu'y passer, comme toujours... Pourriez-vous me dire ce que je fais ici ?
- LCR : Nous jugeons monsieur Nicéphore Niepce pour son invention, la photographie. Auriez-vous quelques éléments à nous apporter concernant cette affaire ?
- FH-H : En qualité de quoi ? D'imprimeur ? Ou d'immortel-pour-le-moment ?
- AM : Pourquoi « pour le moment » ?
- FH-H : On ne sait jamais ce qui peut arriver. En fait je ne sais pas si je suis immortel... Pour l'instant je ne suis pas mort, voilà tout.
- Evariste Galois : Quels genres de livres imprimiez-vous ?
- F2H : ma spécialité est la gravure. J'ai imprimé, au début de ma carrière, des livres grand-public avec des gravures pour illustrer le texte. J'ai imprimé les dessins de Gustave Doré et aussi des livres de Jules Verne que j'ai connu à la fin de sa vie.

- Adamsberg : Vous n'imprimez jamais de photographies ?
- F2H : Non, jamais. Il faut dire que je n'ai pas beaucoup exercé mon métier. Ma... « bizarrerie » m'a souvent entraîné par monts et par vaux et bien souvent dans des endroits dans lesquels je n'avais pas vraiment désiré me trouver.
- ABC : Comme...
- F2H : Comme la guerre de 14 18 ou celle de 39 45, l'Indochine, l'Algérie.
- ABC : Vous avez passé votre temps à faire la guerre...
- F2H : Pas seulement les guerres, mais les sécheresses, les épidémies comme par exemple celle de la grippe espagnole. Je me trouvais d'ailleurs aux Etats-Unis au moment où elle s'est déclarée. Et aussi... plein d'autres endroits.
- ABC : Comme...
- F2H : Les hôpitaux psychiatriques, les mines de charbon par temps de grisou, Hiroshima, Tchernobyl et Nagasaki.
- Freud : Mais vous étiez partout ! Et aux pires endroits...
- F2H : Aux endroits où se trouvent les hommes.

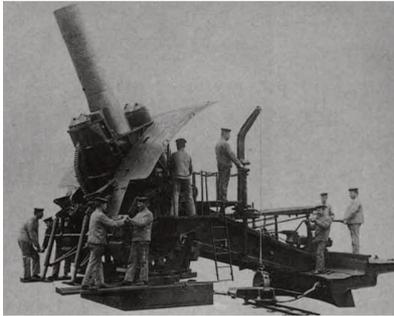
Et voilà. Le nouveau venu, dont on ne savait d'où il sortait exactement, avait plombé l'atmosphère. Il faisait 200 °c à l'ombre, sur la place de Villecroze. Quelques gouttes suintaient sur le visage de Luca. Je ne sais pourquoi, mais ostensiblement, il semblait affecté par les propos de François Henri-Henri. Je ne me sentais pas très bien non plus, ce n'était pas de la gêne, dans l'air, mais plutôt une lourdeur terrifiante comme si la Grosse Berta avait été acheminée sur la place, sous le nez des joueurs de boules. *Tu tires ou tu pointes ?* fit Auguste Virus. *Je tire* répliqua Berta dans un fracas monstrueux, crachant le feu dans les entrailles des hommes, au loin, sur une autre place, avec ses joueurs de pétanque. L'obus pèse 1150 kg, chargé de 144 kg d'explosifs ; avec ça, on va pas les rater. La Grosse Berta et Auguste Virus allaient vivre une très belle histoire d'amour. Berta est en feu alors que Virus la suit partout comme un toutou dégénéré et incapable de se reproduire. La Grosse demanda un jour : *pourquoi tu t'appelles Virus, Virus ?* On constate en effet que Berta tue mais parle aussi. *Je me nomme Virus, parce que je suis un **Virus**, c'est-à-dire une particule microscopique infectieuse, possédant un seul type d'acide nucléique (ADN ou ARN). Je ne peux me répliquer qu'en pénétrant dans une cellule et en utilisant sa machinerie cellulaire.*⁶⁷ *Et j'aime ta machinerie cellulaire, Grosse Berta ! Même si je ne suis qu'une sorte de parasite. Je t'aime aussi gros bêta,* dit-elle en crachant sa deuxième salve vers l'ennemi invisible. Mais laissons Virus à sa Berta pour rejoindre la petite foule de la place de Villecroze. Luca, toujours suant semblait

⁶⁷ Retourner à la page 80. Il n'est pas nécessaire de renouveler plusieurs fois cette opération

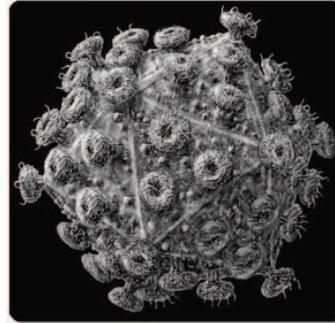
défaillir. Sigmund n'allait pas trop bien non plus, Georges Fawcett les soutenaient l'un et l'autre. Le gendarme avait demandé des chaises supplémentaires pour le public, certaines personnes se sentaient mal, mais aucune plainte ne sortait de ces gorges sèches, les convulsions étaient reportées à des jours meilleurs, lorsque la pluie reviendra enfin, pour nettoyer à longs jets les rumeurs rances, les humeurs aqueuses, les excréments des pigeons, les masses de vie graisseuses, visqueuses, filandreuses. De l'organique inerte et sanguinolent. Voilà ce qu'avait provoqué François Henri-Henri, par ses propos prononcés à voix posée, sans la moindre émotion. Nous savions qu'il n'est pas mort, mais sommes-nous sûrs qu'il soit bien né ? Je veux dire par « bien né » non pas qu'il soit issu d'une bonne famille (le pharmacien avec le 4x4), mais qu'il soit « vraiment » né, un jour. Ou l'autre... Il aurait été doux de s'étirer comme un chat insouciant à ce moment, ou s'étendre dans la neige avec un bonhomme, une carotte en guise de nez, un clown de neige, un yéti douillet, un elfe en plus gros ; aussi, s'éprendre d'une femelle *sapiens*, pour apaiser les sens, sens dessus dessous, histoire d'égailler l'atmosphère sans en avoir l'air mais en pesant bien nos mots. Les négligences passées nous ont amenées à repenser tous les concepts de communication depuis qu'un *Homo Sapiens* d'il y a plus de cent mille ans découvrait que son cri ne portait qu'à une certaine distance et que l'autre ne pouvait le percevoir qu'à portée de voix. Passé l'effroi de ce constat, ne restait qu'à inventer tous les mécanismes et procédés qui permettent à l'homme d'aujourd'hui de communiquer aussi loin que possible, c'est-à-dire à « portée de voix » de ses congénères et de devenir *Homo Communicans*. Ça, c'est pour le discours, c'est-à-dire le langage, l'ouïe. Pour l'image, la vue, les techniques sont diverses et parfois les mêmes que pour le langage, les media surnommés pour la circonstance multi-médias permettent le transfert des deux canaux : l'ouïe et la vue. Mais, si je puis me permettre, je pense que l'image est plus compulsive que le langage, ce qui ne les hiérarchise nullement : on ne peut vivre et grandir sans les autres, certes, les autres nous transmettent la langue, mais l'image est concomitante à la découverte de notre environnement immédiat. Premières expériences, premières images, le langage et la pensée, approximatifs.

- Ventoline : Père ?
- AM : Une seconde Ventoline, je pense à des trucs.
- Ventoline : Je comprends bien votre émoi, Père, mais que fait-on du témoin, on le renvoie ?
- AM : Mais non, mais non ! On continue !
- LCR : Puis-je poser une question à l'accusé ?
- Mozart : Mais bien sûr, le chinois ridé, allez-y...

Portraits de famille



La Grosse Berta



Virus

Avant même que LCR prononce un mot, un bruit sourd fit tourner les regards : Jean-François Champollion venait de tomber de sa chaise. Nous l'allongeâmes le mieux que nous pûmes.

- Le gendarme : Y-a-t-il un médecin parmi vous ?
- Moi !

Firent simultanément Freud et Fawcett. Celui-ci plus rapide, se mit au chevet du malade, tâta son pouls.

- GF : Tout va bien, ce n'est qu'un malaise vagal ! Qu'on m'apporte de l'eau.
- AM : On fait quoi ? On attend ? On reprend ?
- ABC : Reprenons, Jean-François nous rejoindra dans un instant.

A ce moment, un homme, qui avait fendu la foule, brandissait une carte de presse et criait : *je veux poser une question, je veux poser une question !*

- Freud : Mais les journalistes sont interdits dans cette enceinte !
- Mozart : Mais puisqu'il est là... Posez votre question, monsieur ?
- Le journaliste : Je suis [Fernand Braudel](#) pour ARTE, ma question s'adresse au Professeur Fawcett. *Outre votre expérience de neurobiologiste, vous avez une connaissance approfondie du montage cinématographique. Pourriez-vous nous expliquer ce que vos travaux apportent de nouveau ?*
- Georges Fawcett (lâchant le pouls de Jean-François) : *Et bien, j'ai essayé de démontrer que le cerveau est une structure-chimère – un texte, deux langues, trois écritures -, comme peut l'être le rêve dans la conception freudienne (conscient, préconscient, inconscient) – et la pierre de Rosette. Un pont de substance blanche, le corps calleux, autorise en effet entre les deux*

cerveaux tous les échanges, des connexions parfois imprévues : la singularité d'un individu, l'indicible d'une musique et des notes sur une portée. Étonnantes surimpressions. « Un beau livre est écrit dans une sorte de langue étrangère » dit Proust. N'y a-t-il pas en effet dans tout « beau livre » un accent affectant le langage, un ton, quelque chose venu d'ailleurs, qui mystérieusement nous touche, tel un visage perdu ou une mélodie oubliée... Il n'est pas interdit de penser que l'écriture hiéroglyphique (dont les idéogrammes, les images, négocient sous nos yeux avec les éléments phonétiques) permettra d'imaginer des modèles applicables au fonctionnement du cerveau, le seul organe capable de se transformer en s'inventant ; de frayer des chemins dans sa géographie en devenir, de créer de nouvelles synapses, notamment celles qui lui permettraient un jour de se penser lui-même, telle une inscription sur la pierre de Rosette qui dévoilerait le secret de sa propre écriture.

- *Fernand Braudel : Permettez-moi une question plus pratique, et qui nous brûle à tous les lèvres : vous affirmez qu'une télévision de médiocre qualité est dangereuse pour l'encéphale. Comment peut-on justifier une telle assertion ?*
- *GF : Le sujet est délicat puisqu'il met en cause des responsabilités au plus haut niveau. Mais la menace est bien réelle, tous les travaux récemment publiés le confirment. Ainsi, lorsque nous écoutons de la musique, par exemple, les zones cérébrales activées sont localisées à droite le plus souvent certes, mais chez les musiciens professionnels, l'hémisphère gauche, le cerveau du langage, est également concerné. Tout se passe comme si l'exercice – lire des notes, déchiffrer des partitions – avait fini par créer dans le tissu cérébral de nouvelles aires spécialisées, dans le même temps que la perception musicale s'était affinée, dotée d'une capacité d'analyse, celle-là même qui permet l'écriture musicale – et la composition. Les médias actuels font exactement l'inverse, substituant à la nécessité du raisonnement le choc d'images transformées en clichés par le commentaire qui y est fait et d'ailleurs immédiatement brouillées par leur multiplicité même. Or, il ne faut jamais oublier que, dès la naissance, nous partons à la conquête de notre propre cerveau : une lutte existentielle décisive et pourtant méconnue. Notre travail intellectuel, notre affectivité, nos perceptions (où les écrans de télévision occupent maintenant une place si importante) vont progressivement, insidieusement dessiner la cartographie singulière de notre cortex cérébral. Le risque est donc élevé, malgré la diversité trompeuse des chaînes offertes aux téléspectateurs, de provoquer dans leur encéphale voué à des montages répétitifs, stéréotypés, réduits à quelques synapses, des zones d'atrophie irréversibles.*
- *Fernand Braudel : Les linceuls n'ont pas de poches, disait Horace McCoy, les montages, eux, n'ont pas de paroi. Pourtant, il n'est rien de pire que l'incarcération dans un montage que*

l'on vous a imposé. D'où la question suivante : la prison ne serait-elle qu'une métaphore de cet enfermement-là ?

- Georges Fawcett : *De même que les lymphocytes infatigablement patrouillent en reniflant les cellules du « soi », chacun est sans cesse en train, comme pour ancrer son identité, de se raconter sa propre histoire. Or ce récit est à la merci de n'importe quelle rencontre . Par ses mots, ses attitudes, l'autre peut à tout instant le démolir et en faire un autre montage, conforme à ses propres valeurs. C'est cela la lutte des consciences. Le moi est l'objet d'une négociation, un compromis historique, un fleuret moucheté par l'autre, par ses jugements, ses stéréotypes, des clichés qu'il s'agit d'intercepter pour les mettre hors d'état de nuire. Il est de bonnes rencontres, celles où l'on a perçu la petite lueur fraternelle, la connivence profonde, au-delà de toutes les différences, entre deux résistants clandestins. Une étincelle dans l'œil qui vous allume toutes les synapses. Le cerveau, l'objet le plus complexe de l'univers – mon deuxième organe préféré, dit Woody Allen -, recèle en effet 10^{15} synapses, mais la plus importante de toutes est la synapse imaginaire, celle qui nous relie au cerveau des autres. Synapse imaginaire, diagonale des identifications, qui permet d'inscrire nos structures dans le symbolisme de l'autre, pour essayer de le comprendre – et de tisser de nouvelles connexions. Mais il est de moins bonnes rencontres, celles qui nous imposent des clichés numérisés déguisés en analogique. Des oppositions, simplistes – hommes et femmes, jeunes et vieux, bons et méchants. Tels les « déterminatifs » découverts par Champollion (ces signes modifiant la signification des hiéroglyphes qui les précèdent), ces clichés nous insèrent dans un système de valeurs et par là nous collent une certaine image de nous-même, avec le montage qui en est la conséquence.*
- Jean-François Champollion (en pleine forme, après que son nom eut été cité) : *Vous parlez beaucoup de « montages ». Vous semblez faire allusion à une menace constante, un danger insidieux...*
- Sigmund Freud (lui aussi. En pleine forme...) *Cela mérite quelque explications...*
- GF : *En regardant l'autre, en l'écoutant, on est loin de soupçonner en effet l'existence d'un dispositif miné. Pourtant, enrobés, insérés dans ses phrases – « ce ruban qui s'échappe en crépitant de la fente d'un télécopieur, le flot ininterrompu des mots » dit Nathalie Sarraute - , il y a comme dans les textes hiéroglyphiques – où idéogrammes et signes phonétiques désignent le nom de personnages célèbres tout en racontant leur histoire – de minuscules miroirs (on a décrit récemment chez le singe des « neurones miroirs ») qui soudainement, sans crier gare, nous renvoient une image de nous, image en réalité liée, déterminée par les mots, les valeurs du texte, dans lequel ces miroirs sont dissimulés. Attention, danger, il y a là un*

*point d'appui pour tous les pouvoirs. Si, piégés, vous passez à travers de l'un de ces petits miroirs, vous tombez dans votre mémoire, dans votre inavouable enfance. Vous me permettrez avant de répondre à la question suivante (je vois une main qui se lève), de vous donner un conseil. Il existe, pour ne pas se faire avoir, pour survivre, des procédés de défense. Mais ils sont strictement individuels. Il en est de particulièrement ingénieux. Il vous faudra inventer le vôtre. Chacun sa ruse.*⁶⁸

- Mozart : Si je lève la main, ce n'est pas pour poser une question... C'est pour vous interrompre ! Je suis désolé de vous le rappeler, Professeur, mais vous n'êtes pas dans un colloque... Nous faisons le procès de Nicéphore Niepce.

Jean-François Champollion, remis de ses émotions, Freud souriant – si, si, c'est possible... - Nicéphore toujours assis avait écouté avec attention, comme tout le public, d'ailleurs, François Henri-Henri avait la tête étrangement baissée mais le débat allait pouvoir reprendre après cette démonstration brillante du professeur Fawcett.

Fernand Braudel, le journaliste de ARTE ? Ramené par le gendarme ? Non, disparu comme ça, dans un souffle de mistral, laissant derrière lui, à même le sol un carnet aux pages recouvertes d'une écriture fine, presque enfantine... Quelques lettres semblent des notes de musique, en y regardant mieux, on pourrait apercevoir des lignes semblables à une portée. Mais il manque la clef.

- Angel Michaud : F2H, vous allez bien ?

Il conservait les yeux fixés sur le sol. Il fallut quelques secondes et qu'il daignât relever son visage pour voir ce qu'il cachait : François Henri-Henri pleurait...

- AM : François Henri-Henri, que se passe-t-il ?
- F2H : Je vous prie de bien vouloir m'excuser, mais c'est plus fort que moi. Je ne comprends pas, généralement, je suis sans émotion, mais là... je pense que je n'ai pas l'habitude de propos humanistes. Mon emploi du temps est généralement partagé entre catastrophes naturelles et guerres. Les larmes et le sang sont ce que je connais le mieux. Peut-être est-ce l'habitude qui a annihilé toutes mes émotions, alors qu'aujourd'hui, j'entends des choses extraordinaires. Ce que propose le Professeur Fawcett semble être pour notre bien alors qu'en général j'assiste à des scènes qui ont pour objectif

⁶⁸ Max Dorra, *La syncope de Champollion*, Editions Gallimard, 2003

l'extermination de l'espèce humaine. Il faut croire qu'on s'habitue, à ces choses du malheur... Je tiens à vous remercier Professeur.

- Freud : Oui, c'est vrai, il a été pas mal cette fois...
- AM : Je voudrais que nous revenions au débat. Monsieur F2H, nous avons bien compris que vous êtes ici par hasard - ce qui semble être, chez vous, une habitude ou une coutume – mais ce hasard, aussi désorganisé soit-il, ne vous a pas expédié ici de manière incongrue... Pour mettre en place la congruité de votre présence, je suis persuadé que vous avez quelque élément à apporter à ce procès. Vous n'êtes pas simplement venu nous informer – comme si cela était nécessaire – que les hommes s'entretuent ? Parce que cela, nous le savions déjà. Je peux même vous énumérer quelques raisons : la faim, le territoire, la jalousie, l'envie, la gloire, la peur, le pouvoir, le surnombre, le réchauffement de la planète, l'égoïsme, le sexe, la cupidité... Il y en a certainement beaucoup d'autres encore, mais l'homme a-t-il toujours besoin d'une raison (bonne ou mauvaise) pour tuer l'autre ? Si tant est que tuer fasse appel à la raison.
- F2H : Vous avez raison, à ce que j'en sais, en effet, l'homme n'a besoin d'aucune raison pour se faire la guerre. Moi, je suis seulement le témoin. Je pense que mon existence tient au fait que les hommes craignent de se faire disparaître et que plus personne ne sera là pour témoigner de leur existence. Je suis ce témoin, je pense.
- Le chinois ridé : Vous voulez dire que vous êtes... que vous serez le dernier de notre espèce sur cette planète ?
- F2H : Oui.
- LCR : C'est peut-être cela même la raison de votre présence ici. Une photographie est un témoignage, certes. Mais sans « lecteur » pour lire cette image, elle ne sert à rien. Vous seriez donc, en quelque sorte, la dernière image vivante de ce monde... L'ultime témoignage. Vous incarnez donc le vivant et à travers vous, toutes les lignées du genre humain. Vous êtes un témoin à décharge. Vous prouvez qu'un être immortel n'a pas besoin d'image. Ce serait donc notre état de « mortalité », de « mort en devenir » qui nous commande de créer et de conserver des images. L'image serait une tentative pour maintenir la vie. En tout cas, c'est une entrée possible, pour étudier le « phénomène » photographique.
- Adamberg : Bien parlé, le chinois ridé. J'en arrive moi-même à la même induction. Par certains aspects, la photographie obéit à une pulsion de mort.
- Sigmund Freud : Mais c'est ma réplique !
- A : Oh, pardon !

- Nicéphore Niepce: C'est un peu réducteur ! La photographie, et vous le disiez tous antérieurement, est aussi la vague et approximative réplique de l'image mentale, de la représentation... Je suis très heureux de rencontrer ce témoin à décharge ; il faut dire que, jusqu'à présent, je n'ai rencontré que des propos hostiles proches de l'acharnement...
- AM : Mais non Nicéphore, vous n'êtes pas sans savoir que nous vous apprécions tous, comme personne.
- NN : Alors vous m'aimez comme...comme martien ou comme inventeur de la photographie ?
- Mozart : Revenons au sujet. François Henri-Henri, avez-vous quelque chose à rajouter ?
- F2H : Non, pas particulièrement. Je suis inquiet pour mon futur. Je sais que je vais retourner à la guerre, à la misère et à la maladie...
- GF : Nous avons été très heureux de vous avoir rencontré ! Votre témoignage nous a éclairé sur le rôle de l'image dans la représentation du pire. Merci à vous.
- F2H : Bien vrai, je vous ai été utile ?
- AM : Absolument. Vous pouvez disposer si vous le...

Je n'eus pas le temps de terminer ma phrase...

- Le gendarme : êtes-vous certains d'être au complet ?

...Il avait disparu ! Comme ça, comme par enchantement. François Henri-Henri avait été emporté par un tourbillon venu de nulle part, pas plus avec le vent qu'avec la lumière. Le sortilège est de mise aujourd'hui. Il me faudrait être plus attentif à ce qui se passe autour de moi. Il y a des gens qui apparaissent et d'autres qui s'échappent d'un souffle, et moi je suis là, à ne rien comprendre.

Reste un témoin.

Celui-ci non plus, je ne l'ai jamais rencontré. Il est le dernier témoin, saura-t-il impulser à ce tribunal, assez d'énergie pour prendre une décision ? Les traits se sont tirés. NN est assis. Fawcett tire sur son cigare. Freud et Jean-François cités tous deux précédemment par GF savourent leur succès. Les mathématiciens ne disent rien. Ils observent. De temps à autre, Evariste prend quelques notes sur des feuilles anciennes qui renouvellent leur usage, il écrit en palimpseste avec agilité. Son visage est pâle, très pâle. Ses yeux dévorent ce visage blanc, il est concentré à l'extrême sur ce qu'il écrit. Que fait-il si vite ? Prend-il des notes pour son futur, ou bien, plus simplement, rédige-t-il une formule mathématique complexe - une sorte de conglomérat de

signes, ou de nombres et leurs ensembles - de peur de l'oublier ? Qu'importe, pendant quelques instants j'eus l'impression que le vent cessait de souffler afin d'éviter que la mèche de cheveux d'Evariste vint troubler son regard.

Reste un témoin, cependant, le débat semble s'être spontanément rallumé :

- Pierre de Fermat : Mais si ! Regardez mieux ! La politique n'a plus aucun sens, elle n'est plus qu'image ! Un acteur qui devient Président d'un pays ! Vous verrez ! Ici même ce seront les chanteurs populaires qui feront de la politique ! Pire encore ! Les sportifs !
- Luca : Mais enfin, Pierre, on s'en fout ! Qu'importe ! cela n'empêchera pas l'homme d'évoluer biologiquement et culturellement ! De plus, c'est le principe même de la démocratie, n'importe quel citoyen peut aspirer librement à représenter le peuple. Si nous n'éliions plus que des élites, nous ne serions plus dans une démocratie, mais dans une oligarchie !
- PDF : Vous prenez les choses à la légère, pourtant c'est grave ! Bien sûr que tout le monde peut devenir député ou sénateur ou maire ou je ne sais quoi, mais encore faut-il qu'ils présentent les garanties nécessaires à la bonne marche de notre pays ! Sinon, où va-t-on ?
- L : Mais je ne prends pas les choses à la légère, c'est vous, au contraire, qui amplifiez des problèmes qui n'en sont pas !
- PDF : Jeune homme ! Je n'amplifie rien du tout et j'exige des excuses !
- L : Je veux bien m'excuser, mais enfin tout de même, vous en faites des tonnes...
- PDF : Que j'en perde mon format plutôt que de me laisser insulter par un cuistre !
- L : Je ne vous ai pas insulté et je ne suis pas un cuistre.
- PDF : C'en est trop !

...Et il claqua la porte.

- Angel Michaud : Pierre, de partez pas ! Luca ne pense pas ce qu'il dit !
- L : Mais si, je pense ce que je dis...

Quand je dis « il claqua la porte », c'est une image, bien sûr. Il n'y a pas de porte sur la place de Villecroze. Il s'en fut... au loin... On aperçut son imposante silhouette se recroqueviller dans une ombre passagère, le long d'un ru ridicule et assoiffé dont le lit semblait bien usé. Et voilà ! Pierre de Fermat nous abandonnait... Peut-être était-ce le rosé qui lui tapait sur le

ystème. A moins que ce ne soit le temps qui passe trop vite. A ce rythme-là, nous aurons terminé cette histoire avant même que je n'ai le temps pour l'écrire. Je vais encore rater l'occasion de devenir écrivain, pour quand je serai grand. Même si LCR m'a confié qu'il pensait que jamais je ne pourrai l'être ! Il m'a dit même avoir trouvé une faute d'orthographe page 10, à la 8^{ème} ligne, en partant du bas – « étymologie » s'écrit avec un « y », par étymologie -, sans compter l'erreur monumentale contenue dans la partie de l'Opéra page 28 : « c9 » au huitième coup des noirs, cela n'existe pas étant donné qu'un échiquier ne comporte que 8 colonnes. Cela ne m'attriste pas trop de ne jamais devenir écrivain, finalement les réalismes rendent fort. (Je préfère encore dire cela plutôt que de me ridiculiser, le torse bombé, en affirmant *ce qui ne me tue pas me rend plus fort* ! Il faut en tenir une couche, pour dénietschéisier ainsi, à tout va, au risque de passer pour un con.) Peut-on continuer sans Pierre ? Oui, sans doute... Mais si je veux retrouver Paul Pignon, j'ai besoin de Pierre ! Il est le lien entre Paul et moi. Il en est même la pierre angulaire. Sans Pierre, pas de Paul. Nous verrons plus tard, comme si, finalement sa présence avait une quelconque importance pour moi... Un philosophe que je n'avais rencontré qu'une seule fois dans des circonstances tellement étranges que même le mistral cursé vers le haut ne verrait pas l'ombre d'une possibilité de reconstruction. Pour la déconstruction, si vous le voulez bien, nous attendrons de meilleures auspices, quand le soleil aura décidé de briller à la table des mourants ainsi qu'au chevet des vivants.

- Freud : C'est idiot, ces disputes. Ça ne va pas plaire à Françoise Dolto !
- Georges Fawcett : Freud ! On s'en fout de Dolto, c'est une psychanalyste, qui, comme toutes les psychanalystes recherche le pouvoir ! Il y en a beaucoup comme elle... incapable de se remettre en question, qui court après ses couilles virtuelles !
- Freud : Retirez ce que vous venez de dire immédiatement ! Sinon je pars, moi aussi.
- GF : Entendu, Sigmund, je retire tout ce que vous voulez...

- Mozart : Faites entrer le témoin suivant !
- Temesta : C'est pour moi !

Elle avait posé sa main sur celle de sa sœur, en y imprimant une pression au sens contenu également dans son regard lourd. Les histoires entre sœurs, je ne m'en mêle généralement pas, mais il peut arriver que je m'en préoccupe. Non pas que les histoires des filles ne m'intéressent

pas – surtout celles des miennes – mais il arrive parfois que, dans ce monde perçu comme hostile autrefois, les codes sociaux qui régissent notre système de communication, m'échappent.

Portraits de famille



Départ du journaliste



Départ de Pierre de Fermat

Se présenta un homme âgé mais au regard ferme. Un caricature, dans la typologie des personnes non remarquables.

- Mozart : Vos noms, prénoms, qualités etc.
- Je me nomme [Adolfo Kaminsky](#).
- M : Et...
- AK : Et c'est tout.
- M : Un peu court non ? Vous avez bien une date de naissance, de décès, quelques qualités peut-être, éventuellement un numéro de sécurité sociale ?
- AK : Ah oui, c'est vrai. Vous savez, j'ai assez peu l'habitude de parler de moi. Le secret est devenu une seconde nature. Mais devant une assemblée aussi respectable, je peux me confier. Mon dernier métier avouable était éducateur de rue ; mais j'ai passé une grande partie de ma vie à exercer le talent de faussaire.
- Adamsberg : Un faussaire !? Pour tenter d'établir une vérité, ce n'est pas banal, mais après tout, pourquoi pas ? J'ai connu des truands honorables.
- AK : Sachez que je ne suis pas un truand, monsieur ! Simplement, j'avais, lorsque j'étais jeune, une passion pour la chimie. Mon premier emploi était dans le domaine de la teinture. Je suis devenu faussaire pour aider les juifs à s'enfuir de ce pays durant la deuxième guerre mondiale ; afin d'éviter la déportation.
- Une voix au loin : Enfin ! Quelqu'un d'intéressant ! Moi-même je suis un peu faussaire, dans mon genre !

Pierre de Fermat signait son retour d'une voix tonitruante. Me voilà rassuré, pensais-je en mon for intérieur parfois négligé.

- PDF : Alors monsieur, comme cela vous avez sauvé des vies.
- AK : Oui, en effet, j'en ai sauvé beaucoup. J'ai travaillé pour la résistance, jusqu'à la fin de la guerre. Après, j'ai continué. L'immigration des rescapés des camps avant la création d'Israël, le soutien au FLN, les luttes révolutionnaires d'Amérique du Sud, les guerres de décolonisation d'Afrique, l'opposition aux dictateurs d'Espagne, du Portugal et de Grèce, sont les combats pour lesquels je me suis engagé. Naturellement, vous l'aurez compris, je n'ai jamais utilisé mes talents pour mon profit personnel. Les causes semblent contradictoires, mais j'ai lutté toujours pour que ce monde soit meilleur.
- Evariste Galois : Un idéaliste ! Tout comme moi.
- Jean-François Champollion : Monsieur votre démarche incite au respect. Nous autres, ici, n'avons exploité notre talent que pour l'éternité, c'est-à-dire pour nous-mêmes, pour avoir notre nom dans l'Histoire en quelque sorte.
- Adamsberg : Pas moi !
- EG : Vous, peut-être pas, mais votre auteure ?
- Angel Michaud : Moi, je rêve d'être écrivain, quand je serai grand, je dois dire que je ne me suis pas posé la question de l'Histoire, mais peut-être de la reconnaissance, voire de la notoriété. Mais vous, vous êtes un homme de l'ombre. Si vous n'aviez point survécu, nous ne saurions rien de vous. Rien de votre vie, vos actions...
- AK : Rien, en effet. Etre faussaire – et survivre ! – dans les conflits qui secouent la planète exige beaucoup de prudence. Etre faussaire, c'est faire de faux papiers, d'avoir sous les yeux beaucoup de noms, de secrets ; de plus, je n'ai jamais travaillé seul, mais en réseau, vous imaginez donc la difficulté à rester en vie et, qui plus est, d'élever une famille normalement. *Il m'arrive encore aujourd'hui de repenser à mon premier faux papier, il y a soixante-dix ans. Aurai-je pu deviner alors que l'accomplissement de cet acte allait marquer mon destin à jamais ? A l'époque, c'était la Résistance. Pour beaucoup, elle prit fin à la Libération. Pas pour moi. Ma vie de faussaire est une longue résistance ininterrompue car, après le nazisme, j'ai continué à résister aux inégalités, aux ségrégations, au racisme, aux injustices, au fascisme et aux dictatures. Je sais que ceux qui n'ont pas compris les raisons de mes engagements ultérieurs à la Seconde Guerre mondiale sont nombreux. Puisque je n'étais plus en danger, pourquoi continuer à prendre le risque d'être emprisonné ou assassiné pour des*

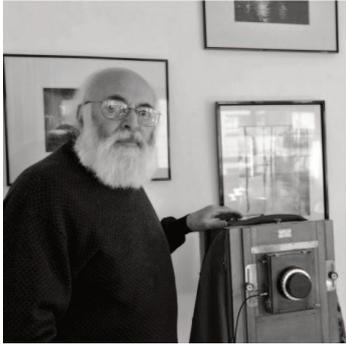
*conflits étrangers ? Pourtant, mon implication au cœur de toutes ces luttes n'a été que la suite logique de mon action pendant la Résistance. En 1944, j'ai compris que la liberté pouvait se gagner par la détermination et la bravoure d'une poignée d'hommes. L'illégalité, tant qu'elle ne bafouait ni l'honneur ni les valeurs humaines, était un moyen sérieux et efficace à envisager. A ma façon, et avec mes seules armes à ma disposition – celles des connaissances techniques, de l'ingéniosité et des utopies inébranlables –, j'ai pendant presque trente ans combattu une réalité trop pénible à observer ou à subir sans rien faire, grâce à la conviction de détenir le pouvoir de modifier le cours des choses, qu'un monde meilleur restait à inventer et que je pouvais y apporter mon concours. Un monde où plus personne n'aurait besoin d'un faussaire. J'en rêve encore.*⁶⁹

Après la musique de Mozart, le silence est encore de Mozart. Après les paroles de Adolfo, le silence prend le souffle, le balance avec douceur jusqu'aux parois - aux limites - du corps. C'est un cœur qui bat la mesure tel un balancier de comtoise déréglé, qui parfois heurte le bois, rompant le rythme. La musique de Mozart produit alors des images, certaines fantasmées, et d'autres limpides, elles se superposent dans notre mémoire, dans notre cerveau et au-delà des neurones, la glie.

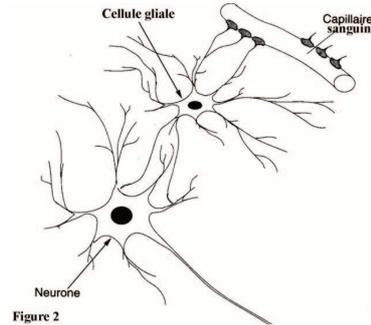
- Mozart : Monsieur votre témoignage spontané nous a beaucoup touché.
- Le chinois ridé : Pour vous donc, la vérité n'affiche pas toujours le visage du vrai ?
- AK : En effet. Je ne sais pas ce qu'est la vérité, mais je me suis construit l'image de la justice. Je ne suis pas certain que cette image soit conforme à la vérité, mais cela n'a pas d'importance. J'ai parlé de l'honneur aussi...
- LCR : Qu'est-ce donc que l'honneur ?
- AK : L'honneur ? Ce mot n'a de sens que dans l'urgence, dans le danger et dans l'espoir aussi.
- AM : Si vous voulez bien, revenons à nos propos : nous jugeons Nicéphore Niepce, aujourd'hui. Avez-vous, dans vos pratiques, utilisé la photographie ?
- Mais bien sûr ! C'est la base même du métier de faussaire que de reproduire la réalité !

⁶⁹ Sarah Kaminsky, *Adolfo Kaminsky, une vie de faussaire*, Calmann-Lévy, 2009

Portraits de famille



Adolfo Kaminsky



Glie

- ABC : Alors comme cela, pour vous, la photographie reproduit l'exacte vérité ?
- AK : Je n'ai pas dit l'exacte vérité. Disons, pour être précis : suffisamment exacte pour abuser le regard, même expert. Alors que la copie soit « l'exacte » réplique de l'objet, n'a aucune importance. Vous savez, la vérité est relative. Même si vous superposez les points de vue, vous n'aurez pas la vérité !
- GF : Oui, mais tout de même, la vérité...
- AK : Je vais vous dire, moi, une vérité qui vaut d'être dite : avec l'appareil de monsieur Niepce, j'ai sauvé des milliers de vies, n'est-ce pas là une vérité qui semble ne pas être tronquée ?

En parlant, Adolfo avait tourné la tête vers Nicéphore. Le regard qu'ils s'échangèrent fit passer en arrière plan la quête éventuelle d'une vérité pour laisser la place entière à une réalité délicieuse : la connivence. Nous y étions ! Plus fort que la vérité, plus tangible que l'image, c'est la connivence qui fait de l'homme cet animal social. La connivence, c'est la limite de la matière. Que de degrés à une blague balourde, on peut donner, si s'installe entre deux ou plusieurs, la connivence.

- M : Adolfo, pensez-vous, en votre âme et conscience, que Nicéphore soit innocent ?
- AK : Mais bien sûr qu'il est innocent. Il n'a fait que son travail d'inventeur. C'est cette histoire d'image qui vous inquiète tant. Mais soyez sans peur, l'image est le reflet du réel, qui lui-même est à la limite d'un autre réel, qui lui-même est à la limite d'un autre réel, qui lui-même est à la limite d'un autre réel...

La limite. Il avait dit : la limite. La limite et la contrainte, est-ce la même chose ? La contrainte est plus tangible que la limite. On peut franchir une limite pas une contrainte. Les écrivains, par exemple, jouent parfois avec les limites. C'est même leur fond de commerce, pour certains... Prenez Michel Houellebecq, par exemple, avec *Les particules élémentaires*, il joue avec les limites... Les ouvrages suivants.. ? Il a franchi la limite, je le crains, mais fera ce qu'il veut de son futur, il est un auteur à l'écriture *borderline*. Il y a donc une flexibilité dans la limite que l'on ne trouve pas dans la contrainte.

Si vous le voulez bien, nous allons garder à portée de main, ces deux mots : connivence et limite. Je suis persuadé, que tout à l'heure, vous et moi, trouverons un usage à ces mots.

- Mozart : Mon cher Nicéphore, confrontés à l'éclairage nouveau apporté par Adolfo, nous aimerions vous soumettre à un test. Acceptez-vous ?
- NN : Pourquoi pas ? Au point où nous en sommes, mais je ne pense pas qu'un simple test, ne fut-ce celui du QI, apporte quelque élément nouveau que ce soit...
- M : Voici une photographie, nous aimerions que vous nous la décriviez.

Portrait



Père Noël

- NN : Que voulez-vous que je vous dise ? Cette image représente une vieille personne barbue avec des lunettes... Elle est d'une qualité assez médiocre, un peu floue, légèrement surexposée.
- Luca : Regardez mieux... A qui vous fait-il penser ?
- NN : Oui, bien sûr que j'ai remarqué qu'il s'agissait du Père Noël !

- Luca : Au-delà de l'image qui semble représenter le Père Noël, que peut-on en dire sur le plan symbolique ?
- Sigmund Freud : Ah mais, c'est encore une question pour moi...
- Georges Fawcett : Taisez-vous Sigmund, Luca a raison, l'approche symbolique de la photographie est intéressante. Une image, c'est du signe, du visuel... Je serai curieux d'entendre Nicéphore traduire l'image en langage.
- NN : Si vous voulez... Vous remarquerez que j'ai bon caractère, je me plie à toutes vos exigences alors que je n'y suis pas obligé...
- M : Nous vous écoutons Nicéphore...
- NN : Et bien si Noël est devenue la fête des commerçants en premier lieu, elle représente, bien au-delà de son aspect religieux comme la naissance de Jésus qui est tout à fait discutable, la fête des enfants. Les liens familiaux se consolident avec le repas de fête, et les cadeaux amenés – soi disant – par le Père Noël ravissent les enfants... On peut dire donc qu'aujourd'hui, fin 2009, à quelques jours de Noël d'ailleurs, cette fête est la fête des enfants et que tout est organisé pour leur faire plaisir. C'est la fête de l'enfant roi !
- Luca : En êtes-vous persuadé ?
- NN : Il est vrai que pour moi, Noël n'a jamais été très joyeux...
- Evariste Galois : Et pour moi donc ! Pas un seul souvenir heureux !
- NN : Ne faisons pas une généralité de nos cas malheureux...
- M : Mieux vaut pas, en effet...
- Luca : Nicéphore que diriez-vous de cette seconde photographie ?

Portraits de famille ???



Père Noël et enfant effrayé

- NN : Evidemment... Dans ce cas... Quand on modifie le cadrage, cela change tout...
- Angel Michaud : Vous voyez bien Nicéphore que la photographie pose problème.
- NN : En effet, elle pose problème, mais pas plus que la peinture, la sculpture, le dessin... Rien de bien particulier ni de nouveau avec cette technique. Adolfo l'a bien expliqué, le faussaire, c'est l'homme, pas l'instrument !

Adolfo approuvait d'un geste et du regard.

- Luca : Affaire classée !
- PDF : Vous souhaitez donc que nous laissions repartir Nicéphore ? En toute liberté ?
- Luca : Mais nous ne l'avons jamais privé de sa liberté, voyons, Pierre... Nous l'avons convoqué, voilà tout. D'ailleurs, tous autant que nous sommes, avons été convoqué.
- LCR : Mais par qui ?
- AM : Mais, par nous-mêmes. Nous nous sommes convoqués, parce que nous en avons envie, ou besoin, voilà tout.
- GF : Bon d'accord, on libère Nicéphore, certes, mais nous, que devenons-nous ?
- Mozart : Nous devenons rien. Nous continuons.
- ABC : Nous continuons où ?
- M : Où bon vous semble. Ici où là, dans une époque ou dans une autre... Qu'importe ? De toute façon, nous pouvons nous convoquer quand nous voulons...
- LCR : Ah oui, on pourrait juger quelqu'un d'autre.
- AM : Qui donc ?
- Evariste Galois : Darwin par exemple...
- PDF : Génial ! On pourra convoquer plein de monde. Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'il a comme ennemis. Et comme amis, aussi ; plus le temps passe et plus on parle de lui. Nous aussi, allons évoluer !

Le rire de Pierre de Fermat... Il riait de ses blagues à deux balles comme un adolescent, avec un rire gras, en se tapant le ventre des deux mains.

- Mozart : Mesdames et messieurs, un peu d'attention s'il vous plaît. Monsieur Nicéphore Niepce est déclaré innocent ! Plus aucune charge ne pèse contre lui. Nicéphore avez-vous quelque chose à rajouter ?

- NN : Oui, je voudrais remercier cette honorable cour pour sa clémence. *Prévoyant qu'il me faudra sous peu adresser à l'humanité le plus grave défi qu'elle ait jamais reçu, il me paraît indispensable de dire qui je suis. On devrait, à vrai dire, le savoir, car je ne suis pas de ceux qui « n'ont pas laissé de témoignage »*⁷⁰ Mais, c'est vrai tout de même que je n'ai pas manqué à mon devoir, finalement. J'ai apporté ma contribution à la science. Tout compte fait, je ne suis coupable que de faire « évoluer », et encore... tout juste mettre à jour votre base des signatures de virus. J'ai franchi un pas supplémentaire vers l'identification, vers le retour du réel, de la vérité. Mon invention ne sert qu'à imiter. Comprenez-moi bien, je ne suis pas l'image ni même le photographe ou l'auteur du concept ! Je me dégage de toute responsabilité concernant l'objet représenté, comme le dit le sémiologue William James, *le mot « chien » ne mord pas*. René Magritte l'a bien compris également, en peignant le tableau *Ceci n'est pas une pipe*. L'important, c'est que, confrontés à votre image, vous vous reconnaissiez, et qu'à défaut de donner du sens à vos vies, il semble urgent d'en alimenter vos mots. Les mots sont longs et la place va vous manquer. Peut-être cela serait-il opportun d'y adjoindre trois apostilles⁷¹, au moins. Cette dimension en moins que semble avoir la photographie, est un espace d'un autre monde, de ce monde actuel dans lequel je me trouve, à mi chemin entre la mémoire et le temps. Nos neurones miroirs nous permettront de gagner d'autres rivages encore, d'autres continents d'intelligence à explorer. Faisons fi de la vérité, de la liberté et de l'égalité, soyons attentif à l'autonomie, à la connivence et la limite !

Il l'a dit ! Il avait dit « connivence » et « limite », mais il a ajouté « autonomie ». Vous imaginez-vous un pays où en lieu de « Liberté, Egalité, Fraternité », se trouve gravé dans la mémoire collective « Autonomie, Limite et Connivence » ? On pourrait peut-être essayer, un jour, histoire de voir... Histoire de voir l'Histoire outrepasser ses droits et ses devoirs. Vous voyez bien que vous et moi, on pouvait faire quelque chose avec « Limite » et « Connivence ». Il suffisait d'attendre le discours de Nicéphore pour ajouter « Autonomie ». Même si tout cela est bien plus compliqué qu'il n'y paraît... En effet, si on accepte une contrainte en toute liberté, par exemple Georges Perec écrit *La Disparition* en se donnant comme contrainte de ne pas utiliser la lettre « e ». C'est une contrainte, mais n'a-t-elle pas ses propres limites ? Probablement que oui, vous en conviendrez ; si l'on ne peut franchir les limites de la contrainte, c'est une perte d'autonomie !

⁷⁰ L'auteur est cité page 11, 5^{ème} ligne

⁷¹ DR. Mention modificative, complémentaire ou explicative faite en marge d'un acte. Le Petit Larousse Illustré, 2004

Ceci n'est pas un portrait de famille



René Magritte

Ils avaient ri, ils avaient plaisanté sur le monde, s'étaient moqués d'eux-mêmes... Il y a quelque chose d'indicible dans ce groupe, même au moment du départ.

- PDF : Angel ? Je m'en vais, je retourne dans le sud-ouest, pour quelque temps, en tout cas. Ce fut un plaisir de te revoir. Aussi, je dois te dire que j'ai reçu un message de Paul. Il dit qu'il passera te voir, dans la dernière page du livre. A bientôt !
- AM : Merci Pierre, le plaisir est partagé. Je serai très heureux de revoir Paul.
- Evariste Galois : Notre dernier témoin, Adolfo Kaminsky et moi-même partons ensemble. Nous avons beaucoup à nous dire. Je crois bien que sa chimie peut éclairer ma géométrie. Au revoir Angel !
- ABC et LCR : Nous aussi partons ensemble, mais comme la mairie n'offre pas de pot d'adieu, nous nous reverrons une autre fois...
- Adamsberg : C'était bien... Vraiment. Je reviendrai.
- Sigmund Freud et Georges Fawcett : Nous sommes un peu réconciliés, avec ce procès, tous ces mots nous rapprochent, merci pour tout.
- Jean-François Champollion : J'ai repéré, dans un coin, en haut d'escaliers une médiathèque. Ce n'est pas tant pour les livres, ça j'en ai tant que je veux, non, c'est pour les CD et les DVD, là d'où je viens, il n'est pas si facile de s'en procurer. Je rentrerai chez moi directement...
- Luca : Bon, Angel, passe me voir quand tu veux à mon laboratoire, tu sais où c'est. Je te montrerai deux ou trois « trucs », à propos des origines et te présenterai mon ami Guillaume Lecointre d'ac ?
- AM : Oh oui, je trouverai le temps de tous vous revoir. Mais faites vite, on se croirait au retour d'une colonie de vacances. Moi, les adieux...

C'est vrai que c'est un peu émouvant de se quitter, à cause de l'incertitude... On ne sait pas si on va se revoir. Peut-être seront-ils tous morts. Qui sait ? Personne.

Oh là là ! Ce que je pose la vie en noir parfois ! Ventoline et Temesta s'en vont également. Je plisse le front afin d'essayer de me souvenir de quelque chose d'elles. Leurs naissances, par exemple, et bien impossible de me les rappeler, c'est étrange non ? Pas la plus petite bribe de trace mnésique... A se demander si elles existent vraiment. Pour l'instant, elles sont là. Elles s'éloignent, solaire et lunaire, m'adressent un signe de la main, tendre et bienveillant.

- Nicéphore Niepce : J'espère que la prochaine fois, je serai dans le jury...
- AM : Promis Nicéphore.

Ne reste que Mozart qui ne semble pas très pressé.

- M : Angel, j'ai envie de rester un peu. Il paraît qu'il y a par ici un parc dont on m'a vanté la beauté ; je vais aller y faire un tour, je suis un peu fatigué. Les choses et les gens vont plus vite que la musique, alors... à bientôt.

Je le laissais partir. Il marchait à pas lents, les bras dans le dos. Peut-être sifflotait-il une mélodie que très probablement il n'écrirait jamais. Je me sens un peu fatigué, moi aussi. C'est normal avec toutes ces émotions. Mozart a raison d'aller faire un tour... Mozart ?

- AM : Mozart ! Mozart ! Attends !

Il était déjà loin et ne m'entendait pas ou peut-être feignait-il ?

- AM : Mozart ! Il faut que tu fasses attention ! Dans le parc ! Il y a un petit garçon qui dit de drôles de trucs ! Tu le reconnaîtras facilement, il est en short avec un maillot de l'OM bleu clair et blanc, des baskets noires de marque !

Mes derniers mots moururent dans le souffle du vent. Et puis Mozart se doit de faire de nouvelles expériences. Moi aussi. Mais lesquelles, puisque ma destinée n'est pas celle d'un écrivain. Oh, je trouverai bien. Si je dois arrêter là, autant que j'avance sans bagages inutiles. Je vous laisse donc un ou deux vieux dialogues que j'avais prévu pour le tome 2 – à tout hasard -, ou l'adaptation au cinéma, je ne me souviens plus.

Albert Einstein et Aloïs Alzheimer jouent aux dames.

- AE : Savez-vous, mon cher Aloïs, ce qu'est le temps ?
- AA : Je crois le savoir.
- AE : Vous croyez ? Savez-vous que le temps est relatif ?
- AA : Et vous, savez-vous que le temps est en constante reconstruction ?
- AE : Heu... oui, bien entendu, je le sais, pourquoi me demandez-vous cela ?
- AA : Parce que le temps n'est pas relatif, mais en perpétuelle reconstruction, et ça, vous ne le savez pas. Du moins par encore.
- AE : Ben vous alors, vous ne doutez de rien.
- AA : Bien au contraire, je doute de tout...
- AE : Sur quelle base alors, affirmez-vous que le temps est en « reconstruction » ?
- AA : Parce que je m'en souviens...
- AE : Que voulez-vous dire ?
- AA : Que le temps n'existe que parce que je m'en souviens. Le temps et la mémoire se déplacent de conserve, et la mémoire est en permanente reconstruction.
- AE : Et vous concluez que le temps est en « reconstruction » ?
- AA : Regardez mieux : j'ai gagné cette partie...

Aloïs Alzheimer et l'Homme de Cro-Magnon jouent aux dames.

- AA : Savez-vous que le temps est en permanente reconstruction ?
- HC-M : Je ne le sais pas. Comment pourrais-je le savoir ? Si le temps est en reconstruction, cela signifie qu'il existe. Il n'existe pour vous, que parce que vous êtes en capacité de le mesurer, avec la pendule et le calendrier. Deux outils que vous avez inventés.
- AA : Oui, et alors ?
- HC-M : Moi, je ne mesure pas le temps, il n'existe donc pas plus qu'il ne se reconstruit.
- AA : Mais pourtant, vous avez une mémoire...
- HC-M : Oui, mais relative.
- AA : ..?
- HC-M : Regardez mieux : j'ai gagné cette partie...

J'en ai sans doute d'autres encore, en réserve, mais j'ai hâte d'en finir avec ce livre. D'autant plus que, paraît-il, l'hiver sera froid et humide à cause de l'anticyclone des Açores, ou quelque chose comme ça, et qu'il me faut rentrer du bois pour alimenter ma gigantesque cheminée dans laquelle je m'installe, au premier froid, où je niche, j'hiberne en compagnie de quelques livres comme *Ulysse* de Joyce, auquel je ne comprends rien mais qui me tient compagnie depuis tellement longtemps que j'ai l'impression d'y être abonné comme à EDF ou SFR, et que pour résilier, ça va pas être commode...

La place de Villecroze s'est vidée de ses acteurs et spectateurs. Ne restent que les tables, les chaises et la tente des quatre témoins. Cela ne fait pas beaucoup de traces malgré ces aventures étranges... Tous ces personnages... Et tous ceux que nous avons oublié... Jean-Marie Le Clézio, Stefan Zweig, Henri Cartier-Bresson, Michel Petrucciani, Léo Ferré, Jean-Pierre Vernant, Eric Lemerrier, Mikhaïl Boulgakov, Nino Ferrer, Samuel Beckett, Didier Bruyant (c9), Jonathan Swift, le Révérend Père Dodgson, Ibn Rushd, Charles Sanders Peirce et tant d'autres...

Eloigné, à mille lieues de mon environnement, égaré dans mes pensées, désorienté dans l'espace et dans le temps, préoccupé par les oubliés, ceux que je n'ai pas fait entrer dans le livre et que pourtant, j'aurai pu rendre sursitaires en leur accordant une microscopique portion d'immortalité en supposant que ces pages circulent d'une manière ou d'une autre et qu'Internet prenne le relais à moins qu'on ne le musèle en lui accordant un droit à l'oubli, et compte tenu que certains de « mes » personnages n'ont guère besoin d'aide pour avoir déjà acquis, voire conçu leur immortalité. Beaucoup y travaillent tôt dans leur plan de carrière, d'autres bien au contraire ne négligeront pas ce petit coup de pouce que je leur donne. Je pense en particulier à Eric Lemerrier, dont je me demande bien qui pourrait se souvenir de lui dans cinquante ans si je n'étais pas là pour écrire haut et fort qu'il fut, non pas un acteur, mais un témoin décisif de son temps. Le témoin décisif est celui qui, à aucun moment, ne cède à la tentation de passer de l'autre côté du miroir en devenant acteur du spectacle qui s'offre à ses yeux. Au mieux, on peut lui accorder d'être au cinéma celui qui assure le « montage », il organise, il assemble : il coupe !

je l'entendis à peine s'approcher...

- Paul Pignon : Angel ?
- AM : Oui.
- PP : Ça se termine comment cette histoire ? Je veux dire, il y a une fin ?
- Oui, sans doute.
- Laquelle ?
- J'ai bien une idée, *mais je n'ai pas la place pour l'écrire ici...*
- Fais un effort Angel, sois modeste, écris plus petit...

Comme cela se produit aux meilleurs moments du jour, ma maison est envahie de rêves. Lorsque je parle de rêves, je ne fais pas allusion à ces choses sans queue ni tête, surgies hors de ma nuit et auxquelles je ne prête aucune attention, compte tenu du fait que je ne dispose pas aussi facilement que cela de mon cerveau et qu'il me manque donc d'importantes données en terme d'archivage nocturne. Je parle de mes rêves dans le sens de ma production intime d'images que je « vois » dans une situation d'éveil comme celles que je produis par le langage comme outil, par la langue comme usage et par la parole comme conditionnement. Lorsque je parle de ma maison, ce n'est pas cette grosse demeure à la toiture fuyante devant l'orage que j'évoque, mais cette enveloppe charnelle que j'occupe à titre provisoire et dont je me ferai jeter un de ces jours d'été

alors que les procédures d'expulsion saisonnières seront d'actualité.

Merci aux personnages vivants, morts ou fictifs qui sont entrés dans ma vie une seconde fois, par la porte ouverte de l'écriture... Je les fréquentais auparavant, par d'autres accès, la lecture, les rencontres fortuites, l'action... :

[Umberto Eco](#), [Georges Perec](#), l'Architecte en Bottes et en Cravate, [Hammourabi](#), [Emil Cioran](#), [Nietzsche](#), Jean-Baptiste Adamsberg, Le Chinois Ridé, [Erasmus](#), Georges Grangé, [Hubert Védrine](#), [Isidore Ducasse Comte de Lautréamont](#), Kevin Escartefigue, [André Malraux](#), la petite fille aux bracelets, Ventoline, Temesta, [Elliott Erwitt](#), [Velasquez](#), [Michel Foucault](#), [Pablo Picasso](#), [Boris Cyrulnik](#), [Paganini](#), Mozart, Jean-François Champollion, Evariste Galois, [Thomas Vinterberg](#), Georges Fawcett, Sigmund Freud, Paul Pignon, Pierre de Fermat, Sophie Calle, Luca, [Paul Morphy](#), [Deep Blue](#), [Garry Kasparov](#), Aldo Anselmo, [Sir Andrew John Wiles](#), Nicéphore Niepce, [Charles Darwin](#), [Daguerre](#), [Henry Fox Talbot](#), [les frères Lumière](#), Maria Callas, [Sarah Bernhardt](#), Woody Allen, [Uma Thurman](#), [Tiger Woods](#), ?, Mona Lisa, les [All Blacks](#), [Andy Warhol](#), [Marcel Duchamp](#), [André Breton](#), [Jacques Villon](#), la poupée russe rencontrée sur Meetic, François Henri-Henri de Miremont-Canet, la [Grosse Berta](#), Auguste Virus, Fernand Braudel, [Françoise Dolto](#), Adolfo Kaminsky, [Guillaume Lécointre](#), [William Jones](#), [René Magritte](#), [Albert Einstein](#), [Aloïs Alzheimer](#), l'Homme de Cro-Magnon, [James Joyce](#), [Jean-Marie Le Clézio](#), [Stefan Zweig](#), [Henri Cartier-Bresson](#), [Michel Petrucciani](#), [Léo Ferré](#), [Jean-Pierre Vernant](#), Eric Lemerrier, [Mikhaïl Boulgakov](#), [Nino Ferrer](#), [Samuel Beckett](#), Didier Bruyant (c9), [Jonathan Swift](#), le [Révérend Père Dodgson](#), [Jack Goody](#), [Stephen Jay Gould](#), [Ibn Rushd](#), [Charles Sanders Peirce](#)...

... Je voudrais vous les offrir pour alimenter vos souvenirs et vos rêves éveillés.

...et aussi à mes premiers lecteurs, correcteurs : Isabelle Fourtis, François Debré, Elisabeth Roudinesco, Marie Stavaux, Zinédine Zidane, Clovis Petit, Gérard Dupré, Muriel Mathelet et Paul Emile Victor.

...à la dame de mon ordi qui, deux ou trois fois par jour, m'a susurré à l'oreille *La base de signatures de virus a été mise à jour...*

Un grand merci tout particulier à « **Mercedes** » que j'ai pris la peine de citer avantageusement [p25](#). J'espère que les responsables de cette marque me seront gré de cette prestigieuse publicité et m'offriront, en gage de remerciement, un véhicule confortable.

AM 31 décembre 2009

Portrait de 1826

